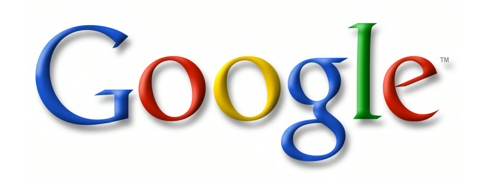
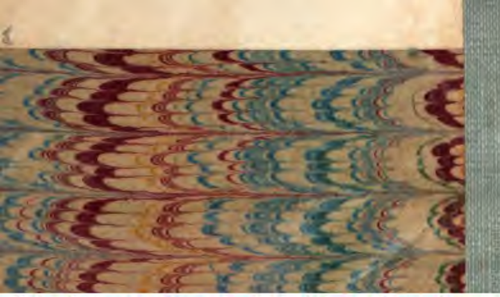





SEAL OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LET THERE BE LIGHT
1868





“ Collection Papyrus ”

[illegible]

— • —

TEXTES ORIGINAUX

Égyptiens et Sémites



PARIS

LIBRAIRIE L. BOREL

21, Quai Malaquais, 21

1895



“ Collection Papyrus ”

—

L’Évolution des Lettres et des Arts



"PAPYRUS"

Égyptiens et Sémites



Rosny, J. H., pseud. of the Boëx brothers

"*Collection Papyrus*"

L'Évolution des Lettres et des Arts

TEXTES ORIGINAUX

Égyptiens et Sémites

Illustrations de Calbet et Mittis



PARIS

LIBRAIRIE L. BOREL

21, Quai Malaquais, 21

1895

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

25 exemplaires sur papiers de Chine et du Japon

Tous ces exemplaires sont numérotés
et parafés par l'Editeur

721

Préface

Nous divisons ce livre en trois parties :

La littérature Hébraïque ;

La littérature Égyptienne ;

La littérature Assyrienne.

Si nous commençons par la littérature hébraïque, c'est que la Bible nous a paru, par certaines de ses

parties, la vraie transition entre les temps préhistoriques et l'antiquité.

L'Égypte est trop civilisée, trop grande, trop puissante, dès les premiers récits que nous avons d'elle, tandis que la Bible reflète le petit peuple d'abord errant, puis *faiblement* fixé; elle offre un étonnant mélange de sauvagerie bédouine et de philosophie aussi raffinée que, par exemple, ce terrible code de matérialisme sceptique qu'est l'Ecclésiaste.

Il était donc logique, dans une collection universelle, de commencer le livre des Chamites et des Sémites par la littérature biblique : c'est ce que nous avons fait.

L'ÉDITEUR.

Hébreux





Le Livre des Benè-Israël, la Bible, demeure, à travers tout, une des plus abondantes sources de la connaissance historique. Ni les inscriptions égyptiennes ou assyriennes, ni l'art, la philosophie, la littérature et les annales grecques, ni les antiques

livres de l'Inde, ne la peuvent suppléer.

Certe, à ne considérer que les grandes lignes de l'histoire, le livre israélite présente peu d'enseignements — mais pour pénétrer l'âme de l'homme ancien, pour montrer nues, vivantes, palpitantes, réalistes, les aspirations d'une race, pour ressusciter devant nous à la fois le nomade du désert, patriarche ou pillard, l'habitant des petits pays des Ages du Bronze et du Fer et l'habitant de la Iérouschalaïm (1) imprégné de civilisation ninivite, tyrienne, égyptienne, la Bible est un document incomparable. Que le livre hébreu ait subsisté de par la race, ou de par le grand évènement religieux qui s'y rattache, c'est ce que nous ne discuterons point ici — non plus que la question de savoir si ce fut par fortune que le mouvement religieux qui aboutit au Christianisme adopta une

(1) Jérusalem.

origine israélite ou si l'instinct religieux des juifs eut une force d'impulsion qui ne se trouva point au même degré chez d'autres races. Ces problèmes seront plus utilement abordés lorsque nous arriverons à la période chrétienne.

Il nous suffira actuellement d'indiquer dans la Bible ce que, selon nous, il faut surtout y voir : un immortel tableau des mœurs et du caractère sémitiques dans l'antiquité, et même dans les temps modernes.

Avec les Patriarches, avec l'Exode (si pleins d'interpolations, si remaniés, si récrits qu'en soient les textes), avec Josué, avec David en lutte contre Saül, avec maintes parties des juges, c'est le Bédouin, la vie de razzias et d'aventures nomades, des épisodes de l'Age du Bronze parmi les peuples errants.

Avec les Juges encore, et Samuel, Saül, David, Salomon, les Rois c'est la petite république oligarchique, parfois théocratique, puis la petite

royauté barbare, étrangement mêlée de mœurs brutales, de coutumes empruntées au désert et de raffinements pris à l'antique Misraïm (l'Égypte) et à l'Assyrie. Plus tard, au retour de la captivité, un désordre caractéristique, le mélange de traditions où s'est introduit l'esprit aryen. Enfin, ces étranges produits de l'esprit sémitique, plus spéciaux aux Juifs, les Prophéties, où éclate un état d'esprit si farouche, fièvreux, menaçant, où l'on sent un brûlant désir de justice, et les longs rêves du désert, les jeûnes, les révoltes, les souffrances, les exaspérations de solitaires qui sont tout à la fois des poètes et des moralistes.

L'histoire des Patriarches est fictive en ce qui concerne la généalogie. Que les Benè-Israël descendent de Jacob, rien n'est plus mythi-

que. Mais la légende est féconde en peintures de mœurs :

Abram faisant passer sa femme Saraï pour sa sœur, et s'en servant pour séduire le Pharaon et obtenir « des brebis, des bœufs, des ânes, « des serviteurs, des servantes, des « ânesses, des chameaux », l'épisode d'Agar, la rencontre d'Eliézer et de Rebecca, la ruse de Jacob pour dépouiller Esaü de son héritage, la vente de Joseph aux marchands Madianites, l'histoire de Juda et de Thamar sa bru, tout cela nous renseigne excellemment, malgré tant d'additions et de modifications, sur la psychologie des hommes d'Israël.

Les carnages de l'Exode, les rudes ordonnances de Mosché (Moïse), la révolte continuelle des nomades, les épisodes de famine ne sont pas de moindre intérêt, mais on sent plus de réalisme encore dès qu'on touche à l'histoire des Juges.

Elle ne va point par ordre, cette histoire des Juges, les parties n'en

sont point disposées pour faire un tout harmonieux. Abrupte, tout en récits simples, mêlée de la constante merveille d'un dieu qui parle aux hommes, se fâche et se réconcilie, et de digressions comme le cantique de Déborah, de légendes comme celle de Samson, les traits en sont nets, les détails peignent avec une naïveté sauvage, et d'autant plus impressionnante :

« Et Adoni-bezek s'enfuit, mais « ils le poursuivirent et, l'ayant saisi, « ils lui coupèrent les pouces des « mains et des pieds.

« Alors, Adoni-bezek dit :

« — J'ai eu soixante et dix rois, dont « les pouces des mains et des pieds « avaient été coupés, qui recueillaient « sous ma table ce qui en tombait.

. . . .

« Et il vint dans la maison de son « père à Hophra, et il tua, *sur une* « *même pierre,* ses frères, enfants « de Jerubbahal, soixante et dix

« hommes ; il ne resta que Jotham,
« le plus petit fils de Jerubbahal ;
« car il s'était caché. . . . . .

. . . .

« Tout le peuple donc coupa une
« branche et ils suivirent Abimélec,
« et les mirent tout autour du fort,
« et y ayant mis le feu, ils brûlèrent
« le fort. Et toutes les personnes de
« la tour de Sichem moururent —
« environ mille personnes, tant
« hommes que femmes... »

On retrouvera ailleurs, dans le corps de ce livre, l'épisode saisissant de la guerre contre la tribu de Benjamin.

Avec Samuel, Saül, David et Salomon, l'histoire devient sensiblement plus *liée,* mais aussi comme on sent l'arrangement, *l'habillage* des faits selon que les Scribes ont dû plaire à David, et surtout à Salomon !

Cela n'est nulle part plus frappant que dans la guerre de David contre Saül, et dans l'usurpation de Schelomo (Salomon).

On peut dire que cette partie est, pour qui veut lire entre les lignes, la plus vivante peinture, en petit, des royautés orientales.

Dès avant la légende de Goliath, David était secrètement choisi, *oint* par le faiseur de rois, le massacreur des enfants d'Héli, le fourbe et politique Samuel. Il faut croire qu'à la bataille de la frontière de Dammim, David se distingua.

Au retour les femmes des partisans Daoudiens criaient :

« Saül en a frappé mille et David « dix mille. »

Toute l'histoire qui suit ne décèle que la peur très justifiée de Saül, qui cherche à gagner David ou à le tuer, et l'hypocrisie du jeune bédouin qui finit par se retirer au désert avec ses hommes, jusqu'au moment où il s'alliera aux Philistins.

Il fait des razzias sur des peuplades voisines, en attendant le moment de se débarrasser de Saül. Les scribes, lorsqu'il s'agit de Guirziens ou d'Hamalékites ne dissimulent pas la cautèle féroce du jeune cheik :

« Et David désolait ces pays là :
« il ne laissait ni homme ni femme
« en vie, et il prenait les brebis,
« les bœufs, les ânes, les chameaux
« et les vêtements, et il s'en retour-
« nait et venait vers Akis. Et Akis
« disait :

« — Où avez-vous fait vos cour-
« ses aujourd'hui ?

« Et David répondait (1) :

« — Vers le midi de Juda, vers
« le midi des Jerahmeeliens, et vers
« le midi des Kéniens.

« Mais David ne laissait ni homme
« ni femme en vie, pour les amener
« à Gath, *de peur,* disait-il, qu'ils
« ne disent :

(1) Il mentait.

« — Voici ce que David a fait.

« Et il en usa ainsi pendant
« tout le temps qu'il demeura au
« pays des Philistins.

« ET AKIS SE FIAIT A DAVID... »

Quand Saül fut tué plus tard par les Philistins, David, qui le savait fort bien et qui avait dû être mêlé à l'affaire, feignit un grand désespoir.

Au troisième jour, dit la Bible, on vit apparaître un homme, qui revenait du camp de Saül. Les vêtements déchirés, il se jette par terre et se prosterne.

— D'où viens-tu ? lui dit David.

L'homme raconte la mort de Saül et David, fidèle à sa coutume, se désole, crie, pleure, mais n'oublie pas de faire mettre à mort le messager, *qui aurait pu parler.*

Il agira avec la même hypocrisie à la mort de Isç-bosceth, d'Absalon et, en général, il se débarrassera de ses complices, sauf pourtant d'un homme de main, Joab, dans la

fidélité duquel il semble avoir une absolue confiance.

Toute cette histoire est facile à reconstruire, à travers les gauches arrangements des Scribes. L'histoire de la terrible mort de l'usurpateur n'est pas moins claire.

Salomon, le fils de Bethsabée, le fils de l'adultère meurtrier, s'y conduit en homme qui a bien profité des leçons du père. On perçoit sans grand peine que David désirait comme successeur son fils Adonija, le véritable héritier du trône. Les scribes disent : « le roi son père ne voulait pas lui « donner de chagrin, ni lui dire : « Pourquoi agis-tu ainsi ? »

Il était au reste aimé d'Abisag, la favorite de David, comme il éclate nettement lorsqu'il la réclame en mariage, après la mort du roi, promettant que, si on la lui accorde, il se résignera entièrement à son sort.

Il agissait en héritier présomptif, plus qu'en roi, et le vieux

David ne s'y opposait point (1).

C'est alors que Bethsabée, mère de Salomon, Nathan le prophète, Benaja qui voulait supplanter Joab, le sacrificateur Tsadok qui aspirait à remplacer Abiathar, vont, dit la Bible, l'un après l'autre auprès de David. En réalité, ils s'emparent du roi et du pouvoir, font décréter ce qu'ils veulent, et se débarrassent de David, puis d'Adonija et de ses amis.

Il suffit de lire attentivement les textes pour apercevoir les fils de la conjuration, depuis les paroles de la vieille Bethsabée, qui doivent établir le droit (et qui ne furent évidemment pas prononcées) :

« Mon seigneur, tu as juré sur Iahvé à ta servante et tu as dit :

« Certainement Salomon signera après moi et il sera assis sur mon trône. »

(1) Joab, l'ami si sûr du roi, était aussi l'ami du fils, et ne l'eût point été, si Adonija avait été un conspirateur.

Jusqu'aux propos des officiers du roi a David : « Qu'Iahvé rende le nom de Salomon plus grand que ton nom... »

Et à la réponse de David :

« Béni soit Iahvé, qui a fait « asseoir sur mon trône un homme « que mes yeux voient ! » — Tout sent l'imposture et la fabrication, tandis que rien n'est plus rationnel, plus selon la logique orientale, que le meurtre du roi.

On sait d'ailleurs comment Schelomo fit impitoyablement massacrer son frère Adonija, ainsi que Joab et Scimhi, quoique Joab se fût réfugié au Tabernacle et eût « saisi les cornes de l'autel ». En raison de son caractère sacré, Abiathar ne subit que l'exil.

Il serait oiseux, et trop long, de continuer l'analyse, les curieux la poursuivront sans peine durant le règne de Schelomo, et à la scission des tribus, à travers les annales des Rois, et particulièrement en des

épisodes aussi intéressants que la conspiration sacerdotale de Jéhojadah contre Hathalie.

Le rôle des Prophètes est extraordinaire. Ces hommes à l'âpre parole, ces solitaires qui marchent sur les cités avec des prédictions farouches, des malédictions énergiques et de sauvages supplications, sont les régulateurs d'Israël. Leur pouvoir domine de haut celui des lévites et des prêtres réguliers. C'est eux qui portent la loi du terrible Iahvé, c'est eux qui sortent du désert pour abattre les dieux de Canaan, de Tyr, de Syrie, c'est eux qui raillent amèrement l'idole faite de la moitié du même arbre dont l'autre moitié a servi a cuire le pain. Magnifiques ou rudement familiers, sublimes ou injurieux, toujours ils sort d'eux une âpre poésie, une éloquence faite de surprenantes

images. Ce sont des pamphlétaires enflammés et souvent des héros. Ils risquent leur vie, et les plus horribles supplices. Leur royaume n'est vraiment pas de ce monde, eux qui reviennent toujours à ce petit peuple féroce et variable qui s'éprend de tous les dieux de l'alentour.

Après tant de siècles, on éprouve à les lire un profond tressaillement. La beauté git là, immuable — un triomphant instinct de droiture, une généreuse ardeur à vouloir ce que les *nabis* crurent le bien. On demeure étonné de ces siècles de révolte, de ces hommes suscités par un indomptable instinct de droiture, et quelque chose tressaille en nos fibres qui fraternellement répond aux grandes clameurs des prophètes, à leur fureur contre les abominations et contre l'injustice.

Écoutez ces grandes voix parler sous le jour de feu et dans les nuits lumineuses :

« Malheur à toi qui pilles ! Et ne

. . . .

« seras-tu pas aussi pillé ? Et toi qui
« agis perfidement, n'usera-t-on pas
« de perfidie envers toi ? Sitôt que
« tu auras achevé de piller, tu seras
« pillé ; et sitôt que tu auras achevé
« d'agir perfidement, on te traitera
« avec perfidie.

« Iahvé, tu es mon Elohim ; je
« t'exalterai, je célébrerai ton nom ;
« car tu as fait des choses merveil-
« leuses.

« Car tu as été la force du pauvre,
« la force du misérable en sa détresse,
« le refuge contre le débordement,
« l'ombrage contre le hâle, parce que
« le souffle des terribles est comme
« un tourbillon qui abattrait une
« muraille. . . . .

. . . .

« La parole d'Iahvé me fut encore
« adressée, et il me dit :

« Que voulez-vous dire, vous qui
« vous servez ordinairement de ce
« proverbe, touchant le pays d'Israël,
« en disant : Les pères ont mangé le

« raisin vert, et les dents des enfants « en sont agacées ?

« Je suis vivant, dit Iahvé, que « vous n'aurez plus occasion de vous « servir de ce proverbe en Israël.

« Voici, toutes les âmes sont à « moi ; l'âme de l'enfant est à moi « comme l'âme du père ; l'âme qui « péchera sera celle qui mourra.

« Mais l'homme qui sera juste, et « qui fera ce qui est juste et droit ; « un fils, qui, voyant tous les « péchés que son père aura commis, « y prenne garde, et ne fasse rien de « semblabe ; qui ne mange pas sur « les montagnes, et n'élève pas ses « yeux vers les dieux infâmes de « la maison d'Israël ; qui ne souille « point la femme de son prochain ; « et qui ne foule personne ; qui « ne retienne point de gage ; et qui « ne ravisse point le bien d'autrui ; « qui donne de son pain à celui qui « a faim, et qui couvre celui qui est « nu ; qui n'opprime pas le pauvre ; « qui ne prenne ni usure ni sur-

« croît ; qui garde mes ordonnances, « et marche dans mes statuts ; cet « homme-là ne mourra point pour « l'iniquité de son père, mais il « vivra certainement. »

N'est-il point saisissant cet antique discours reniant le dogme adamique, la punition du Père étendue à sa génération ?

Et cet autre, où le prophète rejette jusqu'à l'appareil extérieur du Culte, où il fait s'écrier Iahvé contre les sacrifices par lesquels les Juifs formalistes croyaient se mettre à l'abri des colères et des vengeances de leur Elohim :

« Qu'ai-je à faire, dit Iahvé, de la « multitude de vos sacrifices ? Je suis « rassasié d'holocaustes de moutons et « de graisse de bêtes grasses ; je ne « prends point plaisir au sang des tau- « reaux, ni des agneaux, ni des boucs.

« Ne continuez plus de m'apporter « des oblations du néant ; le parfum « m'est en abomination ; et pour ce « qui est des nouvelles lunes et des

« Sabbats, et de la publication de *vos*
« convocations, je n'en puis plus porter l'ennui, ni de vos assemblées solennelles.

« Mon âme hait vos nouvelles lunes et vos fêtes solennelles ; elles me sont fâcheuses, je suis las de les souffrir. »

Parfois, un passage d'extrême réalisme surprend au milieu de ces fortes abjurgations, tel ce passage de Joël évidemment adressé à des gens de la campagne, à des vignerons :

« La parole d'Iahvé qui fut adressée à Joël, fils de Péthuel.

« Écoutez ceci, vous vieillards, et vous tous, les habitants du pays, prêtez l'oreille. Une telle chose a-t-elle été faite de votre temps, ou même du temps de vos pères ?

« Faites-en le récit à vos enfants, et vos enfants à leurs enfants, et leurs enfants à une autre génération.

« La sauterelle a brouté le reste
« du hanneton, et le grillon a brouté
« le reste de la sauterelle, et le ver-
« misseau a brouté les restes du
« grillon.

« Ivrognes, réveillez-vous et pleu-
« rez ; et vous tous qui buvez le vin,
« hurlez à cause de la liqueur qui
« sort de la vendange ; car elle est
« retranchée de votre bouche. »

Et quels tableaux de fureur, d'épouvante et de désolation que ces prédictions (Ezéchiel) de la ruine des cités : Sion, Tyr, l'Égypte, Babylone.

« Fils de l'homme, dresse ta face
« contre Pharaon, roi d'Égypte, et
« prophétise contre lui, et contre
« toute l'Égypte.

« Parle, et dis ; Ainsi a dit Iahvé :
« Me voici contre toi, ô Pharaon, roi
« d'Egypte, grand crocodile couché
« au milieu de tes fleuves, qui as
« dit : Mes fleuves sont à moi, et je
« me les suis faits.

« C'est pourquoi je mettrai des « crocs dans tes mâchoires, et je ferai « attacher les poissons de tes fleuves « à tes écailles, et je te tirerai du « milieu de tes fleuves, avec tous les « poissons de tes fleuves qui auront « été attachés à tes écailles ;

« Et je te jetterai dans le désert, « je te laisserai là, toi et tous les « poissons de tes fleuves; tu seras « étendu sur le dessus de la campa- « gne; tu ne seras point recueilli ni « ramassé ; je te livrerai aux bêtes « de la terre, et aux oiseaux des « cieux, pour en être dévoré. . .

. . . .

« C'est pourquoi, voici, je viens « contre toi et contre tes fleuves, et « je réduirai le pays d'Égypte en « déserts de sécheresse et de désola- « tion, depuis la tour de Syène, jus- « qu'aux frontières de Cus.

« Nul pied d'homme ne passera « par-là; et nul pied de bête n'y pas- « sera non plus. . . . . . .

. . . .

« Et toute l'armée des cieux se
« fondra, et les cieux seront mis en
« rouleau comme un livre ; et toute
« leur armée tombera comme tombe
« la feuille de la vigne, et comme
« tombe celle du figuier. . . . .

. . . .

« Et les chevreuils tomberont avec
« eux, et les veaux avec les taureaux ;
« leur terre sera enivrée de sang, et
« leur poussière sera engraissée de
« leur graisse.

« Car ce sera le jour de la ven-
« geance d'Iahvé et une année de
« rétribution pour soutenir le droit
« de Sion.

« Et ses torrents seront changés
« en poix, et sa poussière en soufre,
« et sa terre deviendra de la poix
« brûlante.

« Elle ne sera point éteinte ni
« nuit ni jour ; sa fumée montera à
« jamais ; elle sera désolée de généra-
« tion en génération ; il n'y aura
« personne qui y passe à l'avenir.

« Et le cormoran et le butor, la

« possèderont, le hibou et le corbeau « y habiteront, et on étendra sur elle « le cordeau de confusion, et le ni- « veau de désordre. » . . . . .

Si le rôle des prophètes est considérable, celui de la Femme a presque une égale importance parmi ces vieux Sémites où la Femme n'est en apparence qu'une esclave, et où, lorsqu'on s'avisa de donner une âme à l'homme, on oublia d'en doter sa compagne, (de nos jours encore la mahométane n'a point de sort fixé hors du sépulcre). Que Ruth s'en vienne dormir aux pieds du vieux Booz, que Saraï fasse exiler sa rivale, que Thamar voilée prenne au piège amoureux son beau-père Juda, que Jahel enfonce le clou dans la tempe du général réfugié chez elle, que Judith s'en aille trancher la tête d'Holopherne, après avoir rassasié l'assyrien de volupté, ou que Dalila coupe les cheveux du Héros, que Deborah délivre les tribus ou que

Hulda prophéthise, que la vieille Bath-Scébah (Bethsabée) mette Schelomo sur le trône, que Jezabel ou Hathalie exercent l'autorité suprême, qu'Esther séduise le grand roi ou que la petite danseuse Salomé se fasse donner la tête de Yaokanan (Jean-Baptiste), on perçoit bien qu'il ne suffit pas de transformer la Femme en simple instrument de volupté et de reproduction pour anéantir sa puissance. A l'ombre des harems, au fond des gynécées, dans la tente du cheik arabe, sous les plafonds de cèdre ou de pierre des rois d'Egypte, d'Assyrie ou d'Israël, l'être souple, subtil, insinuant, déployait sa séduction, détournait le pouvoir du maître au gré de ses désirs ou de ses préférences. En vain, l'autre prenait-il son attitude hautaine, en vain, déployait-il le cérémonial de sa puissance, en vain, se tenait-il impassible au front de ses armées; la jolie compagne savait bien attendre

l'heure malicieuse, l'heure trouble où tombait le vouloir dans la douceur de l'étreinte, dans l'accablement charmant ou terrible des baisers. On sent que la Juive sut manier son David ou son Achaz, son Samson ou son Hérode aussi finement que nos élégantes solliciteuses savent manier nos ministres ou nos rois d'Europe, on sent que du fond obscur de la polygamie s'élevait une occulte franc-maçonnerie féminine, enlaçante à l'égal de celle de nos *jeunes madames* ou de nos petites danseuses, de nos mondaines ou de nos demi-mondaines.

Et ne subissez-vous pas l'éclair de la certitude, la vibration magnétique de l'équivalence passionnelle du passé et du présent, dans le suave poème du *Cantique des Cantiques,* et mieux encore lorsque la voix du vieux de l'Ecclésiaste s'élève dans sa farouche et magnifique emphase :

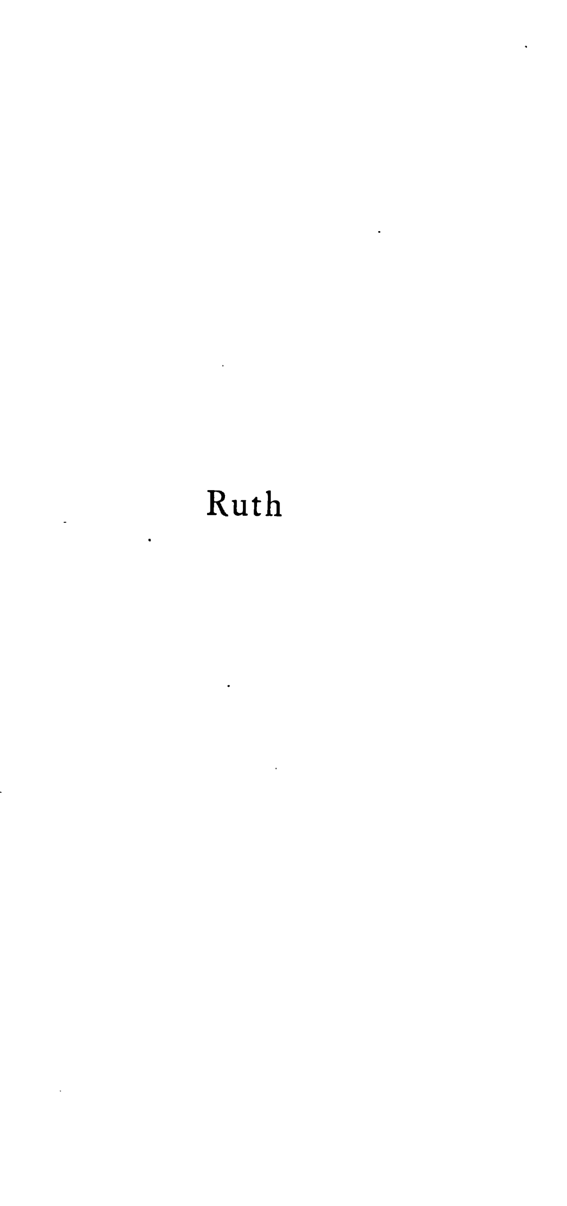
« J'ai reconnu que la Femme qui « est comme un piège et dont le

« cœur est comme des filets et les
« mains comme des rêts, *est une*
« *chose plus amère que la mort!* »

Cri antique dont la sauvage amertume n'a point été dépassée et qui nous laisse tremblants devant le noir abime des siècles!

J.-H. ROSNY.





Ruth



I

Dans le temps que les juges gouvernaient le peuple d'Israël, il y eut une famine au pays, et un homme de Bethléhem de Juda s'en alla, lui et sa femme, et ses deux fils, au pays de Moab, afin d'y habiter.

Le nom de cet homme-là était Elimélec, et le nom de sa femme Nahomi, et les noms de ses deux

fils Mahlon et Kiljon; ils étaient Ephratiens, de Bethléhem de Juda, et ils vinrent au pays de Moab, et ils y demeurèrent.

Or, Elimélec, mari de Nahomi, mourut, et elle demeura avec ses deux fils, qui épousèrent des femmes Moabites, dont l'une s'appelait Horpa, et l'autre Ruth; et ils demeurèrent là environ dix ans.

Ses deux fils aussi moururent. Ainsi cette femme demeura seule après la mort de ses deux fils et de son mari.

Et elle se leva avec ses belles-filles, pour s'en retourner du pays de Moab; car elle apprit là qu'Iahvé avait visité son peuple, en lui donnant du pain.

Elle sortit donc du lieu où elle avait demeuré, et ses deux belles-filles avec elle, et elles se mirent en chemin pour retourner au pays de Juda.

Et Nahomi dit à ses deux belles-filles :

— Allez, retournez chacune en la maison de votre mère. Qu'Iahvé vous fasse miséricorde comme vous avez fait à ceux qui sont morts, et à moi. Qu'Iahvé vous fasse trouver du repos à chacune dans la maison d'un autre époux.

Et elles les baisa. Mais elles élevèrent leur voix et elles pleurèrent, et elles lui dirent :

— Mais plutôt nous retournerons avec toi vers ton peuple.

Nahomi répondit :

— Retournez-vous-en, mes filles; pourquoi viendriez-vous avec moi? Ai-je encore des fils dans mon sein, afin que vous les ayez pour maris? Retournez-vous-en, mes filles, allez-vous-en, car je suis trop âgée pour être remariée; et quand je dirais que j'en aurais quelque espérance, même que dès cette nuit, je serais avec un mari, et même que j'aurais enfanté des fils, les attendriez-vous jusqu'à ce qu'ils devinssent grands? Différeriez-vous pour eux d'être re-

mariées? Non, mes filles; car je suis en plus grande amertume que vous, parce que la main d'Iahvé s'est appesantie sur moi.

Alors elles élevèrent leur voix et pleurèrent encore. Et Horpa prit congé de sa belle-mère; mais Ruth demeura avec elle.

Alors Nahomi dit :

— Voici, ta belle-sœur s'en est retournée vers son peuple et vers ses élohims, retourne-t-en après ta belle-sœur.

Mais Ruth répondit :

— Ne me prie point de te laisser, pour m'éloigner de toi; car j'irai où tu iras, et je demeurerai où tu demeureras; ton peuple est mon peuple, et ton Elohim mon Elohim; je mourrai où tu mourras, et j'y serai ensevelie. Qu'Iahvé fasse toujours que rien te sépare de moi que la mort.

Nahomi voyant donc qu'elle était résolue d'aller avec elle, cessa de lui en parler; et elles marchèrent toutes

deux jusqu'à ce qu'elles arrivèrent à Bethléhem. Et quand elles furent entrées dans Bethléhem, toute la ville fut émue à cause d'elles, et les femmes dirent :

— N'est-ce pas ici Nahomi ?

Et elle leur répondit :

— Ne m'appelez point Nahomi, appelez-moi Mara ; car le Schaddai (1) m'a remplie d'amertume. Je m'en allais comblée de biens, et Iahvé me ramène vide. Pourquoi m'appelleriez-vous Nahomi, puisqu'Iahvé m'a abattue et que le Schaddai m'a affligée ?

C'est ainsi que Nahomi s'en retourna avec Ruth la Moabite, sa belle-fille, qui était venue du pays de Moab ; et elles entrèrent dans Bethléhem au commencement de la moisson des orges.

II

Le mari de Nahomi avait un pa-

(1) Le dieu Egyptien Set.

rent qui était un homme puissant et riche, de la famille d'Elimélec, qui s'appelait Booz.

Et Ruth, la Moabite, dit à Nahomi :

— Je te prie, que j'aille aux champs, et je glanerai quelques épis après celui devant lequel j'aurai trouvé grâce.

Et elle lui répondit :

— Va, ma fille.

Elle s'en alla donc et entra dans un champ, et glana après les moissonneurs. Et il arriva qu'elle se trouva dans un champ qui appartenait à Booz, qui était de la famille d'Elimélec.

En même temps, Booz vint de Bethléhem, et dit aux moissonneurs :

— Qu'Iahvé soit avec vous.

Et ils lui répondirent :

— Qu'Iahvé te bénisse.

Puis Booz dit à son serviteur, qui était commis sur les moissonneurs :

— A qui est cette jeune fille?

Et le serviteur, qui était commis sur les moissonneurs, répondit et dit :

C'est une jeune femme Moabite, qui est revenue avec Nahomi du pays de Moab; et elle nous a dit : « Je vous prie, que je glane et que « j'amasse quelques poignées après « les moissonneurs »; étant donc venue, elle est demeurée ici depuis le matin jusqu'à présent; c'est peu de temps qu'elle a demeuré dans la maison.

Alors Booz dit à Ruth :

— Ecoute, ma fille, ne va point glaner dans un autre champ, et même ne sors point d'ici, et ne pars pas d'ici, d'auprès de mes servantes; regarde le champ où l'on moissonnera, et va après elles. N'ai-je pas défendu à mes garçons de te toucher? et si tu as soif, va aux vaisseaux, et bois de ce que les garçons auront puisé.

Alors elle tomba le visage contre

terre, et se prosterna, et lui dit :

— Comment ai-je trouvé grâce devant toi, que tu me connaisses, moi qui suis étrangère ?

Booz répondit :

— Tout ce que tu as fait à ta belle-mère, depuis que ton mari est mort, m'a été entièrement rapporté : comment tu as laissé ton père et ta mère, et le pays de ta naissance, et comment tu es venue vers un peuple que tu n'avais point connu auparavant. Qu'Iahvé récompense ce que tu as fait ! et puisses-tu recevoir pleinement ton salaire d'Iahvé, l'Elohim d'Israël, sous les ailes duquel tu t'es venue retirer !

Et elle dit :

— Mon seigneur, je trouve grâce devant toi ; car tu m'as consolée, et tu as parlé selon le cœur de ta servante, quoique je ne sois pas autant que l'une de tes servantes.

Booz lui dit encore à l'heure du repas :

— Approche-toi d'ici, et mange

du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre. Et elle s'assit à côté des moissonneurs, et il lui donna du grain rôti, et elle en mangea, et fut rassasiée, et serra le reste.

Puis elle se leva pour glaner. Et Booz commanda à ses garçons, disant :

— Qu'elle glane même entre les javelles, et ne lui faites point de honte ; et même vous lui laisserez, comme par mégarde, quelques poignées ; vous les lui laisserez, et elle les recueillera, et vous ne l'en reprendrez point.

Elle glana donc au champ jusqu'au soir ; et elle battit ce qu'elle avait recueilli, et il y eut environ un épha d'orge.

Et elle l'emporta et vint à la ville ; et sa belle-mère vit ce qu'elle avait glané. Elle tira aussi ce qu'elle avait serré de reste, après qu'elle eut été rassasiée, et elle le lui donna.

Alors sa belle-mère lui dit :

— Où as-tu glané, aujourd'hui, et où as-tu travaillé? Béni soit celui qui t'a reconnue!

Et elle déclara à sa belle-mère chez qui elle avait fait cela, et lui dit :

— L'homme chez qui j'ai fait ceci aujourd'hui s'appelle Booz.

Et Nahomi dit à sa belle-fille :

— Qu'il soit béni d'Iahvé, puisqu'il a la même bonté pour les vivants qu'il avait eue pour les morts. Et Nahomi ajouta :

— Cet homme nous est proche parent, et de ceux qui ont le droit de retrait lignager.

Et Ruth la Moabite dit :

— Et même il m'a dit : Ne bouge point d'avec les garçons qui m'appartiennent, jusqu'à ce qu'ils aient achevé toute ma moisson.

Et Nahomi dit à Ruth, sa belle-fille :

— Ma fille, il est bon que tu sortes avec ses jeunes filles, de peur qu'on ne te fasse de la peine dans un autre champ.

Elle s'attacha donc aux servantes de Booz, afin de glaner jusqu'à ce que la moisson des orges et la moisson des froments fût achevée; et elle demeura avec sa belle-mère.

III

Et Nahomi, sa belle-mère, lui dit :

— Ma fille ne chercherai-je pas à te procurer du repos, afin que tu sois heureuse? Et maintenant Booz, avec les servantes de qui tu as été, n'est-il pas de notre parenté? Voici, il vannera cette nuit les orges qui ont été foulées dans l'aire; c'est pourquoi, lave-toi, et oins-toi, et mets sur toi tes plus beaux habits, et descends dans l'aire; mais ne te fais point connaître à lui, jusqu'à ce qu'il ait achevé de manger et de boire. Puis quand il se couchera, sache le lieu où il couchera, et

entre, et découvre ses pieds et te couche; alors il te dira ce que tu auras à faire.

Et elle lui répondit :

— Je ferai tout ce que tu me dis.



Elle descendit donc à l'aire, et fit tout ce que sa belle-mère lui avait commandé.

Et Booz mangea et but et se réjouit, et il se vint coucher au bout d'un tas de javelles. Et Ruth vint tout doucement; et découvrit ses pieds, et se coucha.



Et sur le minuit, cet homme-là eut peur, et il retira ses pieds; et voici, une femme y était couchée.

Alors il lui dit :

— Qui es-tu?

Et elle répondit :

— Je suis Ruth ta servante. Etends le pan de ta robe sur ta servante; car tu as droit de retrait lignager.

Et il dit :

— Ma fille, qu'Iahvé te bénisse! Cette dernière bonté que tu témoignes est plus grande que la première, de n'être point allée après les jeunes gens, pauvres ou riches. Maintenant donc, ma fille, ne crains point, je te ferai tout ce que tu me diras; car toute la porte de mon peuple sait que tu es une femme vertueuse. Or, maintenant, il est très vrai que j'ai droit de retrait lignager; mais il y en a un autre qui a droit de retrait lignager, qui est plus proche que moi. Passe ici cette nuit, et au matin, si cet

homme-là veut user du droit de retrait lignager envers toi, qu'il en use; mais s'il ne lui plaît pas d'user de son droit envers toi, je le ferai; Iahvé est vivant. Demeure ici couchée jusqu'au matin.

Elle demeura donc couchée à ses pieds, jusqu'au matin; et elle se leva avant qu'on pût se reconnaître l'un l'autre. Et il dit :

— Qu'on ne sache point qu'aucune femme soit entrée dans l'aire.

Il lui dit encore :

— Donne-moi le tablier qui est sur toi, et tiens-le.

Et elle le tint et il mesura six mesures d'orge, et il les mit sur elle; puis il rentra dans la ville.

Et elle vint chez sa belle-mère, qui lui dit :

— Qu'as-tu fait, ma fille?

Et elle lui déclara tout ce qui s'était passé entre cet homme-là et elle.

Et elle dit :

— Il m'a donné ces six mesures

d'orge; car il m'a dit : « Tu ne « retourneras point à vide vers ta « belle-mère. »

Et Nahomi dit :

— Ma fille, demeure ici jusqu'à ce que tu saches comment l'affaire se terminera, car cet homme-là ne se donnera point de repos qu'il n'ait aujourd'hui même achevé cette affaire.

IV

Booz donc monta à la porte, et s'y assit; et voici celui qui avait le droit de retrait lignager, duquel Booz avait parlé, passait; et Booz lui dit :

— Détourne-toi, et assieds-toi ici.

Et il se détourna et s'assit.

Alors il prit dix hommes des anciens de la ville, et il leur dit :

— Asseyez-vous ici; et ils s'assirent.

Puis il dit à celui qui avait le droit de retrait lignager :

— Nahomi qui est revenue du pays de Moab, a vendu la portion d'un champ qui appartenait à Elimélec notre parent. Et j'ai pensé qu'il fallait te le faire savoir et te le dire. Acquiers-la, en la présence des anciens de mon peuple; si tu la veux racheter par droit de retrait lignager, rachète-là; que si tu ne la veux pas racheter, déclare-le-moi, afin que je le sache; car il n'y en a point d'autre que toi qui la puisse racheter par droit de retrait lignager, et je suis après toi.

Il répondit :

— Je la rachèterai par droit de retrait lignager.

Et Booz dit :

— Au jour que tu acquerras le champ de la main de Nahomi et de Ruth la Moabite, femme du défunt, tu acquerras aussi Ruth, pour conserver le nom du défunt dans son héritage.

Et celui qui avait le droit de retrait lignager dit :

— Je ne le saurais racheter, de peur que je ne perde mon héritage; toi, prends pour toi le droit de retrait lignager que j'y ai, car je ne le saurais racheter.

Or, c'était une ancienne coutume en Israël, qu'en cas de droit de retrait lignager et de subrogation, pour confirmer la chose, l'homme déchaussait son soulier et le donnait à son parent, et c'était là un témoignage, en Israël, qu'on cédait son droit.

Quand donc celui qui avait le droit de retrait lignager eut dit à Booz.

— Acquiers-le pour toi.

Il déchaussa son soulier.

Et Booz dit aux anciens et à tout le peuple :

— Vous êtes aujourd'hui témoins que j'ai acquis tout ce qui appartenait à Elimélec, et tout ce qui était à Kiljon et à Mahlon, de la main de

Nahomi; et que je me suis aussi acquis Ruth la Moabite, femme de Mahlon, pour femme, pour conserver le nom du défunt dans son héritage, afin que le nom du défunt ne soit point retranché d'entre ses frères, et de la ville de son habitation; vous en êtes témoins aujourd'hui.

Et tout le peuple qui était à la porte et les anciens dirent :

— Nous en sommes témoins. Qu'Iahvé fasse que la femme qui entre en ta maison, soit comme Rachel et comme Léa, qui toutes deux ont donné des enfants à la maison d'Israël; conduis-toi vertueusement en Ephrat, rends ton nom célèbre dans Bethléhem, et que de la postérité qu'Iahvé te donnera de cette jeune femme, ta maison soit comme la maison de Pharez, que Tamar enfanta à Juda.

Ainsi Booz pris Ruth pour femme, il vint vers elle, et Iahvé lui fit la grâce de concevoir; elle enfanta

un fils, et les femmes dirent à Nahomi :

— Béni soit Iahvé qui n'a pas voulu te laisser manquer aujourd'hui d'un homme qui eût le droit de retrait lignager, afin que son nom soit conservé en Israël ! Qu'il console ton âme et qu'il soit le soutien de ta vieillesse ; car ta belle fille, qui t'aime, a enfanté, et elle te vaut mieux que sept fils.

Alors Nahomi prit l'enfant, et le mit dans son sein, et elle lui tenait lieu de nourrice.

Et les voisines lui donnèrent un nom, et dirent :

— Un fils est né à Nahomi ; et elles l'appelèrent Obed ; ce fut le père d'Isaï, père de David.

Or, ce sont ici les générations de Pharez : Pharez fut père de Hetsron.

Hetsron fut père de Ram, Ram fut père de Hamminadab.

Hamminadab fut père de Nahasson; Nahasson fut père de Salmon.

Salmon fut père de Booz; Booz fut père d'Obed.

Obed fut père d'Isaï, et Isaï fut père de David.



Juges



(Juges, chap. XIX.)

En ce temps-là, lorsqu'il n'y avait point de roi en Israël, il y eut un Lévite qui demeurait aux côtés de la montagne d'Ephraïm, qui prit une femme concubine de Bethléhem de Juda.

Mais sa concubine commit une impureté chez lui, et s'en alla d'avec

lui en la maison de son père à Bethléhem de Juda : et elle y fut l'espace de quatre mois.

Ensuite son mari se leva, et il s'en alla après elle, pour lui parler selon son cœur, et la ramener. Il avait aussi avec lui son serviteur et deux ânes, et elle le fit entrer dans la maison de son père. Et le père de la jeune femme le voyant, se réjouit de sa rencontre.

Son beau-père donc, père de la jeune femme, le retint chez lui, et il demeura avec lui trois jours; et ils mangèrent et burent et ils logèrent là.

Au quatrième jour, comme ils s'étaient levés de bon matin, il se mit en chemin pour s'en aller; mais le père de la jeune femme dit à son beau-fils :

— Prends une bouchée de pain pour te fortifier, et après cela, vous vous en irez.

Ils s'assirent donc et mangèrent eux deux, et burent ensemble; et le

père de la jeune femme dit au mari :

— Je te prie qu'il te plaise de passer encore ici cette nuit, et que ton cœur se réjouisse.

Et comme le mari se fut mis en chemin pour s'en aller, son beau-père le pressa tellement, qu'il s'en retourna, et il passa encore la nuit.

Et au cinquième jour il se leva de bon matin pour s'en aller, et le père de la jeune femme dit :

— Je te prie, fortifie ton cœur.

Et ils tardèrent tant, que le jour commença à baisser pendant qu'ils mangeaient eux deux ensemble.

Puis le mari se mit en chemin pour s'en aller, lui et sa concubine, et son serviteur. Et son beau-père, père de la jeune femme, lui dit :

— Voici, maintenant le jour baisse, et le soir approche ; je vous prie, passez ici la nuit ; voici, le jour finit, passez ici la nuit, et que ton cœur se réjouisse ; et demain matin vous vous lèverez pour continuer

votre chemin, et tu t'en iras en ta maison.

Mais le mari ne voulut point y passer la nuit ; mais il se leva, et s'en alla, et vint jusque vis-à-vis de Jébus, qui est Jérusalem, ayant avec lui ses deux ânes bâtés et sa concubine.

Et comme ils étaient près de Jébus, et que le jour était fort avancé, le serviteur dit à son maître :

— Marchez, je vous prie, et détournons-nous vers cette ville des Jébusiens, afin que nous y passions la nuit.

Et son maître lui répondit :

— Nous ne nous détournerons point vers aucune ville d'un peuple étranger, où il n'y a point d'enfants d'Israël ; mais nous passerons jusqu'à Guibha.

Il dit aussi à son serviteur :

— Marche, et nous gagnerons l'un de ces lieux-là, et nous passerons la nuit à Guibha ou à Rama.

Ils passèrent donc plus avant, et marchèrent, et le soleil se coucha

comme ils étaient près de Guibha, qui appartient à Benjamin.

Alors ils se détournèrent vers Guibha, pour y entrer et y passer la nuit; et étant entrés, ils demeurèrent dans la place de la ville, et il n'y avait personne qui les retirât chez soi pour y passer la nuit.

Mais voici, sur le soir, un vieillard qui venait des champs de son travail; et cet homme-là était de la montagne d'Ephraïm, mais il demeurait à Guibha, dont les habitants étaient Benjamites; levant ses yeux, il vit ce voyageur assis dans la place de la ville; alors ce vieillard lui dit :

— Où vas-tu, et d'où viens-tu ?

Et il lui répondit :

— Nous passons de Bethléhem de Juda vers les côtés de la montagne d'Ephraïm, d'où je suis, parce que j'étais allé jusqu'à Bethléhem de Juda; il n'y a personne ici qui me retire chez lui, quoique nous ayons de la paille et du fourrage pour nos ânes, et du pain et du vin pour moi

et pour ta servante, et pour le garçon qui est avec tes serviteurs. Nous n'avons besoin de rien que du logement.

Et le vieillard lui dit :

— La paix soit avec toi ! Je me charge de tout ce dont tu auras besoin ; je te prie seulement, que tu ne passes point la nuit sur la place.

Alors il le fit entrer dans sa maison, et il donna à manger aux ânes ; et, ayant lavé leurs pieds, ils mangèrent et burent.

Comme ils faisaient bonne chère, voici, des habitants de la ville, qui étaient de méchantes gens, environnèrent la maison, heurtant à la porte, et ils parlèrent au vieillard, qui était maitre de la maison, et lui dirent :

— Fais sortir cet homme qui est entré dans ta maison, afin que nous le connaissions.

Mais, le maître de la maison, sortit vers eux, et leur dit :

— Non, mes frères, ne lui faites point de mal, je vous prie : puisque

cet homme est entré dans ma maison, ne faites point une action si infâme à l'égard de cet homme. Voici, j'ai une fille qui est vierge, et cet homme a sa concubine ; je vous les amènerai dehors maintenant, et vous les violerez, et vous ferez d'elles comme il vous semblera bon ; mais ne commettez point une action si infâme à l'égard de cet homme.

Mais ces gens-là ne voulurent point l'écouter ; c'est pourquoi cet homme prit sa concubine et la leur amena, et ils la connurent et ils abusèrent d'elle toute la nuit jusqu'au matin ; puis ils la renvoyèrent, comme l'aube du jour se levait.

Cette femme donc, comme le jour approchait, s'en revint, et étant tombée à la porte de la maison de l'homme où était son mari, elle y demeura jusqu'au jour.

Et son mari se leva le matin, et ayant ouvert la porte, il sortait pour continuer son chemin ; mais voici la femme, sa concubine, qui était tom-

bée à la porte de la maison, et qui avait les mains sur le seuil ; et il lui dit :

— Lève-toi, et allons-nous-en.

Mais elle ne répondit point.

Alors il la chargea sur un âne, et se mit en chemin, et s'en retourna chez lui.

Et étant venu dans sa maison, il prit un couteau, et saisissant sa concubine, il partagea son corps avec ses os en douze parts, et il envoya une part dans toutes les tribus d'Israël.

Et tous ceux qui virent cela, dirent :

— On n'a jamais fait ni vu rien de pareil, depuis que les enfants d'Israël sont montés hors du pays d'Égypte, jusqu'à ce jour. Pensez à cela, consultez et prononcez.

Alors tous les enfants d'Israël sortirent, et l'assemblée fut convoquée,

comme si ce n'eût été qu'un seul homme, depuis Dan jusqu'à Béer-scébah, et jusqu'au pays de Galaad, vers l'Éternel, à Mitspa.

Et les chefs de tout le peuple, et toutes les tribus d'Israël se trouvèrent dans l'assemblée du peuple de Dieu, au nombre de quatre cent mille hommes de pied qui tiraient l'épée.

Et les Benjamites apprirent que les enfants d'Israël étaient montés à Mitspa.

Et les enfants d'Israël dirent :

— Qu'on nous dise comment cette méchante action est arrivée?

Et le Lévite, qui était le mari de la femme tuée, répondit et dit :

— Étant arrivés à Guibha, qui est de Benjamin, moi et ma concubine, pour y passer la nuit, les gens de Guibha se sont élevés contre moi, et ils ont environné de nuit la maison où j'étais, prétendant me tuer, et ils ont tellement violé ma concubine qu'elle en est morte. C'est pourquoi, ayant pris ma concubine, je

l'ai mise en pièces, et j'en ai envoyé par tous les quartiers du territoire d'Israël ; car ils ont fait un crime énorme, et une action infâme en Israël. Vous voici tous, enfants d'Israël ; délibérez-en ici entre vous, et dites-en votre avis.

Et tout le peuple se leva, comme s'ils n'eussent été qu'un seul homme, et ils dirent :

— Aucun de nous n'ira en sa tente, ni aucun de nous ne se retirera dans sa maison ; mais, voici ce que nous ferons maintenant à Guibha ; nous jetterons le sort contre elle ; nous prendrons dix hommes de cent, d'entre toutes les tribus d'Israël, et cent de mille, qui prendront de la provision pour le peuple, afin qu'étant entrés à Guibha de Benjamin, ils la traitent selon l'infamie du crime qu'elle a commis en Israël.

Ainsi tous ceux d'Israël furent assemblés contre cette ville-là, étant unis comme un seul homme.

Alors les tribus d'Israël envoyèrent

des hommes vers toute la tribu de Benjamin, pour lui dire :

— Quelle méchante action a-t-on commise parmi vous ? Maintenant donc, livrez-nous ces méchants qui sont à Guïbha, afin que nous les fassions mourir, et que nous ôtions le mal du milieu d'Israël. Mais les Benjamites ne voulurent point écouter la voix de leurs frères, les enfants d'Israël.

Et les Benjamites sortant de leurs villes, s'assemblèrent à Guibha, pour sortir en bataille contre les enfants d'Israël. . . . .

. . . .

. . . .

De tout ce peuple-là, il y avait sept cents hommes d'élite qui ne se servaient point de la main droite ; tous tiraient des pierres avec une fronde à un cheveu, et ils n'y manquaient point.

On fit aussi le dénombrement des hommes d'Israël, sans compter ceux de Benjamin, et il s'en trouva quatre

cent mille hommes tirant l'épée, tous gens de guerre.

Ils partirent donc. . . . . .

. . . .



... Ils environnèrent ceux de Benjamin, les poursuivirent et les foulèrent aux pieds, depuis Menuha jusqu'à l'opposite de Guibha, vers le soleil levant.

Et il y eut de la tribu de Benja-


A Calbet

min dix-huit mille hommes de tués, qui étaient tous vaillants hommes.

Alors ceux de Benjamin tournant le dos, fuirent vers le désert au rocher de Rimmon, et ceux d'Israël en massacrèrent, par les chemins, cinq mille hommes; et les poursuivant de près jusqu'à Guidhom, ils en frappèrent deux mille encore.

Tous ceux donc qui tombèrent morts ce jour-là de Benjamin, furent vingt-cinq mille hommes, tirant tous l'épée, et tous vaillants hommes.

Et il y eut six cents hommes, de ceux qui avaient tourné le dos, qui échappèrent vers le désert au rocher de Rimmon, qui demeurèrent au rocher de Rimmon quatre mois.

Et ceux d'Israël retournèrent vers les Benjamites, et les firent passer au fil de l'épée, tant les hommes de chaque ville, que les bêtes et tout ce qui s'y trouva. Ils brûlèrent aussi toutes les villes qui s'y trouvèrent.

Les enfants d'Israël firent aussi

un serment en ces termes à Mitspa :

— Nul d'entre nous ne donnera sa fille en mariage aux enfants de Benjamin.

Et ils vinrent tous en la maison d'Iahvé à Silo, et se tenant assis en sa présence jusqu'au soir ils élevèrent la voix, et commencèrent à pleurer, en jetant de grands cris, et en disant :

— Iahvé, Elohim d'Israël, pourquoi est-il arrivé un si grand malheur à votre peuple, qu'aujourd'hui une des tribus fut retranchée d'entre nous ?

Le lendemain s'étant levés au point du jour, ils élevèrent un autel, y offrirent des holocaustes et des victimes pacifiques, et dirent :

— Qui d'entre toutes les tribus d'Israël n'a point marché avec toute l'armée ?

Car étant à Mitspa, ils s'étaient engagés par un grand serment à tuer tous ceux qui auraient manqué de s'y trouver.

Et les enfants d'Israël touchés de

repentir de ce qui était arrivé à leurs frères de Benjamin, commencèrent à dire :

— Une des tribus a été retranchée d'Israël. Où prendront-ils des femmes? Car nous avons juré tous ensemble que nous ne leur donnerions point nos filles.

Ils s'entredirent donc :

— Qui sont ceux de toutes les tribus d'Israël qui ne sont point venus en la maison d'Iahvé à Mitspa?

Et il se trouva que les habitants de Jabès Galaad ne s'étaient point trouvés dans l'armée.

Et en effet dans le même temps que les enfants d'Israël étaient à Silo, il ne se trouva parmi eux aucun homme de Jabès.

Ils envoyèrent donc dix mille hommes très vaillants avec cet ordre : « Allez et faites passer au fil de l'épée tous les habitants de Jabès Galaad, sans épargner ni les femmes ni les petits enfants. Et vous obser-

verez ceci en même temps : Tuez tous les mâles et toutes les femmes qui ne sont plus au rang des filles, mais réservez les vierges ».

Il se trouva dans Jabés Galaad quatre cents vierges, qui étaient demeurées toujours pures, ils les emmenèrent au camp à Silo, au pays de Chanaan.

Ils envoyèrent ensuite des députés aux enfants de Benjamin qui étaient au rocher de Remmon, avec ordre de leur dire, qu'on voulait vivre en paix avec eux.

Alors les enfants de Benjamin revinrent chez eux, et on leur donna pour femmes ces filles de Jabés Galaad; mais on n'en trouva point d'autres qu'on leur pût donner de la même manière.

Tout Israël fut touché alors d'une grande douleur, et ils eurent un extrême regret, qu'une des tribus d'Israël fut périe de cette sorte.

Et les plus anciens du peuple dirent :

— Que ferons-nous aux autres à qui on n'a pas donné de femmes. Car toutes les femmes de la tribu de Benjamin ont été tuées. Et il n'y a rien que nous ne devions faire, pour empêcher, autant qu'il est en notre pouvoir, qu'une des tribus d'Israël ne périsse pas. Cependant nous ne pouvons leur donner nos filles, étant liés comme nous sommes par notre serment. . . . . . .

Ils prirent donc cette résolution entre eux, et ils dirent aux enfants de Benjamin :

— Voici la fête solennelle de Iahvé, qui se célèbre tous les ans à Silo, ...

. . . allez, suivez cet ordre que nous vous donnons; cachez-vous dans les vignes, et lorsque vous verrez les filles de Silo qui viendront danser selon la coutume, sortez tout d'un coup des vignes, et que chacun de vous en prenne une pour sa femme, et retournez-vous-en au pays de Benjamin. Et lorsque leurs pères

et leurs frères viendront se plaindre de vous, en vous accusant de cette violence, nous leur dirons : « Ayez compassion d'eux ; car ils ne les ont pas prises comme des victorieux prennent des captives par le droit de la guerre, mais après qu'ils vous ont supplié de leur donner vos filles, vous les leur avez refusées ; ainsi la faute est venue de vous ».

Les enfants de Benjamin firent ce qui leur avait été commandé : chacun d'eux enleva une des filles qui dansaient, pour être sa femme. Et étant retournés chez eux, ils bâtirent des villes, et y habitèrent.



Prophètes





(Esaïe XIII.)

Prédiction d'Esaïe sur la ruine de Babylone

Prédiction contre Babylone, révélée à Esaïe, fils d'Amots.

Levez l'étendard sur une haute montagne, élevez la voix vers eux, faites-leur signe de la main, et qu'on entre dans les portes des magnifiques

C'est moi qui ai donné charge à mes délégués ; j'ai appelé mes hommes forts pour exécuter ma colère, et ceux qui se réjouissent à cause de ma grandeur.

Il y a aux montagnes le bruit d'une multitude, tel que celui d'un grand peuple ; un bruit d'un son éclatant, des royaumes, des nations, assemblées ; Iahvé fait la revue de l'armée pour la guerre.

ahvé et les instruments de son ndignation viennent d'un pays éloigné, du bout des cieux, pour détruire tout le pays.

Hurlez, car la journée d'Iahvé est près ; elle viendra comme un dégât fait par le Tout-Puissant.

C'est pourquoi toutes les mains deviendront lâches, et tout cœur d'homme se fondra.

Ils seront éperdus ; les détresses et les douleurs les saisiront ; ils seront en travail comme celle qui enfante ; chacun s'étonnera, regardant vers son prochain ; leurs visages

seront comme des visages enflammés.

Voici, la journée d'Iahvé qui vient est cruelle ; elle n'est que fureur et ardeur de colère, pour réduire ce pays en désolation, et il en exterminera les méchants.

Même, les étoiles des cieux et leurs astres ne feront point luire leur clarté. Le soleil s'obscurcira quand il se lèvera, et la lune ne fera point resplendir sa lumière.

Je punirai le monde à cause de sa malice, et les méchants à cause de leur iniquité ; je ferai cesser l'arrogance de ceux qui se conduisent avec fierté, et j'abaisserai l'orgueil de ceux qui se font redouter.

Je ferai qu'un homme sera plus précieux que l'or fin, et une personne plus que l'or d'Ophir.

C'est pourquoi je ferai crouler les cieux, et la terre sera ébranlée de sa place par la colère d'Iahvé et au jour de l'ardeur de son courroux.

Et chacun sera comme un chevreuil qui est chassé, et comme une

brebis que personne ne retire ; chacun tournera le visage vers son peuple, et chacun fuira vers son pays.

Quiconque sera trouvé sera transpercé, et quiconque s'y sera joint tombera par l'épée.

Et leurs petits enfants seront écrasés devant leurs yeux, leurs maisons seront pillées, et leurs femmes seront violées.

Voici, je vais susciter contre eux les Mèdes, qui ne feront aucune estime de l'argent, et qui ne s'arrêteront point à l'or.

Ils briseront les arcs des jeunes gens, et ils n'auront point de pitié du fruit du ventre ; leur œil n'épargnera point les enfants.

Ainsi il en sera de Babylone, la noblesse des royaumes, et la gloire de l'orgueil des Chaldéens, comme quand Iahvé renversa Sodome et Gomorrhe.

Elle ne sera jamais rétablie, elle ne sera habitée en aucun temps ; les Arabes n'y dresseront plus leurs

tentes, et les bergers n'y parqueront plus.

Mais les bêtes sauvages des déserts y auront leurs repaires, et leurs maisons seront remplies de fouines ; les chats-huants y habiteront, et les chevreuils y sauteront ; et les bêtes sauvages des îles et les dragons hurleront, se répondant les uns aux autres dans ses palais désolés et dans ses maisons de plaisance. Son temps est prêt à venir, et ses jours ne seront plus prolongés.

(Esaïe XLIV.)

Maintenant donc, ô Jacob, mon serviteur, écoute, et toi, Israël, que j'ai élu !

Ainsi a dit Iahvé, qui t'a fait et formé dès ta conception, et qui t'aide : Ne crains point, ô Jacob mon serviteur, et toi, Jesçurun, que j'ai élu !

Car je répandrai des eaux sur celui qui est altéré, et des rivières sur la terre sèche ; je répandrai mon esprit sur ta postérité, et ma bénédiction sur ceux qui sortiront de toi.

Et ils germeront comme parmi les herbages, et comme croissent les saules auprès des eaux courantes.

L'un dira :

— Je suis à Iahvé ; et l'autre se réclamera du nom de Jacob, et l'autre écrira de sa main : Je suis à Iahvé, et il prendra le nom d'Israël.

Ainsi a dit Iahvé, le Roi d'Israël, et son Rédempteur, l'Iahvé des armées : Je suis le premier, et je suis le dernier, et il n'y a point d'autre Elohim que moi.

Et qui est semblable à moi ? Qu'il me le déclare, qu'il mette par ordre ce que j'ai fait depuis que j'ai établi le peuple ancien. Qu'il déclare les

choses à venir, et celles qui arriveront.

Ne soyez point effrayés et ne soyez point troublés. Ne te l'ai-je pas fait entendre et déclaré dès ce temps-là ? Vous m'en êtes témoins. Y a-t-il quelqu'autre Elohim que moi ? Il n'y a point d'autre rocher; je n'en connais point.

Tous ceux qui font des images taillées ne sont que le néant ; leurs ouvrages les plus estimés ne servent de rien, et leurs idoles leur sont témoins qu'elles ne voient point, et qu'elles ne connaissent point ; c'est pourquoi ils seront honteux.

Mais qui est celui qui forme un Elohim, et qui fond une image taillée, pour n'en avoir aucun profit ?

Voici, tous ses compagnons seront confondus ; car ces ouvriers-là sont d'entre les hommes; ils seront tous ensemble effrayés et couverts de honte.

Le forgeron prend le ciseau, il

travaille avec le charbon, et le forme avec le marteau ; il le fait à force de bras, même ayant faim, en sorte qu'il n'a plus de force, et qu'il ne boit point d'eau, et il en est tout fatigué.

Le menuisier étend sa règle, et le trace avec de la craie ; il le fait avec des équerres et le forme au compas ; il lui donne la ressemblance d'un homme, et il le pare pour le loger dans une maison.

Il se coupe des cèdres, il prend un cyprès ou un chêne, il emploie les arbres de la forêt, il plante un frêne, et la pluie le fait croître.

Après cela il servira à cet homme pour brûler ; car il le prend, et s'en chauffe ; même, il en fait du feu, et il en cuit du pain ; il en fait aussi un Elohim, et il se prosterne devant lui ; il en fait une image taillée, et il l'adore.

Il en brûle la moitié au feu ; et avec l'autre moitié il mange sa viande ; il la rôtit et s'en rassasie, il

s'en chauffe aussi, et il dit : Ah ! ah ! je me suis réchauffé, j'ai vu la lueur du feu.

Puis, du reste de ce bois il en fait un Elohim, pour être son image taillée; il l'adore, il se prosterne devant lui, il lui fait sa prière, et il lui dit : Délivre-moi, car tu es mon Elohim.

Ils ne connaissent et ne comprennent rien; car on leur a plâtré les yeux, en sorte qu'ils ne voient rien, et leurs cœurs, en sorte qu'ils ne comprennent rien.

Nul ne rentre en soi-même et n'a ni connaissance ni intelligence, pour dire : J'ai brûlé la moitié de ceci au feu, et même, j'en ai cuit du pain sur les charbons ; j'en ai rôti de la viande, et j'en ai mangé ; et du reste en ferais-je une idole ? Adorerais-je une branche de bois ?

Il se repait de cendres, et son cœur abusé le fait égarer ; il ne délivrera point son âme, et ne dira point :

Ce qui est dans ma main droite, n'est-ce pas un mensonge ?

Jacob souviens-toi de ceci, car tu es mon serviteur ; ô Israël, ne m'oublie pas.





(Ézéchiel XVI.)

Prédiction sur Jérusalem

La parole d'Iahvé me fut aussi adressée et il me dit :

Fils de l'homme, fais connaitre à Jérusalem ses abominations ;

Et dis : Ainsi a dit Iahvé à Jérusalem : Tu as tiré ton extraction et

ta naissance du pays des Cananéens; ton père était Amorrhéen, et ta mère était Héthienne.

Et pour ce qui est de ta naissance, ton nombril ne fut point coupé au jour que tu naquis, et tu ne fus point lavée d'eau pour être purifiée, ni nettoyée avec du sel, ni aucunement emmaillotée.

Il n'y a eu aucun œil qui ait eu pitié de toi, pour te faire aucune de ces choses-là, en ayant compassion de toi; mais tu fus jetée sur le dessus d'un champ, parce qu'on avait horreur de toi au jour auquel tu naquis.

Et passant près de toi, je te vis étendue par terre dans ton sang ; et je te dis : Vis dans ton sang ; et je te redis : Vis dans ton sang.

Je te fis croître par millions, comme le germe des champs. Tu crûs, et tu devins grande, et tu parvins à une parfaite beauté, ton corps se forma et tu devins nubile ; mais tu étais nue et toute découverte.

Et je passai auprès de toi, et je te regardai, et voici, tu étais en âge d'être aimée, et j'étendis le pan de ma robe sur toi, et je couvris ta nudité ; puis je te jurai, et j'entrai en alliance avec toi, dit Iahvé, et tu devins mienne.

Et je te lavai avec de l'eau ; et en t'y plongeant j'ôtai ton sang de dessus toi, et je t'oignis avec de l'huile.

Et je te vêtis de broderie, et je te chaussai de peaux de couleur d'hyacinthe, et je te ceignis de fin lin, et je te couvris de soie.

Et je te parai d'ornements, et je mis des bracelets sur tes mains, et un collier à ton cou.

Je te mis aussi une bague sur le front, et des pendants aux oreilles, et une couronne éclatante sur la tête.

Tu fus donc parée d'or et d'argent ; ton vêtement était de fin lin, de soie, et de broderie ; tu mangeas la fleur du froment, et le miel, et l'huile ; tu devins très-belle, et tu parvins à régner.

Et ta renommée se répandit parmi les nations, à cause de ta beauté, parce qu'elle était parfaite, à cause de ma gloire que j'avais mise sur toi, dit Iahvé.

Mais tu t'es confiée en ta beauté, et tu t'es prostituée à cause de ta renommée, et tu as poussé tes prostitutions jusqu'à te livrer à tout passant.

Tu as pris de tes vêtements, et t'en es fait des ornements de diverses couleurs pour tes hauts lieux, tels qu'il n'y en a point et n'y en aura point de semblables, et tu t'y es prostituée.

Et tu as pris des bagues magnifiques, faites de mon or et de mon argent, que je t'avais données, tu t'en es fait des images d'hommes, tu t'es prostituée avec elles, et tu as pris tes vêtements de broderie, et tu les en a couvertes; tu as mis mon huile de senteur et mon parfum devant elles.

Et à l'égard de mon pain que je

t'avais donné de la fleur de froment, de l'huile et du miel, que je t'avais donnés à manger, tu les a mis devant elles, pour être une odeur agréable. Voilà ce qui a été fait, dit Iahvé.

Tu as aussi pris tes fils et tes filles, que tu m'avais enfantés, et tu les leur as sacrifiés pour être consumés.

Est-ce peu de chose, que tes prostitutions ? Que tu aies immolé mes fils, et que tu les aies livrés pour les faire passer par le feu ?

Et après toutes tes abominations et tes prostitutions, tu ne t'es point ressouvenue du temps de ta jeunesse, quand tu étais toute nue, et toute découverte, et étendue par terre dans ton sang.

Et il est arrivé après toute ta malice, — malheur, malheur à toi, dit Iahvé, que tu t'es bâti un lieu éminent, et que tu t'es fait des hauts lieux par toutes les places.

Tu as bâti un haut lieu à chaque bout de chemin, tu as rendu ta

beauté abominable, et tu t'es prostituée à tout passant, et tu as multiplié tes prostitutions.

Tu t'es prostituée avec les Égyptiens, tes voisins vigoureux; et tu as multiplié tes infamies, pour m'irriter.

Et voici, j'ai étendu ma main sur toi, et j'ai diminué ton état, et je t'ai abandonnée à la volonté de celles qui te haïssaient, savoir, des filles des Philistins, lesquelles ont honte de ta conduite criminelle.

Tu t'es aussi prostituée avec les enfants d'Asçur, parce que tu n'étais pas encore assouvie ; et après t'être prostituée avec eux, tu n'as pas encore été contente.

Mais tu as multiplié tes prostitutions dans le pays de Canaan jusqu'en Chaldée, et avec cela tu n'as pas encore été contente.

Oh ! que ton cœur est lâche, dit Iahvé, d'avoir fait toutes ces choses-là, qui sont les actions d'une maîtresse prostituée !

D'avoir bâti tes lieux éminents à chaque bout du chemin, et d'avoir fait tes hauts lieux dans toutes les places ! Et encore n'as-tu pas fait comme les prostituées, en ce que tu as méprisé le salaire ?

Femme adultère, qui prends des étrangers au lieu de ton mari.

On donne un salaire à toutes les personnes infâmes ; mais toi, tu as donné à tous ceux qui t'aimaient les présents que ton mari t'avait faits ; et tu leur as fait des présents, afin que de toutes parts ils vinssent vers toi, pour tes prostitutions.

Et il est arrivé en toi et en tes débauches tout le contraire de ce qui arrive aux autres femmes, parce qu'il n'y avait personne qui te recherchât ; car, en ce que tu as donné des présents, et qu'on ne t'en a point donné, tu as agi tout au rebours des autres.

C'est pourquoi, femme prostituée, écoute la parole d'Iahvé.

Ainsi a dit Iahvé : Parce que ton

ordure est répandue, et que ta nudité s'est découverte dans tes prostitutions avec ceux qui t'aimaient, et avec tes Élohims abominables et infâmes, et dans le meurtre de tes enfants, lesquels tu leur as donné.

Voici, je vais assembler tous ceux qui t'ont aimée, avec qui tu as satisfait ta passion, et que tu as aimés, et tous ceux que tu as haïs ; oui, je les assemblerai de toutes parts contre toi, et je découvrirai ta nudité devant eux, tellement qu'ils verront toute ta honte.

Et je te jugerai comme on juge les femmes adultères, et celles qui répandent le sang ; et je te livrerai pour être mise à mort, dans ma colère et dans ma jalousie.

Et je te livrerai entre leurs mains, et ils détruiront tes hauts lieux ; ils te dépouilleront de tes vêtements, et emporteront tes bagues dont tu te parais, et te laisseront toute nue et toute découverte.

Et on fera monter contre toi une

assemblée de gens qui t'assommeront de pierres, et te transperceront avec leurs épées ;

Puis ils mettront le feu à tes maisons, et feront des exécutions sur toi en la présence de plusieurs femmes ; et je t'empêcherai de te prostituer, et même tu ne donneras plus de salaires.

Et je contenterai ma colère sur toi tellement que ma jalousie se détournera de toi ; et je serai en repos, et ne me courroucerai plus.

Parce que tu ne t'es point souvenue du temps de ta jeunesse, et que tu m'as provoqué par toutes ces choses-là ; c'est pourquoi aussi, voici, j'ai fait retomber ta conduite sur ta tête, dit Iahvé. N'as-tu pas commis ce crime énorme, outre toutes les autres abominations. . . . . .

(Ézéchiel XXVI.)

Prédiction de la ruine de Tyr.

Et il arriva la onzième année, au

premier jour du mois, que la parole d'Iahvé me fut adressée, et il me dit :

Fils de l'homme : Parce que Tyr a dit au sujet de Jérusalum : Ah! ah! celle qui était la porte des peuples a été rompue, elle est réduite à se réfugier chez moi ; je me remplirai, parce qu'elle a été rendue déserte.

A cause de cela, ainsi a dit Iahvé : Me voici contre toi, ô Tyr, et je ferai monter contre toi plusieurs nations, comme la mer fait monter ses flots.

Et elles détruiront les murailles de Tyr, et démoliront ses tours ; je raclerai sa poussière hors d'elle, et je la rendrai semblable à une pierre sèche.

Elle servira à étendre les filets au milieu de la mer ; car j'ai parlé, dit Iahvé, et elle sera livrée en pillage aux nations.

Et les villes de son ressort qui sont à la campagne seront passées au

fil de l'épée, et elles sauront que je suis Iahvé.

Car ainsi a dit Iahvé : Voici, je vais faire venir de l'Aquilon Nébucadnetsar, roi de Babylone, le roi des rois, contre Tyr, avec des chevaux et des chariots, et des gens de cheval, et un grand peuple assemblé de toutes parts.

Il passera au fil de l'épée les villes de ton ressort qui sont à la campagne ; il élèvera des forts contre toi, dressera des terrasses contre toi, et lèvera le bouclier contre toi.

Il posera ses machines de guerre contre tes murailles, et démolira tes tours avec ses marteaux.

La poussière de ses chevaux te couvrira, à cause de leur multitude ; tes murailles trembleront du bruit de la cavalerie, des charrettes et des chariots, quand il entrera par tes portes, comme on entre dans une ville à laquelle on a fait brèche.

Il foulera toutes tes rues avec la corne des pieds de ses chevaux ; il

tuera ton peuple avec l'épée, et les trophées de ta force seront renversés par terre.

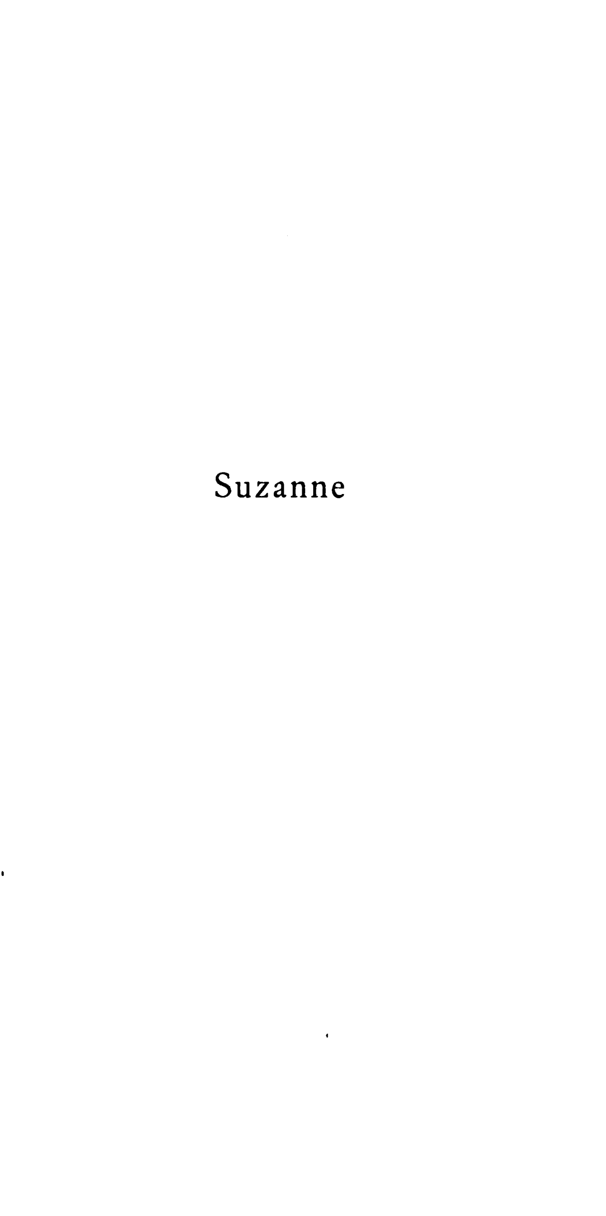
Puis ils butineront tes richesses, et pilleront ta marchandise, ils ruineront tes murailles, et ils démoliront tes maisons de plaisance, ils jetteront tes pierres, ton bois, et ta poussière au milieu des eaux.

Et je ferai cesser le bruit de tes chansons, et on n'entendra plus le son de tes harpes.

Je te rendrai semblable à une pierre sèche, et elle sera un lieu pour étendre les filets ; et elle ne sera plus rebâtie, parce que moi, Iahvé, ai parlé.

Ainsi a dit Iahvé à Tyr : Les îles ne trembleront-elles pas du bruit de ta ruine, lorsque ceux qui seront blessés à mort gémiront, lorsque le carnage se fera au milieu de toi ?. . . . .

. . . .



Suzanne



Il y avait un homme qui demeurait dans Babylone; et son nom était Joachim.

Il épousa une femme nommée Suzanne, fille d'Helcias, qui était parfaitement belle, et qui craignait Iahvé.

Car comme son père et sa mère

étaient justes, ils avaient instruit leur fille selon la loi de Moïse.

Or Joachim était fort riche; et il avait un jardin fruitier près de sa maison; et les Juifs allaient souvent chez lui, parce qu'il était le plus considérable de tous.

On avait établi pour Juges cette année-là deux vieillards d'entre le peuple, dont Iahvé a parlé lorsqu'il a dit : « Que l'iniquité est sortie de Babylone par des vieillards qui étaient juges, et qui semblaient conduire le peuple. »

Ces vieillards allaient d'ordinaire à la maison de Joachim, et tous ceux qui avaient des affaires à juger venaient les y trouver.

Sur le midi, lorsque le peuple s'en était allé, Suzanne entrait et se promenait dans le jardin de son mari.

Ces vieillards l'y voyaient entrer et se promener tous les jours, et ils conçurent une ardente passion pour elle.

Leur sens en fut perverti, et ils

détournèrent leurs yeux pour ne point voir le Ciel, et pour ne se point souvenir des justes jugements d'Iahvé.

Ils étaient donc tous deux blessés de l'amour de Suzanne; et néanmoins ils ne s'entredirent point le sujet de leurs peines, car ils rougissaient de se découvrir l'un à l'autre leur passion criminelle, ayant dessein de corrompre cette femme.

Et ils observaient tous les jours avec grand soin le temps où ils la pourraient voir. Un jour l'un dit à l'autre :

— Allons-nous-en chez nous, parce qu'il est temps de dîner : et étant sortis, ils se séparèrent l'un de l'autre; mais revenant aussitôt, ils se rencontrèrent : et après s'en être demandé la raison l'un à l'autre, ils s'entre-avouèrent leur passion; et alors ils convinrent de prendre le temps où ils pourraient trouver Suzanne seule.

Lorsqu'ils observaient un jour propre, il arriva que Suzanne entra dans le jardin selon sa coutume, étant accompagnée de deux filles seulement, et qu'elle voulut se baigner, parce qu'il faisait chaud.

Et il n'y avait alors personne que les deux vieillards qui étaient cachés, et qui la regardaient.

Alors Suzanne dit à ses filles :

— Apportez-moi de l'huile, du parfum et des pommades, et fermez les portes du jardin, afin que je me baigne.

Ses filles firent ce qu'elle leur avait commandé : elles fermèrent les portes du jardin, et elles sortirent par une porte de derrière, pour apporter ce que Suzanne leur avait dit : et elles ne savaient point que les vieillards fussent cachés au-dedans du jardin.

Aussitôt que les filles furent sorties, les deux vieillards accoururent à Suzanne, et lui dirent :

— Les portes du jardins sont fer-

mées, personne ne nous voit, et nous brûlons de passion pour vous; rendez-vous donc à notre désir, et faites ce que nous voulons. Que si vous ne voulez pas, nous porterons témoignagne contre vous, et nous dirons qu'il y avait un jeune homme avec vous, et que c'est pour cela que vous avez renvoyé vos filles.

Suzanne jeta un profond soupir et leur dit :

— Je ne vois que péril et qu'angoisse de toutes parts. Car si je fais ce que vous désirez, je suis morte; et si je ne le fais point, je n'échapperai pas de vos mains. Mais il m'est meilleur de tomber entre vos mains sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence d'Iahvé.

Suzanne aussitôt jeta un grand cri, et les vieillards crièrent aussi contre elle, et l'un d'eux courut à la porte du jardin, et l'ouvrit.

Les serviteurs de la maison ayant entendu crier dans le jardin, y coururent par la porte de derrière pour

voir ce que c'était; et les vieillards le leur ayant dit, ces serviteurs en furent extrêmement surpris, parce qu'on n'avait jamais rien dit de semblable de Suzanne.



Le lendemain le peuple étant venu en la maison de Joachim son mari, les deux vieillards y vinrent aussi, pleins de la résolution criminelle qu'ils avaient formée contre Suzanne, pour lui faire perdre la vie.

Et ils dirent devant le peuple :



— Envoyez quérir Suzanne, fille d'Helcias, femme de Joachim.

On y envoya aussitôt, et elle vint accompagnée de son père et de sa mère, de ses enfants et de toute sa famille.

Suzanne avait une délicatesse dans le teint, et une beauté tout extraordinaire.

Et comme elle avait alors le visage couvert d'un voile, ces méchants commandèrent qu'on le lui ôtât, afin qu'ils se satisfissent au moins en cette manière par la vue de sa beauté.

Tous ses parents répandaient des larmes, et tous ceux qui l'avaient connue auparavant.

Alors ces deux vieillards se levant au milieu du peuple, mirent leurs mains sur la tête de Suzanne, qui leva en pleurant les yeux au Ciel, parce que son cœur avait une ferme confiance en Iahvé.

Et ces vieillards dirent :

— Lorsque nous nous promenions

seuls dans le jardin, cette femme est venue avec deux filles, et ayant fait fermer les portes du jardin, elle a renvoyé ses filles. Et un jeune homme qui était caché, est venu, et a commis le crime avec elle. Nous étions alors dans un coin du jardin, et voyant cette méchante action, nous sommes courus à eux et nous les avons vus dans cette infamie. Nous n'avons pu prendre le jeune homme, parce qu'il était plus fort que nous, et qu'ayant ouvert la porte il s'est sauvé. Mais pour elle, l'ayant prise, nous lui avons demandé quel était ce jeune homme; et elle n'a point voulu nous le dire. C'est de quoi nous sommes témoins.

Toute l'assemblée les crut, comme étant anciens et juges du peuple; et ils condamnèrent Suzanne à la mort.

Alors Suzanne jeta un grand cri, et elle dit :

— Iahvé, qui pénétrez ce qui est de plus caché, et qui connaissez

toutes choses avant même qu'elles soient faites; vous savez qu'ils ont porté contre moi un faux témoignage, et cependant je meurs sans avoir rien fait de tout ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi.

Iahvé exauça sa prière.

Et lorsqu'on la conduisait à la mort, il suscita l'esprit sain d'un jeune enfant, nommé Daniel, qui cria à haute voix :

— Je suis innocent du sang de cette femme.

Tout le peuple se tourna vers lui et lui dit :

— Que veut dire cette parole que vous venez de proférer?

Daniel se tenant debout au milieu d'eux leur dit :

— Etes-vous si insensés, enfants d'Israël, que d'avoir ainsi sans juger, et sans connaître la vérité, condamné une fille d'Israël. Retournez pour la juger de nouveau, parce qu'ils ont porté un faux témoignage contre elle.

Le peuple retourna donc en grande hâte, et les vieillards assemblés dirent à Daniel :

— Venez, et prenez votre place au milieu de nous, et instruisez-nous, parce qu'Iahvé vous a donné l'honneur de la vieillesse ?

Daniel dit au peuple :

— Séparez-les l'un de l'autre, et je les jugerai.

Ayant donc été séparés l'un de l'autre, Daniel appela l'un d'eux, et lui dit :

— Homme qui avez vieilli dans le mal, les péchés que vous avez commis autrefois, sont retombés maintenant sur vous; vous qui rendiez des jugements injustes, qui opprimiez les innocents, et qui sauviez les coupables, quoiqu'Iahvé ait dit : « Vous ne ferez point mourir l'innocent et le juste ». Maintenant donc, si vous avez surpris cette femme, dites-moi sous quel arbre vous les avez vu parler ensemble.

Il lui répondit :

— Sous un lentisque.

Daniel lui dit :

— C'est justement que votre mensonge va retomber sur votre tête. Car voilà l'ange qui sera l'exécuteur de l'arrêt qu'Iahvé a prononcé contre vous, et qui vous coupera en deux,

Après l'avoir fait retirer, il commanda qu'on fit venir l'autre, et il lui dit :

— Race de Canaan, et non de Juda, la beauté vous a séduit, et la passion vous a perverti le cœur. C'est ainsi que vous traitiez les filles d'Israël; et, elles, ayant peur de vous, vous parlaient; mais la fille de Juda n'a pu souffrir votre iniquité. Maintenant donc, dites-moi sous quel arbre vous les avez surpris, lorsqu'ils se parlaient.

Il lui répondit :

— Sous un chêne.

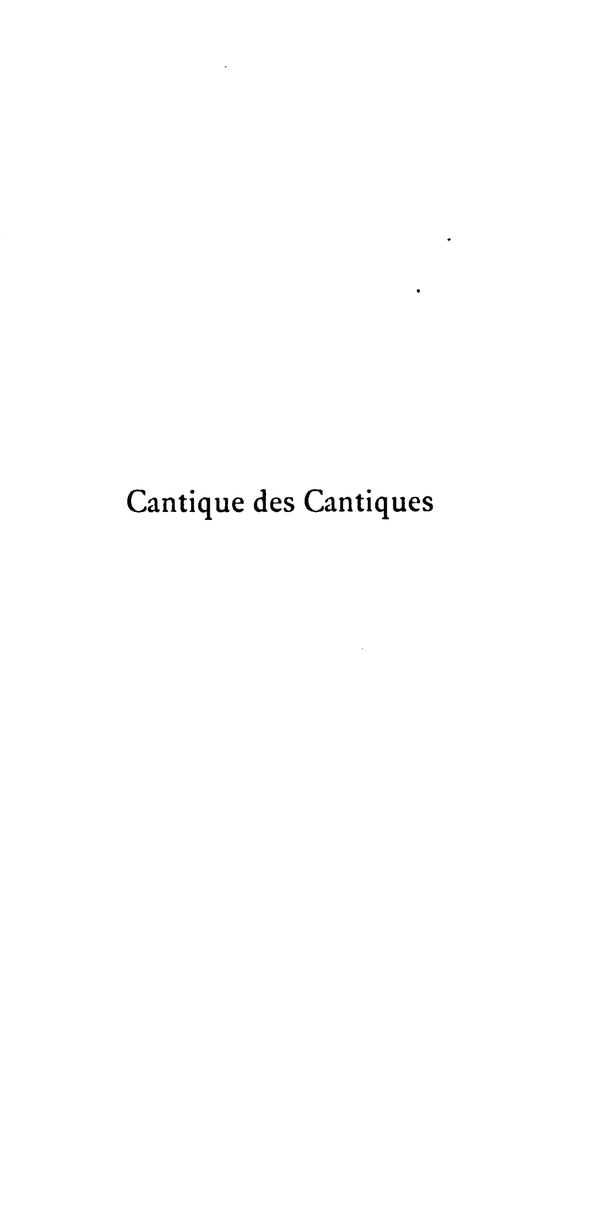
Daniel lui dit :

— C'est justement que votre mensonge va retomber maintenant sur votre tête. Car l'ange d'Iahvé est

tout prêt, et tient l'épée pour vous couper par le milieu du corps et pour vous faire mourir tous deux.

Aussitôt tout le peuple jeta un grand cri, et ils bénirent Iahvé, qui sauve ceux qui espèrent en lui; et ils s'élevèrent contre les deux vieillards, parce que Daniel les avait convaincus par leur propre bouche d'avoir porté un faux témoignage; et ils leur firent souffrir le même mal qu'ils avaient voulu faire à leur prochain; pour exécuter la loi de Moïse. Ainsi ils les firent mourir, et le sang innocent fut sauvé en ce jour-là.





Cantique des Cantiques



I

Qu'il me baise des baisers de
sa bouche !
car tes amours sont plus agréables
que le vin.
A cause de l'odeur de tes excellents
parfums ;

ton nom est comme un parfum répandu;
c'est pour cela que les filles t'ont aimé.

Tire-moi, que nous courions après toi.
Après que le roi m'aura introduite dans sa chambre,
nous nous égaierons et nous nous réjouirons en toi;
nous célébrerons tes amours plus que le vin.
Les hommes justes t'ont aimé.

O filles de Jérusalem,
je suis brune, mais de bonne grâce,
comme les tentes de Kédar,
et comme les pavillons de Salomon.

Considérez que je suis brune,
parce que le soleil m'a regardée;
les enfants de ma mère se sont irrités contre moi,
ils m'ont mise à garder les vignes;

et je n'ai point gardé ma propre vigne.

Déclare-moi, ô toi qu'aime mon âme,
où tu pais ton troupeau
où tu le fais reposer sur le midi;
car, pourquoi serais-je comme une femme
errante autour des troupeaux de tes compagnons?

— Si tu ne le sais,
ô la plus belle d'entre les femmes,
va suivant les traces du troupeau,
et pais tes chèvres auprès des cabanes des bergers.

Ma grande amie, je te compare
à une cavale attelée aux chars de Paréo.
Tes joues ont bonne grâce avec les atours,
ton cou avec les colliers.

Nous te ferons des atours d'or,
mêlés de boutons d'argent.

Tandis que le roi est assis à table,
mon aspic rend son parfum.
Mon bien-aimé est avec moi,
comme un sachet de myrrhe;
il passera la nuit entre mes mamelles.
Mon bien-aimé m'est comme une
grappe de troëne,
dans les vignes de Henguédi.
— Te voilà belle, ma grande amie,
te voilà belle;
tes yeux sont comme ceux des co-
lombes.

— Te voilà beau, mon bien-aimé;
que tu es agréable!
Notre couche est l'herbe verdoyante.
Les poutres de nos maisons sont les
cèdres
nos soliveaux, les cyprès. »

II

Je suis la rose de Sçaron

le muguet des vallées.

Tel le muguet entre les épines,
telle entre les filles ma grande amie.

Tel le pommier entre les arbres des forêts,
tel mon bien-aimé entre les jeunes hommes;
j'ai désiré son ombrage,
et m'y suis assise,
et son fruit a été doux à mon palais.
Il m'a menée dans la salle du festin,
et son étendard sur moi c'est l'Amour.

Faites-moi revenir le cœur avec du vin;
faites une couche de pommes,
car je me pâme d'amour.
Que sa main gauche soit sous ma tête,
et que sa droite m'embrasse.

— Filles de Jérusalem,

je vous adjure par les chevreuils et
les biches des champs,
que vous n'éveilliez, ni ne réveilliez
point celle que j'aime,
jusqu'à ce qu'elle le veuille.



C'est ici la voix de mon bien-aimé;
le voici qui vient, sautant sur les
montagnes,
et bondissant sur les coteaux.
Mon bien-aimé est semblable au
chevreuil,
ou au faon des biches;
le voilà qui se tient derrière notre
muraille;



il regarde par les fenêtres, il s'avance
par les treillis.
Mon bien aimé a pris la parole, et
m'a dit :

— Lève-toi, ma grande amie, ma
belle, et t'en viens.

Car, voici, l'hiver est passé,
la pluie s'en est allée ;
et les fleurs paraissent sur la terre,
le temps des chansons est venu,
et la voix de la tourterelle
a déjà été ouïe dans notre contrée.
Le figuier a ses premières figues,
et les vignes ont des grappes
parfumées.

— Lève-toi, ma grande amie, ma
belle, et t'en viens.

Ma colombe, blottie dans les fentes
du rocher,

dans les cachettes des lieux escarpés,
fais-moi voir ton regard,
et fais-moi entendre ta voix ;
car ta voix est douce
et ton regard est gracieux.

— Prenez-nous les renards,
et les petits renards, qui gâtent les vignes,
depuis que nos vignes ont des grappes.

Mon bien-aimé est à moi,
et je suis à lui ;
il paît son troupeau parmi le muguet.

Avant que le vent du jour souffle,
et que les ombres s'enfuient,
reviens, mon bien-aimé,
comme le chevreuil,
ou le faon des biches
sur les montagnes entrecoupées.

III

J'ai cherché durant les nuits
sur mon lit celui qu'aime mon âme.
Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.

Je me lèverai maintenant,
et je ferai le tour de la ville,
par les carrefours et par les places,
et je chercherai celui qu'aime mon âme.
Je l'ai cherché, mais je ne l'ai point trouvé.

Le guet qui faisait la ronde par la ville m'a trouvé.
— N'avez-vous point vu, celui qu'aime mon âme?
A peine les avais-je passés,
que je trouvai celui qu'aime mon âme ;
je l'ai pris, et je ne le lâcherai point,

que je ne l'aie amené à la maison de
ma mère,
et dans la chambre de celle qui m'a
conçue.

Filles de Jérusalem, je vous adjure
par les chevreuils et par les biches
des champs,
que vous n'éveilliez ni ne réveilliez
point celle que j'aime
jusqu'à ce qu'elle le veuille

Qui monte du désert
comme des colonnes de fumée en
forme de palmes,
parfumée de myrrhe et d'encens,
et de toute sorte de poudre de parfu-
meur?

C'est le lit de Salomon,
autour duquel il y a soixante vail-
lants hommes,
des plus vaillants d'Israël.
Tous maniant l'épée,
et très bien dressés à la guerre;

ayant chacun son épée sur la cuisse,
à cause des frayeurs de la nuit.

Le roi Salomon s'est fait un lit
de bois du Liban.
Il a fait ses piliers d'argent,
et son lit d'or,
son ciel d'écarlate
et le dedans garni d'amour
par les filles de Jérusalem.

Sortez filles de Sion,
et regardez le roi Salomon,
avec la couronne dont sa mère l'a couronné
au jour de la joie de son cœur.

IV

Te voilà belle, ma grande amie, te voilà belle;

tes yeux sont ceux des colombes entre tes tresses.

tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres
de la montagne de Galaad,

Tes dents comme un troupeau de brebis
qui remontent du lavoir deux à deux



et dont pas une n'est stérile

Tes lèvres comme un fil écarlate;
ton parler est gracieux.
Ta joue comme une grenade sous tes tresses.

Ton cou est comme la tour de David.


A Calbet

bâtie à créneaux, à laquelle pendent
mille boucliers
et tous les écus des soldats vaillants,

Tes deux mamelles sont comme deux
faons jumeaux d'une chevrette
qui paissent parmi le muguet.

Avant que le vent du soir souffle.
et que les ombres s'allongent.
je m'en irai à la montagne de myr-
rhe,
et au coteau d'encens.

Tu es toute belle ma grande amie,
et il n'y a point de tache en toi

Viens du Liban avec moi, mon
adorée,
viens du Liban avec moi,
regarde du sommet d'Amana,
du sommet de Scénir et de Hermon,
des repaires des lions,
et des montagnes des léopards.

Tu m'as ravi le cœur, mon aimée,
mon adorée,
tu m'as ravi le cœur par l'un de tes
yeux,
et par l'un des colliers de ton cou.

Que tes amours sont belles, mon
aimée, mon adorée.
Tes amours sont meilleures que le
vin,
et l'odeur de tes parfums qu'aucun
aromate !

Tes lèvres, mon adorée, distillent
des rayons de miel.
Il y a du miel et du lait sous ta
langue,
et le parfum de tes vêtements est
comme celui du Liban.

Ma sœur, mon épouse,
tu es un jardin fermé,
une source close,
une fontaine cachée.

Tes plantes sont un jardin de grenadiers,
avec des fruits délicieux,
et des troënes,
avec de l'aspic ;

L'aspic et le safran,
le roseau et le cinnamome,
avec toutes sortes d'arbres d'encens ;
la myrrhe et l'aloès,
avec tous les meilleurs aromates.

O fontaine des jardins !
O puits d'eau vive,
ruisseaux découlants du Liban !

Lève-toi, bise,
viens, vent du Midi,
souffle par mon jardin
afin que ses aromates se distillent.

— Que mon bien-aimé vienne dans son jardin,
et qu'il mange de ses fruits délicieux !

Je suis venu dans mon jardin,
ma sœur, ma fiancée ;
j'ai cueilli ma myrrhe, avec mes
aromates ;
j'ai mangé mes rayons avec mon
miel ;
J'ai bu mon vin avec mon lait,

V

— Amis, mangez, buvez,
faites bonne chère, mes bien-aimés.
J'étais endormie, mais mon cœur
veillait,
et j'entend la voix de mon bien-aimé :

— Ouvre-moi, ma sœur, ma grande
amie,
ma colombe, ma parfaite.
Car ma tête est pleine de rosée,
et mes cheveux des gouttes de la nuit.

— J'ai dépouillé ma robe,
comment la revêtirais-je ?
j'ai lavé mes pieds,
comment les souillerais-je ?

Mon bien-aimé a avancé la main par la fenêtre,
et mes entrailles ont été émues à cause de lui.
Je me suis levée pour ouvrir à mon bien-aimé,
et la myrrhe distilla de mes mains,
même la myrrhe franche de mes doigts sur le verrou.

J'ouvris à mon bien-aimé,
mais mon bien-aimé s'était retiré.
Mon âme se pâma de l'avoir ouï parler ;
je le cherchai, mais je ne le trouvai point ;
je l'appelai, mais il ne me répondit point.

Le guet qui faisait la ronde par la ville me trouva.

Ils me battirent, ils me blessèrent
les gardes des murailles,
ils m'arrachèrent mon voile.

— Filles de Jérusalem, je vous adjure,
si vous trouvez mon bien-aimé,
Dites-lui que je languis d'amour.

— Qu'est ton bien-aimé plus qu'un autre,
ô la plus belle d'entre les femmes ?
Qu'est ton bien-aimé plus qu'un autre,
que tu nous aies ainsi adjurées ?
— Mon bien-aimé est blanc et vermeil,
il porte l'étendard au milieu de dix mille.
Sa tête est un or très fin ;
ses cheveux sont crépus,
noirs comme un corbeau.
Ses yeux sont comme ceux des colombes,
sur les ruisseaux des eaux courantes,
lavés dans du lait,

et comme enchâssés dans les chatons d'anneau.
Ses joues sont comme un parterre de plantes aromatiques,
et comme des vases d'odeurs;
ses lèvres sont comme du muguet,
elles distillent la myrrhe franche.
Ses mains sont comme des anneaux d'or,
où il y a des chrysolites enchâssées;
son ventre est d'ivoire bien poli,
couvert de saphirs.

Ses jambes sont comme des piliers de marbre,
fondés sur des soubassements d'or fin;
son port est comme le Liban,
il est exquis comme les cèdres.
Son palais n'est que douceur,
tout ce qui est en lui sont des choses désirables.

Tel est mon bien-aimé, tel est mon ami, filles de Jérusalem.

VI

— Ou est allé ton bien-aimé,
ô la plus belle des femmes?
De quel côté est allé ton bien-aimé?
et nous le chercherons avec toi.

— Mon bien-aimé est descendu dans son verger,
au parterre des plantes aromatiques,
pour paître son troupeau dans les vergers,
et cueillir du muguet.

Je suis à mon bien-aimé,
et mon bien-aimé est à moi;
il paît son troupeau parmi le muguet.

— Ma grande amie,
tu es belle comme Tirtsa,
agréable comme Jérusalem,

redoutable comme les armées
qui marchent enseignes déployées.
Détourne tes yeux qu'ils ne me regardent, car ils me forcent;
tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres de Galaad.
Tes dents comme un troupeau de brebis
qui remontent du lavoir, deux à deux,
et dont pas une n'est stérile.
Ta joue est comme une pomme de grenade sous tes tresses.

D'entre soixante reines,
et quatre-vingt concubines,
et des vierges sans nombre,
ma colombe, ma parfaite, est unique;
elle est unique à sa mère,
elle est particulièrement aimée
de celle qui l'a enfantée;
les filles l'ont vue,
et l'ont dite bienheureuse;
les reines et les concubines l'ont louée, disant :

— Qui est celle-ci qui paraît comme
l'aube du jour,
belle comme la lune, d'élite comme
le soleil,
redoutable comme les armées
qui marchent enseignes déployées? »

Je suis descendu au verger des
noyers,
pour voir les fruits qui mûrissent
dans la vallée;
pour voir si la vigne s'avance,
et si les grenadiers ont jeté leur
fleur.

Je ne me suis point aperçu
que mon affection m'a rendu sem-
blable
aux chariots de Haminadab.

Reviens, reviens, ô Sçulamithe,

reviens, reviens, et que nous te contemplions.
Que contempleriez-vous dans la Sçulamithe?
Comme l'assemblée de deux camps.

VII

Fille de prince, que ta démarche est belle,
avec ta sandale!
Ta hanche est comme un collier
travaillé de la main d'un excellent ouvrier.

Ton nombril est comme une tasse ronde,
toute comble de breuvage;
ton ventre est comme un tas de blé entouré de muguet.

Tes deux mamelles sont comme

deux faons jumeaux d'une chevrette.

Ton cou est comme une tour d'ivoire,
tes yeux sont comme les viviers d'Hesçbon,
près de la porte de Bath-rabbim;
ton visage est comme la tour du Liban,
qui regarde vers Damas.

Ta tête est sur toi comme du cramoisi,
et les cheveux les plus déliés de la tête
sont comme de l'écarlate.
Le roi est attaché aux galeries pour te regarder.

Que tu es belle,
et que tu es agréable,
mon amour et mes délices!
Cette stature que tu as est semblable à un palmier,

et tes mamelles à des grappes de raisins.

J'ai dit :
— Je monterai sur le palmier,
et je prendrai ses branches;
et tes mamelles me seront maintenant
comme des grappes de vigne,
et l'odeur de ton visage,
comme l'odeur des pommes;
Et ton palais comme le bon vin
qui coule droit à mon bien-aimé,
et qui fait parler les lèvres de ceux qui dorment.

Je suis à mon bien-aimé,
et son désir tend à moi.

Viens, mon bien-aimé,
sortons aux champs,
passons la nuit aux villages.

Levons-nous le matin pour aller aux vignes;

et voyons si la vigne est avancée,
si la grappe est formée,
et si les grenadiers sont fleuris;



c'est là que je te donnerai mes amours.
Les mandragores jettent leur odeur,
et à nos portes il y a de toutes sortes de fruits exquis,
des nouveaux et de l'an passé,
que je t'ai gardés, ô mon bien-aimé !



VIII

Plût à Dieu que tu fusses comme
mon frère,
qui a sucé les mamelles de ma mère;
je t'irais trouver dehors,
et je te baiserais,
et on ne m'en mépriserait point.

Je t'amènerais, et t'introduirais
dans la maison de ma mère;
et tu m'instruirais,
je te ferais boire du vin aromatisé
et du moût de mon grenadier.

Que sa main gauche
soit sous ma tête,
et que sa droite m'enlace.

Je vous adjure, filles de Jérusalem,
que vous n'éveilliez ni ne réveilliez
pas celle que j'aime,

jusqu'à ce qu'elle le veuille.

Qui est celle-ci qui monte du désert,
et qui s'appuie doucement sur son bien-aimé ?
Je t'ai réveillé sous un pommier,
là où ta mère t'a enfantée,
où t'a enfantée celle qui t'a donné le jour.



Egyptiens





I

L'Ancien Empire

La tradition donne pour premier roi à l'Égypte *Ménès*. On trouve sur les monuments, le cartouche de Ménès devant celui des autres rois. On lui attribue la construction de la grande digue, qui, détournant le cours du Nil, mit à sec l'emplacement de Memphis.

Ménès reste le seul roi connu des deux premières dynasties. Un bas-relief sculpté à Ouadi-Magara nous apprend que le roi Snéwrou régna vers la fin de la troisième dynastie. Le bas-relief le montre faisant la conquête de la presqu'île du Sinaï. On veut que ce soit lui qui fonda le premier établissement d'exploitation dans le Sinaï d'une mine de métal appelé Maurek (1).

La quatrième dynastie ouvre la première période de splendeur Égyptienne. L'art primitif atteint son apogée. Les trois premiers rois surtout sont devenus célèbres : Khouwou (Chéops), Khawra (Chephren) et Menkérès (Mycerinus). Ils ont construit les trois pyramides de Gizeh. La plus grande est celle de Khouwou.

Hérodote raconte sur la foi des prêtres égyptiens que Khouwou et Khawra ne profitèrent pas longtemps

(1) On ne sait si c'est du cuivre.

de leurs gigantesques tombeaux. Leurs momies en furent arrachées à la suite d'un mouvement populaire et jetées dans des puits. La pyramide de Menkérès seule conserva le sarcophage de son auteur. Pour élever des monuments aussi considérables il fallait que ces rois eussent déjà atteint à une grande puissance. Le travail se fit à la main avec l'aide de machines élémentaires : les pierres d'un seul bloc mesuraient moyennement un mètre cube, et pesaient, aussi, dans la moyenne, douze cents kilogrammes au sommet comme à la base ; il fallut les élever jusqu'à cent soixante-treize mètres. On a calculé qu'un mur de trois mètres de hauteur pourrait être bâti tout autour de la France avec les matériaux provenant des trois pyramides. En admettant que les ouvriers furent des esclaves, encore fallait-il les nourrir, et on les comptait par centaines de mille, travaillant de longues années.

Ces tombeaux fastueux, établissent d'une façon indiscutable l'état de prospérité de l'Égypte dès ces temps, que la plus courte évaluation porte à trois mille ans av. J.-C. Ils nous permettent de supposer que sous Khouwou, Khawra, Menkérès, l'unité était faite et que ces rois régnaient sur la haute comme sur la basse Égypte. Les temples de l'époque sont enfouis ou écroulés (1) et seules les inscriptions de l'Ouadi-Magara racontent les entreprises militaires. Ce sont les tombeaux qui fournissent le fil conducteur à l'aide duquel on se guide à travers les dynasties jusqu'à un roi remarquable appelé Pepi-Méri-Ra. Il réunit sous son sceptre probablement, la haute, la moyenne et la basse Égypte.

Comme Snéwrou, il possédait les mines du Sinaï. Le pays était arrivé à un haut degré de civilisation. Les

(1) Le temple du Sphinx, mis à jour par Mariette, recèlait des inscriptions où se trouve le nom de Khawra.

documents retrouvés établissent l'existence d'une hiérarchie administrative, et permettent de croire à un beau développement littéraire et artistique. Bien qu'on ne soit pas fixé sur la suite des rois, on cite encore dans ces dynasties, qui vont de la quatrième à la sixième, le roi Phiops que plusieurs historiens supposent être le même que Pepi-Meri-Ra. Toutefois la confusion est grande, car d'autres placent un roi intermédiaire entre les deux et terminent sur un certain Nower-Kara et sur la reine Nitocris. Cette reine Nitocris, la — belle aux joues roses — fait l'objet de récits légendaires rapportés par Hérodote. Elle aurait vengé la mort de son mari assassiné, en invitant les instigateurs du crime à un grand repas dans une salle souterraine où elle fit pénétrer les eaux du Nil. Ils furent tous noyés, mais comme la religion défendait sous les plus sévères menaces de souiller le Nil de cadavres, elle évita le châti-

ment en se jetant dans une chambre remplie de cendres. On raconte encore qu'elle acheva la pyramide de Menkérès, qu'elle la fit revêtir de syénite et que sa momie y prit place au-dessus de celle de l'ancien roi.

De la sixième à la onzième dynastie, il existe un hiatus dont on évalue la durée à environ cinq cents ans. On ne sait rien sur les rois de cette époque. Il est assez probable que l'Égypte fut divisée entre un grand nombre de princes. Nous trouvons en effet la onzième dynastie établie à Thèbes, et il paraît certain que ses rois ne régnaient pas sur tout le pays. Le nom dominant de ces rois serait Anben. Cependant, vers la fin, la réunion doit s'être faite, car nous allons reconnaître dès le début de la douzième dynastie, une ère de gloire et de prospérité qui ne semble plus avoir été dépassée dans la suite.

II

Moyen Empire.

Les inscriptions citent d'abord le roi Amenemhat qui, d'après les anciens, serait le premier roi de la douzième dynastie. Il associa de son vivant son fils Ousourtasen Ier à l'Empire et cette coutume fut suivie par tous ses successeurs. Amenemhat Ier et son fils Ousourtasen Ier, possédèrent la presqu'île du Sinaï et remportèrent de continuelles victoires sur les peuples voisins. Ils reculèrent au Midi leurs limites jusqu'à Ibs-Amboul. Leurs successeurs conquirent tout le pays jusqu'à Senneh, la Nubie entière.

Ces victoires, en fortifiant le pouvoir royal et par conséquent l'unité nationale, donnèrent un magnifique essor aux grandes entreprises. Des

temples sans nombre furent élevés, de nouvelles pyramides royales furent dressées à la limite du désert, enfin Amenemhat III construisit le Labyrynthe, immense palais renfermant plus de trois milles chambres, et dont la façade regardait le lac Mœris, lac artificiel, considéré comme un des plus prodigieux ouvrages égyptiens. On raconte que les digues avaient cinquante mètres d'épaisseur et qu'elles s'étendaient sur un parcours de cinquante kilomètres. Ce lac, établi dans l'oasis de Fayoum, devait servir de réservoir pour capter le superflu de l'inondation dans les années de grande crue et pour déverser ce superflu aux années de relative sécheresse.

Sur les inscriptions peintes à Beni-Hassar, dans les tombeaux, on lit que les Égyptiens étaient en rapport avec les différents peuples asiatiques, soit par le commerce, soit par la guerre. Ils savaient l'existence des Nègres, des Sémites, des Chamites,

des Aryens. Ils étaient en possession de tous leurs moyens pour l'architecture, la sculpture, la peinture, la littérature. Des exemplaires possédés par nous du *Livre des Morts*, les plus anciens, écrits sur des cercueils en bois, datent de la onzième dynastie. C'est dès lors un recueil ayant très probablement une forme rythmée, qui renferme les plus extraordinaires beautés de style, des mythes pleins d'imagination, de subtilités, de douceur, des cris d'effroi, des plaintes, de hautaines exigences, des confessions grandes et habillées, des hymnes sacrées d'un élan superbe, des litanies, des formules d'incantations.

Les gravures, les statues, atteignent dans la douzième dynastie à une élégance supérieure, les formes trapues et réalistes des premiers temps se remplacent par des formes sveltes et élancées, d'une grâce plus artificielle et plus aristocratique. Des débris des temples de cette époque,

débris peu nombreux, car il est probable que, des ruines faites par les Pasteurs, on retira sous les Thoutmès et les Amenhotep les matériaux de nouveaux monuments, on peut induire à l'existence d'une architecture qui ne le cédait en rien à celle de l'Ancien Empire.

Le dieu suprême de Thèbes, Ammon, prend durant le Moyen Empire la place du dieu de Memphis Ptah, et sous le nom d'Ammon Râ, il est identifié avec le Soleil, ce qui tend à confirmer l'opinion que Ptah et Ammon possédaient des attributs identiques. Plus tard, nous verrons Amenhotep IV, et probablement ses successeurs, s'efforcer de faire dominer le culte de Râ, c'est-à-dire de réduire les trois grandes divinités solaires à l'unité. La douzième dynastie finit sur une reine, la reine Sebeknowréou. De la treizième, on n'a que les noms de Sebekhotep et Nowrehotep qui doivent être les noms dominants d'une

assez longue série de rois. Les travaux qu'ils entreprirent montrent leur puissance et l'état florissant du pays. Une statue de Sebekhotep a été mise au jour dans la basse Égypte. Les colosses de l'île d'Argo, en Éthiopie, sont attribuables à un roi de cette dynastie. Dans la quatorzième, la quinzième, la seizième et la dix-septième, on trouve la longue liste des rois pasteurs.

On ne sait la date exacte de l'invasion des Hiq-Sous. L'histoire d'Égypte mise en parallèle avec la Bible permettrait seulement d'établir quelque connexité entre l'accueil des Israélites en Égypte et la présence des Hiq-Sous. Tout en effet parait démontrer que la sortie des Hébreux eut lieu sous Ramsès II : ils gémissaient alors depuis longtemps sous l'esclavage où les rois nationaux les maintenaient eux et les Pasteurs vaincus.

Les récits anciens représentent cette invasion des Pasteurs et le

règne de leurs rois comme un véritable désastre pour l'Égypte. En vérité, au premier moment, ils agirent en barbares, et, pillant, massacrant, ravageant, ils laissèrent peu de choses debout ; mais, plus tard ils s'assagirent, et, ayant adopté la civilisation égyptienne, ils devinrent eux-mêmes grands constructeurs de temples et de statues. La difficulté où l'on se trouve de leur rendre justice tient à des raisons faciles à deviner : c'est d'abord que le retour des rois nationaux amena de terribles représailles sur les œuvres des Pasteurs, et ensuite que, parmi les œuvres respectées, la plupart furent l'objet d'un démarquage. Cependant nous avons retrouvé quelques noms de Hiq-Sous sur des statues, et les monuments de Tanis leur appartiennent. Une meilleure preuve encore de la civilisation de ces conquérants est l'établissement du camp retranché d'Avaris. Une armée de deux cent quarante mille hommes y protégeait l'Égypte contre

l'invasion possible de nouveaux barbares. La paix semblait donc établie à l'intérieur. On ne sait si les Égyptiens supportaient patiemment ou impatiemment le joug, car il est probable que ce fut un joug. Les Hiq-Sous en agirent comme nous avons vu agir les Francs après la conquête des Gaules, ou mieux encore les Normands après la conquête de l'Angleterre; ils se constituèrent en aristocratie, et se tinrent à l'écart de la population puisqu'on put, après plusieurs siècles, opérer le triage, les rejeter hors de l'Égypte, les massacrer où les réduire à l'esclavage. Les Israélites suivirent le sort de leurs amis. Toutefois on les détruisit moins et ils purent croître et se multiplier entre eux, au point d'exiger les mesures restrictives des naissances, que la Bible signale.

III

Nouvel Empire

Les rois nationaux confinés dans la Thébaïde, avaient réussi à se maintenir, et de loin ils guettaient l'occasion de recouvrer les provinces perdues. Il n'est pas improbable qu'ils avaient gardé des relations secrètes avec les seigneurs égyptiens de l'Heptanomide et du Delta, apparemment soumis aux Pasteurs. Un papyrus de la fin de la dix-septième dynastie présente les choses sous ce jour. Le roi Hiq-Sous, Apapi, se tenait dans Avaris, et de cette place forte opprimait le pays. Il levait tribut sur toute l'Egypte et se montrait ennemi de la religion. Une guerre éclata, qui demeura longtemps indécise; mais un prince Thébain, Raskenen-Taaaken, sut grouper d'autres princes égyptiens et commença la série des victoires,

qui permirent à son successeur Amosis (Ahmès) d'expulser complètement les Pasteurs. Sur le tombeau d'Ahmès, chef des nautonniers, on peut lire le détail de cette campagne. L'inscription est contemporaine d'Amosis et constitue un bon document. On y voit le roi livrer plusieurs batailles victorieuses contre les Hiq-Sous, puis s'emparer d'Avaris et chasser les envahisseurs. Les Nubiens s'étant rebellés il y courut et les soumit. Tout ceci se passe au début du règne d'Amosis dont la victoire est si complète qu'on le trouve déjà, un peu plus tard, s'activant à rebâtir les temples des dieux.

La dix-huitième dynastie qu'on peut placer à peu près au dix-huitième siècle avant notre ère, s'ouvrit donc brillamment. Elle devait donner la toute-puissance à l'Egypte, étendre sa domination jusqu'à la quatrième cataracte et sur toute l'Asie. Amenhotep I[er] (Amenophis) fils d'Amosis assura les

conquêtes de son père et s'empara de l'Ethiopie, qui fut dès lors une colonie égyptienne, Toutmés Ier marcha vers l'Asie et mena son armée victorieuse jusqu'en Mésopotamie. La fille de Toutmés Ier régit le pays pendant l'enfance de son frère. Cette princesse s'occupa d'embellir les temples et d'augmenter la richesse du pays, richesse accrue du butin que les armées ramenaient d'Asie et d'Ethiopie, en esclaves, armes, bijoux, et en épices et étoffes, qui ont toujours fait l'objet du grand commerce avec l'Inde. Le cheval et le porc furent importés. Toutmés II épousa sa sœur, la régente, et alla guerroyer en Ethiopie. Il semble qu'il mourut le premier et que sa sœur reprit le pouvoir. Mais elle dut le céder bientôt à son second frère Toutmés III qui fut le plus grand conquérant parmi tous les rois d'Egypte. Le dénombrement de ses campagnes est gravé sur les murailles du temple de

Karnak. Ninive, Babel, Sennaar et tous les peuples de l'Asie centrale furent par lui subjugués. Après ce grand Toutmés, les frontières de l'Egypte ne seront plus reculées. Nous sommes au point culminant de la puissance politique de l'Egypte sous le successeur ou les successeurs de Toutmés III, y compris Amenhotep. C'est ce prince qui fit construire la statue célèbre dont on a dit qu'elle rendait des sons harmonieux au lever du soleil, le colosse de Memmon (nom grec d'Amenhotep). Amenhotep IV (Amenophis IV) prétendit réduire le culte à l'unité. Il s'acharna principalement contre Ammon, le grand rival de Râ. Le pays semble avoir été troublé vers ce moment par des discordes intestines, religieuses selon l'apparence, en tous cas funestes à la politique extérieure. L'Asie recouvrit son indépendance, mais pas pour longtemps, car la dix-neuvième dynastie mit le sceptre aux mains d'une série

glorieuse de rois : Ramsès Ier, son fils Séti Ier et son petit-fils Ramsès II, qui eurent tôt fait de reconquérir les marches asiatiques. La lutte fut particulièrement vive contre les Khétas, peuple guerrier qui avait établi sa domination en Syrie, Séti Ier (vers 1450) put vraisemblablement les réduire une première fois, mais ils s'acharnèrent et il envoya contre eux son fils Ramsès II, le grand Sésostris des grecs. Un papyrus donne de précieux renseignements sur ce temps, ce sont les mémoires de Sinouhit. On y lit que Séti Ier avait envoyé son fils contre les Timihou, tandis que lui-même s'occupait de l'administration intérieure. Ce roi eut effectivement le loisir de faire exécuter de grands travaux à Thèbes. Ramsès était donc chez les Timihou quand son père mourut; il revint précipitamment en Egypte et prit la direction des affaires. Il règne une bizarre obscurité dans le récit de Sinouhit

sur le motif qui poussa celui-ci à fuir. Ramsès usurpait-il le pouvoir et Sinouhit avait-il montré ses préférences pour l'héritier présomptif, ou bien, au contraire, Sinouhit entra-t-il dans une conspiration pour enlever le trône à Ramsès. On ne sait. Il ne veut s'en expliquer. Il rejette tout sur une terreur subite, sans cause, une véritable folie. Nous croyons plutôt qu'il avait intérêt, à se taire et même à reconnaître, à louer Ramsès. Voyez d'ailleurs l'habile question du prince de Tonou, chez lequel Sinouhit s'est réfugié :

« C'est une chose bien curieuse que tu sois arrivé ici. Est-ce qu'il y aurait eu dans le Palais du Roi des deux Egyptes, V. S. F. Hotphitri, une mort sans qu'on sache ce qui s'est passé à ce moment? »

Ramsès roi, comme Ramsès général de son père, fut un guerrier redoutable. Dans la cinquième année de son règne, il marcha contre les Khétas et leurs alliés, les peuples de

l'Asie centrale. Un épisode de cette campagne se trouve inscrit sur les murs du temple de Karnak. Ramsès, séparé de son armée, et entouré par l'ennemi, ne dut son salut qu'à des prodiges de valeur. D'ailleurs la lutte contre les Khétas fut longue et jamais décisive. Ramsès dans la vingt-et-unième année de son règne traita avec ces redoutables ennemis. Nous avons retrouvé des fragments du traité de paix gravés sur une muraille de Thèbes. On dit que Ramsès épousa la fille du roi des Khétas. Toujours la soumission de ce dernier prince arrêta-t-elle les hostilités, comme la soumission de Rollon le Normand marqua la fin des incursions normandes. Ramsès put occuper le loisir de son règne, qui dura soixante-sept ans, à bâtir partout des temples et des palais. On lui attribue d'avoir élevé un temple à la divinité suprême de chaque ville, d'avoir reconstruit Tanis et fait de Thèbes une mer-

veille. Bien qu'il ait usurpé la gloire d'un grand nombre de ses prédécesseurs, principalement de Toutmés II, avec qui il a été confondu jusqu'à nos jours, cependant on peut lui reconnaître avec certitude la construction du Ramesseum, gigantesque palais, l'achèvement du temple d'Ammon (1), et de la salle hypostyle de Karnak. La défiance montrée par les archéologues de notre temps à l'égard de Ramsès II, provient de ce que le cartouche de ce prince se trouve souvent sur des monuments ou des statues qui appartiennent visiblement à une époque antérieure. Néanmoins, il demeure le héros égyptien, celui que chante le poème épique dont certains papyrus nous ont fournis des fragments.

Il est probable que la sortie d'Egypte par les Hébreux date de

(1) L'un des obélisques qui ornaient l'entrée du temple d'Ammon, se trouve sur la place de la Concorde, à Paris.

Ramsès II. La Bible parle en effet d'un Pharaon qui employait les Hébreux à construire la ville de Ramsès. Cette ville paraît avoir existé; un bloc de pierre trouvé à Abou-keiched, dans les ruines, porte une inscription sur la ville de Ramsès. M. de Rougé signale aussi, très justement, la longévité du Pharaon de la Bible, qui s'accorde parfaitement avec le long règne de Ramsès. Mais il faut dire que jusqu'ici on n'a découvert aucun monument où il soit fait mention des Hébreux, ni de leur existence dans la vallée du Nil, ni de leur exode.

Parmi les successeurs de Ramsès II, un roi nommé Ménéphtah (Aménophis), s'opposa victorieusement à une terrible invasion des Libyens et des peuples de la Méditerranée. On ne sait au juste la cause qui amena ensuite des révoltes intestines. Les grands seigneurs Egyptiens parurent vouloir ressaisir leurs indépendances.

Néanmoins, les rois de la dix-neuvième dynastie et ceux du commencement de la vingtième, se maintinrent et maintinrent leur domination en Asie. Tous ces rois portent le nom de Ramsès. Les monuments enseignent les conquêtes de Ramsès III, (treizième siècle) en Asie et une bataille navale livrée et gagnée par ce prince.

A ce moment, l'Egypte s'était ouverte aux relations commerciales avec les étrangers, qui venaient aussi y étudier les arts, y consulter de célèbres magiciens. De leur côté, les Egyptiens affluaient en Asie, comme soldats ou comme fonctionnaires royaux. On signale l'introduction de divinités asiatiques, Istar, la Vénus Chaldéenne, Bel, le dieu suprême de l'Assyrie.

La fin de la vingtième dynastie, fut marqué par la lente usurpation des prêtres d'Ammon, qui s'emparèrent du pouvoir et même du trône occupé par les descendants de

Ramsès. Sous eux, l'Asie reconquit son autonomie, et l'Egypte rentra dans ses anciennes limites. Elle n'avait pas régné moins de cinq cents ans sur l'Asie, et l'on conçoit qu'elle exerça la plus profonde influence sur les civilisations assyrienne et phénicienne. D'ailleurs, à diverses reprises, l'Egypte porta encore ses armes victorieuses en Syrie et en Palestine. Le roi Scheschonk (le Schishak de la Bible) s'empara des trésors accumulés par David et par Salomon (962).

Voici venir les dynasties de rois éthiopiens. Ils s'établirent d'abord à Thèbes où des alliances anciennes avec les grands prêtres d'Ammon, usurpateurs du pouvoir sous les Ramsès, les fit accueillir avec faveur, ensuite, profitant de la division des partis égyptiens, ils soumirent le reste du pays. Cependant les rois nationaux reprirent quelque avantage, et Tawnek, ayant réduit les seigneurs égyptiens, s'opposa avec

vigueur à Piankhi-Mériamoun, roi Ethiopien résidant à Napata; il ne paraît pas qu'il ait remporté l'avantage. Son fils et successeur, Bokkoris (1175), chassa d'abord les Ethiopiens, mais il ne put se maintenir devant Sabacon qui le fit prisonnier dans Saïs et le brûla vif. Une autre version nous montre Sabacon sur le trône de Thèbes et Bokkoris sur celui de Memphis, se disputant la souveraineté de Memphis; Bokkoris fut vaincu. L'important est qu'avec Sabacon les dynasties éthiopiennes commencent. Mais qu'on ne s'imagine pas un retour à la barbarie analogue à celui qui se produisit sous les Hiq-Sous. L'Ethiopie était depuis fort longtemps une colonie égyptienne : on y parlait la langue, on y adorait les dieux de la métropole. D'ailleurs il n'est pas prouvé que ces dynasties furent usurpatrices. Elles montrent sur des monuments des prétentions à la légitimité. En tous cas, elles revendi-

quent la gloire d'avoir fait prédominer, d'avoir maintenu le culte d'Ammon. Toujours d'après les monuments, leur administration fut douce et respectueuse des lois et des mœurs anciennes. Elles montrèrent une grande piété et un zèle fervent à construire et à entretenir les temples, plus spécialement ceux d'Ammon.

Piankhi-Mériamoun, Sabacon, Shabatak, les trois premiers rois ne connurent pas, semble-t-il, les invasions assyriennes; le quatrième roi Tahrata (685), au contraire, eut à lutter contre elles. D'abord vainqueur, il subit en l'an 23 de son règne, une défaite terrible. L'Egypte tout entière tomba aux mains d'Assar-Haddon, qui la partagea en vingt gouvernements assyriens. Mais Tahrata, levant une armée en Ethiopie, parvint à se rétablir à Memphis, après des péripéties. Quand il mourut rien n'empêcha la seconde invasion assyrienne sous Assur-ba-

nipal, le formidable despote ninivite. L'Egypte fut pillée et ravagée. La domination se trouva si bien établie que ce fut Psammétik (654), fils d'un gouverneur assyrien, qui commença la vingt-sixième dynastie, après avoir triomphé des douze petits royaumes dans lesquels l'Egypte se trouvait partagée. Il faut signaler la légende suivant laquelle Sennachérib, en marche vers l'armée de Tahrata, est arrêté par des milliers de rats dévorant ses vivres et ses équipages.

Ces dynasties d'origine asiatique s'établirent à Saïs. L'époque saïte est une des plus belles pour l'art égyptien, une de celles où la nation atteignit à l'apogée de sa puissance et de sa civilisation.

Néko Ier entreprit de percer un canal de la Mer Rouge à la Méditerrannée, projet que nous avons mené à bonne fin il y a quelque trente ans seulement. Le roi Egyptien y échoua après des efforts consi-

jours absorbé ses vainqueurs, qu'elle leur avait imposé sa splendide civilisation, son art, sa religion merveilleuse. Cambyse s'efforça de gagner la faveur du peuple en se faisant initier dans le temple de Saïs. Malheureusement ce prince, plus tard, dans un accès de démence, tua le bœuf Hapi et subit la réprobation populaire. Darius, selon les monuments, eut soin de se soumettre aux principes religieux de l'Egypte, et l'on cite Ochus comme faisant exception à la règle suivie par les Perses et s'attirant ainsi la haine des Egyptiens. Alexandre-le-Grand, quand son heure fut venue de posséder la vallée du Nil, se plia, lui aussi, aux formes religieuses de la grande nation.

Nous voici, après les trois cents ans de la domination Perse et les quelques années du règne d'Alexandre-le-Grand, arrivés à la dynastie des Ptolémée qu'inaugure Ptolémée Ier, le lieutenant d'Alexandre. L'état

de l'Egypte sous les Ptolémées demeure très prospère. On peut citer comme preuve de l'excellente culture intellectuelle, l'école et la bibliothèque d'Alexandrie. Cléôpâtre ferma la série des rois d'origine grecque. Sous les empereurs romains l'Egypte conserva sa religion, ses mœurs, et l'on peut voir sur tel monument un César, vêtu en Pharaon, présentant des offrandes aux divinités égyptiennes. Cependant, dès lors, la décadence va s'accentuant et le jour approche ou l'Egypte perdra son admirable caractère, son écriture et sa religion tellement originales et passionnantes.

IV

Les Dieux.

Le Soleil, Râ, le dieu suprême de

l'Égypte, a jailli pour les Égyptiens du sein de l'éther et l'inviolabilité de Neith (le Ciel) implique qu'ils entrevoyaient l'infini de cet éther, de même qu'ils entrevoyaient sa mystérieuse fonction créatrice en affirmant sa maternité. La terre se tenait au centre du monde. Elle coupait en deux la sphère céleste. Le soleil, la lune, les étoiles parcourant leurs orbes dans l'hémisphère supérieur, éclairaient le monde des vivants. La nuit, le soleil, voguant sur l'éther, éclairait le monde des morts qui se trouvait ainsi aux antipodes du monde des vivants, ou plutôt au Nadir, car il est improbable que les Egyptiens n'aient pas eu comme tous les antiques, le préjugé de la *tête en bas*. Les Enfers se trouvaient donc répandus dans l'espace, qui va des véritables antipodes jusqu'au Nadir, et les têtes des Dieux et des morts, se dressaient dans la même direction que celles des vivants.

Ammon est le grand Dieu de Thèbes. Il y est appelé le père des Dieux, le Seigneur des trônes de la terre, le Seigneur de l'Eternité. C'est lui qui distribue aux rois d'Egypte leurs royaumes. Il a pour épouse *Maut*, ce qui veut dire la mère. Leur fils se nomme *Khons*, le protecteur, le conseiller de la Thébaïde.

Ptah, adoré principalement à Memphis, est l'Appolon Egyptien, le Dieu au beau visage, l'amant de Sekhet, une des Vénus égyptiennes. Cependant lui aussi, dénommé père des Dieux, se trouve assimilé au Soleil. De même que pour Ammon, la fonction génératrice de Ptah prête à des interprétations subtiles. Si bien qu'on peut dire que Ptah est l'Ammon de Memphis, et que probablement ces deux Dieux sont des dérivés, des avatars de Râ.

Hapi, le taureau sacré des Egyptiens se nomme dans les inscriptions, fils de Ptah.

Osiris régnait sur l'Égypte sous le

nom d'Onouvré, qui signifie l'être bon par excellence, quand Set le détrôna, le tua, divisa son corps en parties qu'il dispersa par toute l'Égypte. Isis, la sœur et l'épouse d'Osiris (mariage conforme aux mœurs égyptiennes) s'en alla rassembler ces parties et grâce à des enchantements elle parvint à ressusciter Osiris, avec l'aide de sa sœur Nephtys, de son fils Horus et enfin des bons génies Toth et Anubis. Cette légende sert de base à toute l'interprétation ésotérique des cérémonies funéraires. La momie est toujours regardée comme étant Osiris lui-même et, dans le Livre des Morts on désigne le défunt sous le nom d'Osiris un tel, par exemple l'Osiris Kem-Nekht. La momie est veillée par Anubis et par Nephtys. La figure de Nephtys est taillée dans le cercueil ou peinte sur le fond.

Bref, le mort recommence la résurrection d'Osiris.

V

L'art Égyptien.

Nous connaissons surtout de l'Art égyptien, l'architecture et la sculpture ; les peintures sur sarcophage en bois sont des reproductions de gravures sur sarcophages en pierre. Toutefois on peut dire que le goût des Égyptiens dans les décorations polychromes se montrait très sûr et très distingué, et il le fallait chez un peuple qui, au moins durant les premières dynasties, coloriait ses plus admirables bas reliefs, ses plus belles statues, et illustrait en couleurs ses manuscrits sur papyrus.

Les pyramides, le temple du Sphinx à Gizeh sont les monuments sur lesquels il nous faut juger l'architecture de l'Ancien empire. Les pyramides montrent surtout la perfection

des procédés : l'assemblage des pierres, le calcul des résultantes, l'aménagement des parties creuses au-dessus des galeries de ces gigantesques tombeaux, apparaissent aux hommes de science comme de véritables merveilles. Le temple de Gizeh est le plus ancien temple du monde. Les murailles en sont épaisses, en pente vers l'extérieur, plus large dans le bas que dans le haut ; les colonnes carrées et surmontées d'un chapiteau cubique ont une vigoureuse et frappante simplicité.

Les plus anciennes gravures d'inscriptions furent faites en relief, mais dès la cinquième dynastie elles se firent en creux. Elles atteignent vers la douzième dynastie à une beauté sans rivale.

On a dit, pour expliquer l'évolution de l'art égyptienne, que les hommes eux-mêmes avaient dû s'affiner à travers le temps. La chose n'est pas improbable, si l'on songe que les modèles se pre-

naient dans une aristocratie où le frère épousait fréquemment la sœur. En tous cas les formes trapues, musculeuses, se changent peu à peu en des formes élancées, exquises, où la grâce se trouve préférée à la vérité, et l'élégance à la vigueur.

En même temps la convention devient plus stricte. Les attitudes comme les lignes se fixent dans des types quasi immuables. La naïveté et la spontanéité disparaissent. Il existe des formules pour représenter un homme assis, ou marchant, ou faisant des libations, de même qu'il existe des formules pour représenter Osiris ou Ptah. A peu de choses près, les scènes qui ornent les temples et les tombeaux sont identiques ; le style seul diffère, et diffère de millénaire en millénaire. Cela donne en même temps une grande uniformité et un grand caractère à l'art égyptien. Maintenu par des cadres rigides, il évite le dévergondage des images médiocres autant qu'il perd

les élans sublimes du génie. Il vit à travers les siècles une existence artistique véritablement nationale avec les défaillances et les reprises que nous constatons chez nos individualités. Il s'alourdit par l'invasion des Pasteurs, et s'amollit par l'excès de puissance, par l'abondance des Ramsès; il redevient plus fruste, plus sincère et plus grossier sous les dynasties éthiopiennes, enfin il s'affine sous les rois asiatiques, sous les dynasties saïtes, sous les dynasties persanes, et il faut le contact mortel du trop souple génie grec pour amener la décadence.

Outre les temples magnifiques, les bas reliefs exquis, les imposantes et belles statues, élégantes statuettes de l'art en quelque sorte officiel d'Égypte, il nous faut dire un mot d'une sorte d'art industriel qui consistait dans la fabrication de dieux, d'animaux sacrés, de vases funéraires, de sarcophages, d'objets de toillette... Les petites statuettes de dieux, de

déesses, d'animaux sacrés ont des types invariables. Certes, Osiris possède des attributs divers suivant qu'il est représenté debout, marchant, ou assis. Ptah prend la forme d'un homme ou d'un avorton. Ammon est en roi ou en générateur; Toth est à tête d'Ibis ou en Cynocéphale; mais ce n'est que multiplication de types et non diversité de conception. Le Panthéon égyptien, fort nombreux, permettait aux sculpteurs de se faire *la main* dans tous les genres; il existe des chats, des singes, des scarabées, des chacals, des ibis ravissants. Les objets de toilette ressemblent curieusement à ceux que nous fabriquons encore aujourd'hui, les peignes, les canifs, les rasoirs; mais ces objets étaient plus variés.

On trouve de jolies petites spatules pour mélanger certains ingrédients, des instruments en bois, fuselés, arrondis du bout, pour peindre les cils, des pots de toutes tailles et de

toutes formes, de jolies boites, le tout orné de figures de dieux ou d'animaux sacrés. La bijouterie comportait des émaux cloisonnés, des pierres habilement taillées, des chaînes de métal à mailles, des colliers. On fabriquait des boucles d'oreille en or diversement ornées, souvent de têtes d'animaux, des bracelets, des pendeloques d'or, des amulettes. L'épervier, symbole habituel de l'âme humaine, quand elle sort de la momie, sert fréquemment de motif pour les bijoux, on en trouve de très beaux en or cloisonnant des émaux. En résumé, la bijouterie égyptienne était fort variée et fort élégante. Le travail de l'ivoire, de l'os et du bois produisait les plus jolies choses; mais il paraît que les manches de poignards et de couteaux en ivoire, découverts en Egypte, étaient importés d'Assyrie. Parmi les statuettes en bois, le Louvre en possède une de remarquable finesse, l'image de

la prêtresse Touï. Les façons donnés aux objets en bronze d'un usage courant, montrent aussi une grande curiosité artistique : on trouvera des vases à bas-relief, des lampes en manière de gazelle renversée, outre les sphinx incrustés d'or, les statuettes de dieux, de déesses, de rois, d'animaux sacrés. Ajoutons que les armes égyptiennes sont généralement en bronze.

La terre cuite et le verre s'employaient habilement; des boites de faïences bleues sont ingénieuses et jolies, des pions de jeu, ciselés délicatement, représentent la forme humaine, des fioles, des vases en faïence bleue ou verte, des bagues, des fragments de meubles, portent la marque de sûres préoccupations artistiques.

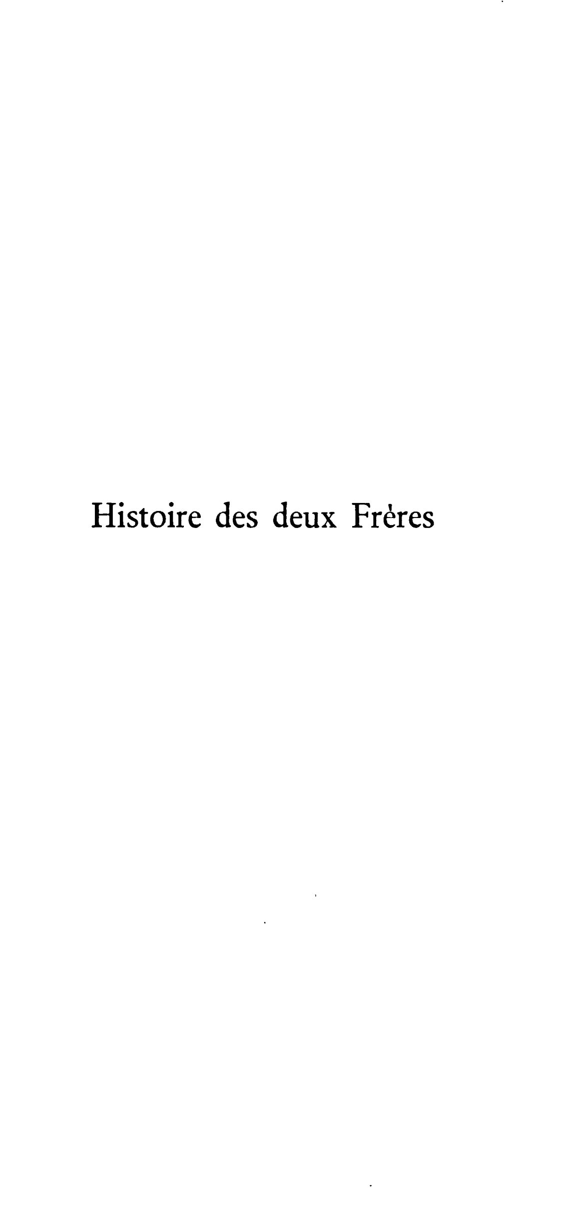
VI

La Littérature

Le *Livre des Morts* est le livre

suprême des Egyptiens. Tout le rêve de la nation s'y trouve, tous les arts égyptiens en découlent. Il est l'origine de toute poésie, l'ardente curiosité de multiplier sa vie en multimépliant les états de son être. La métamorphose, qui est la plus naïve assimilation de l'homme avec la nature, y tient la plus haute place. Au lieu de s'exprimer par des images lointaines et prudentes, le désir va du coup à son but, le poète est la chose qu'il admire, qu'il envie, il devient un oiseau, un arbre, un dieu. Un sens ésotérique s'était formé mais il était plus encore dans des obscurités de textes que dans de véritables abstractions. Le but final du défunt est de revivre : « de boire, de manger, d'évacuer comme sur terre. »

J.-H. Rosny.



Histoire des deux Frères





Histoire des Deux Frères (1)

XIX Dynastie

Il était deux frères d'une même mère et d'un même père, Anoupou le nom de l'aîné, Bitiou, le nom du cadet. Anoupou possédait une maison

(1) L'histoire des deux frères est le conte égyptien qui a été le plus souvent déchiffré. L'interprétation en est très sûre. C'est le premier ouvrage connu de ce genre. M. de Rougé a eu la bonne fortune de le découvrir et de le traduire.

et une femme et comme serviteur, son frère qui faisait les vêtements et courait après les bestiaux aux champs; car ce frère cadet était un ouvrier consommé; il n'avait point son égal sur la terre entière.

Et, les jours suivant les jours, le frère cadet était auprès des bœufs, selon sa coutume, et il revenait à la maison le soir, chargé de tous les légumes des champs, et voici ce qu'il faisait : il mettait les légumes devant son grand frère qui restait assis avec sa femme, et il allait manger, boire et dormir dans son étable avec ses bons bœufs. Et quand la terre s'éclairait et qu'un nouveau jour venait, il cuisait les pains, il les donnait à son frère et il en emportait pour manger aux champs. Il poussait les bœufs pour les mener paître dans les champs, et tandis qu'il marchait derrière eux, les bœufs se disaient : « l'herbe est bonne à telle place ». Lui comprenait cela, ils les conduisait au bon

pâturage qu'ils demandaient. Aussi les bœufs qui étaient avec lui devenaient très beaux, et ils multipliaient les naissances.

Quant ce fut la saison de la culture, son frère dit :

— Prépare notre attelage pour labourer la terre, car la terre sortie de l'eau est prête à être labourée. Aussi va aux champs avec des graines, car nous nous mettrons à labourer demain matin.

Ainsi il dit.

Le jeune frère fit comme son grand frère lui avait dit.

La terre s'éclaira et un nouveau jour vint. Ils allèrent aux champs avec leur attelage; ils labourèrent, et leur cœur fut très content dans le travail, et ils n'abandonnèrent pas le travail.

Et, les jours succédant aux jours, ils étaient encore aux champs et ils labouraient. Le grand frère envoya son petit frère disant :

— Cours chercher les graines au village.

Le petit frère trouva la femme du grand frère qu'on coiffait. Il dit :

— Debout, donne-moi les graines et que je coure aux champs, car le grand frère m'a envoyé. Point de retard.

Elle lui dit :

— Va ouvrir les greniers, prends ce qu'il te plaira, car ma coiffure pourrait se défaire.

Le jeune frère entra dans le grenier, prit un grand sac avec l'intention d'emporter beaucoup de grains, le chargea de blé et d'orge, et revint auprès d'elle.

Elle dit :

— Qu'elle est la quantité que tu portes sur tes épaules.

Il dit :

— Orge trois mesures, froment cinq mesures, total cinq (1); voilà ce

(1) Erreur du scribe qui a copié le manuscrit.

que je porte sur mon épaule. Ainsi il dit.

Elle répondit :

— C'est vraiment du courage à toi, car je vois tes efforts chaque jour.

Et son cœur le connut amoureusement. Elle se leva, le saisit et dit :

— Viens, reposons ensemble une heure durant. Si tu m'accordes cela, je te ferai de beaux vêtements.

Le petit frère entra dans une grande colère et fut comme une panthère du Midi à cause de ces mauvaises paroles. Elle eut grand'peur alors et il lui dit :

— Mais tu es pour moi une mère, mais ton mari est un père, mais lui, mon frère aîné, il me fait vivre. Ah! cette abomination que tu as dite, ne la dis plus jamais, et moi je ne la dirai à personne et ne la confierai de ma bouche à aucun homme.

Il chargea son sac et alla aux champs. Il arriva près de son frère et il travailla.

Au soir, le frère aîné retourna à la maison et le frère cadet, emportant sa charge des choses des champs, marcha derrière les bœufs, pour les faire coucher à leur étable dans le village. Alors la femme du frère aîné eut peur des paroles du matin. Elle prit de la graisse noircie et s'arrangea comme une personne frappée par un malfaiteur, pour pouvoir dire à son mari : « C'est ton jeune frère qui m'a violentée. »

Le mari revint des champs, et il arriva à sa maison. Il trouva sa femme couchée et souffrante des feintes violences. Elle ne lui apporta pas d'eau comme d'habitude, elle ne fit pas de lumière, elle laissa son logis tout noir et elle demeura couchée toute sale. Son mari dit :

— Qui donc a causé avec toi.

Elle lui dit :

— Il n'y a personne qui ait causé avec moi, excepté ton jeune frère. Il est venu prendre des semences pour toi, et, me trouvant seule, il a dit :

« Viens, reposons ensemble une heure durant, arrange ta chevelure. »

Il parla ainsi, mais je ne l'écoutai pas. Je dis : « Je ne suis donc pas ta mère? et n'est-il pas pour toi un père? »

Il eut peur, il me battit pour que je ne rapporte rien. Si tu le laisses vivre, je suis morte; quand il reviendra ce soir, comme je me suis plainte, ce qu'il fera est évident.

Le grand frère devint semblable à une panthère du Midi; il affila son couteau et le mit dans sa main. Il se plaça derrière la porte de l'étable pour tuer son petit frère quand il reviendrait au soir, pour faire entrer les bêtes dans l'étable. Le soleil se coucha, et le jeune frère entra avec sa charge de toutes les choses des champs, comme d'habitude. La vache de tête, à l'entrée de l'étable, dit à son conducteur : « Voici ton frère avec un couteau pour te tuer, sauve toi! » Il entendit la vache de tête, et, la seconde ayant parlé de même, il

regarda sous la porte de l'étable et aperçut les pieds de son frère qui se tenait derrière la porte avec son couteau. Il posa son fardeau, s'enfuit à toutes jambes et son frère courut derrière lui avec le couteau. Le jeune frère cria vers Phrâ-Harmakhouhit disant : « Mon bon maître, c'est toi qui juges du vrai et du faux ». Et Phrâ entendit ses cris et fit venir une eau immense entre lui et le grand frère, une eau pleine de crocodiles, l'un par ici, l'autre par là. Le grand frère deux fois dirigea sa main pour frapper et deux fois ne put tuer son jeune frère. Celui-ci l'interpella de la rive, disant : « Reste là, jusqu'à l'aube. Dès que le disque solaire se montrera, je plaiderai devant lui afin d'établir la vérité, et puis je ne serai plus jamais avec toi, ni ne serai dans les lieux où tu te tiendras, mais j'irai au Val de l'Acacia.

La terre s'éclaira, et un jour nouveau parut. Phrâ Harmakhouhit se leva, l'un des frères aperçut l'autre. Le

jeune frère dit à son grand frère : « Pourquoi courir derrière moi avec un couteau et vouloir me tuer par ruse, sans avoir entendu ma bouche. Mais toi tu es comme mon père, ta femme comme ma mère. Ta femme a dit quand je fus prendre les graines : « Viens, passons une heure ensemble, couchons-nous. Et voici. Elle a tourné cela vis-à-vis de toi en autre chose. »

Il fit connaître à son grand frère tout ce qu'il y avait eu entre lui et la femme. Il jura par Harmakhouit, disant : « Toi, pour me tuer par ruse, tu t'es tenu, le couteau à la main, contre la porte, en embuscade, et c'est une infamie. »

Il prit un couteau à couper les roseaux et se coupa le membre, le lança dans l'eau où le poisson sacré le dévora, et il tomba, s'évanouit.

Le grand frère maudit très fort son cœur, et resta à pleurer tout haut, car il ne savait comment passer l'eau pour atteindre la rive

où était son petit frère, à cause des crocodiles. Enfin son petit frère l'appela, disant :

— Ainsi tu as supposé une mauvaise action, ainsi tu ne t'es pas souvenu d'une seule bonne action que j'ai faite pour toi. Ah ! retourne à la maison, soigne toi-même tes bestiaux, car je ne demeurerai plus avec toi, je serai au Val de l'Acacia. Et voici ce que tu peux faire pour moi. Tu viendras prendre soin de moi si tu sais que quelque chose m'est survenu. Car je veux enchanter mon cœur, et le placer sur le sommet de la fleur de l'Acacia, et, si on coupe l'Acacia, et que mon cœur tombe à terre, tu viendras le recueillir, et tu passeras sept ans à le chercher sans te rebuter, et quand tu l'auras trouvé, tu le mettras dans un vase d'eau fraîche, alors je vivrai de nouveau, je rendrai le mal que tu m'as fait. Et tu sauras qu'il m'est survenu une chose lorsque tu prendras une cruche de bière dans ta main et

qu'elle bouillonnera. Ne reste pas un moment après cela.

Il alla au Val de l'Acacia et son grand frère retourna vers sa maison, la tête couverte de cendre. Lorsqu'il fut arrivé à la maison, il tua sa femme et la donna aux chiens, puis il demeura en deuil de son petit frère.

Et, les jours suivant les jours le petit frère au Val de l'Acacia vivait sans personne avec lui. Il passait la journée à chasser les bêtes de la contrée et venait se coucher le soir sous l'Acacia, dans la fleur où son cœur se trouvait placé. Et, les jours suivant les jours, il se construisit avec ses mains, dans le Val de l'Acacia, une maison pleine de bonnes choses, afin de s'y établir. Un jour qu'il sortait de sa maison, il rencontra le Cercle des dieux qui allaient par la Terre entière régler les destins d'Egypte. Le Cercle des dieux parla, tous les dieux ensembles, et dit :

— Ah ! Bitiou, taureau du Cercle des dieux, ne demeures-tu pas seul, et n'as-tu quitté ton pays à cause de la femme d'Anoupou ton frère. Voici ; sa femme est tuée et tu lui as rendu tout ce qu'elle avait fait contre toi.

Leur cœur souffrit très fort pour lui et Phrâ Harmakhouit dit à Khnoumou :

— Oh ! fabrique une femme à Bitiou, afin qu'il ne soit pas seul.

Khnoumou lui donna une compagne pour demeurer avec lui. Elle était parfaite en ses membres plus que femme en la Terre-Entière, car elle participait de tous les dieux. Les sept Hathors la visitèrent et dirent d'une seule bouche : « Qu'elle meure de la mort du glaive. » Bitiou l'aimait beaucoup. Elle demeurait dans sa maison, tandis qu'il passait le jour à chasser les bêtes de la montagne pour les déposer devant elle, et il lui dit :

— Ne sors pas, de peur que le

fleuve ne te prenne; je ne saurais te délivrer, car je suis une femme tout comme toi, et mon cœur est posé au sommet de la fleur de l'Acacia, mais si un autre que lui te prend, je me battrai avec lui.

Et il lui ouvrit son cœur sous toutes les formes.

Les jours suivant les jours, Bitiou étant à la chasse selon son habitude, sa jeune femme sortit pour se promener sous l'Acacia auprès de sa maison; voici qu'elle aperçut le fleuve venant vers elle et elle courut, elle rentra dans la maison. Le fleuve cria vers l'Acacia, disant :

— Que je la prenne!

Et l'Acacia abandonna une boucle des cheveux de la femme. Le fleuve la porta en Egypte et la déposa au logis des blanchisseurs de Pharaon V. S. F. (1). L'odeur de la

(1) Les lettres V. S. F. sont l'abréviation de la formule *vie, santé, force* qui accompagne les noms royaux dans les textes Egyptiens.

boucle de cheveux se mit aux vêtements de Pharaon V. S. F., disant :



— Odeur de parfum dans les vêtements de Pharaon V. S. F.

On se mit à lutter avec elle chaque jour et les gens ne savaient plus ce qu'ils pourraient faire, et le chef des blanchisseurs de Pharaon V. S. F. vint au fleuve, car son cœur était très dégoûté des disputes qu'on lui suscitait chaque jour. Il s'arrêta, se plaça sur la berge, juste en face de la boucle de cheveux qui était dans l'eau. Il fit descendre quelqu'un et on la lui apporta. Trouvant qu'elle sentait fort bon, il la



porta à Pharaon V. S. F. On appela les scribes enchanteurs de Pharaon V. S. F. Ils dirent à Pharaon V. S. F. :

— Cette boucle de cheveux provient d'une fille de Phrâ-Harmakhouhit qui procède de tous les dieux.

O toi à qui la terre étrangère rend hommage, que des hommes partent vers toutes terres étrangères pour chercher cette fille, et celui qui ira au Val de l'Acacia, que beaucoup d'hommes aillent avec lui pour ramener la femme.

Et Sa Majesté V. S. F. dit :

— C'est parfait, parfait ce que nous avons dit!

Et on fit partir les hommes. Et beaucoup de jours après cela, les hommes qui étaient allés vers la Terre étrangère revinrent faire leur rapport à Sa Majesté V. S. F. Mais ceux qui étaient allés vers le Val de l'Acacia ne vinrent pas. Bitiou les tua, et n'épargna qu'un seul d'entre

eux pour faire rapport à Sa Majesté V. S. F.

Sa Majesté V. S. F. envoya beaucoup d'hommes et d'archers, aussi des hommes de char pour chercher la fille des dieux; une femme était avec eux qui apportait toutes les douceurs agréables à une femme. Cette femme vint en Egypte avec la fille des dieux et on se réjouit d'elle dans la Terre entière. Sa Majesté V. S. F. l'aima beaucoup. On la salua grande favorite. On lui fit dire qui était son mari et elle dit à Sa Majesté V. S. F. :

— Qu'on coupe l'Acacia et qu'on le détruise!

On fit aller des hommes et des archers avec des outils pour couper l'Acacia. Ils arrivèrent à l'Acacia, ils coupèrent la fleur où se trouvait le cœur de Bitiou, et il tomba mort à ce mauvais moment.

Et quand la terre s'éclaira et qu'un nouveau jour fut, après que

l'Acacia eut été coupé, Anoupou, le grand frère de Bitiou, entrait dans sa maison et s'asseyait, et, ayant lavé ses mains, on lui donna une cruche de bière et elle bouillonna. On lui en donna une autre de vin, et elle se troubla.

Il prit son bâton, ses sandales, ses vêtements, ses armes, et il se mit à marcher vers le Val de l'Acacia, il entra dans la maison de son petit frère et son petit frère était mort. Il pleura quand il vit son petit frère mort, et il alla pour chercher le cœur de son petit frère sous l'Acacia où son petit frère couchait le soir. Il fit trois années de recherches, sans rien découvrir et il commençait la quatrième année, quand le cœur de son petit frère désira d'aller en Egypte et dit : « J'irai demain ». Ainsi dit-il en son cœur. Et quand la terre s'éclaira et qu'un nouveau jour fut, Anoupou alla sous l'Acacia passer son temps à chercher et il revint le soir, et, regardant autour

de lui pour chercher de nouveau, il trouva une baie, la retourna et voici le cœur de son petit frère. Il apporta un vase d'eau fraiche, y jeta le cœur et s'assit selon son habitude de chaque jour. Et quand la nuit vint, le cœur ayant absorbé l'eau, Bitiou tressaillit de tous ses membres, puis regarda fixement son frère aîné, puis défaillit. Anoupou, le grand frère, saisit le vase d'eau fraiche où était le cœur de son petit frère, qui but; le cœur fut en sa place et le petit frère vécut comme autrefois. Chacun embrassa l'autre, chacun parla à l'autre. Bitiou dit à son grand frère :

— Voici, je deviendrai un grand taureau qui aura tous les bons poils (1) et dont on ne connaitra pas la nature. Toi, assieds-toi sur mon dos quand le soleil se lèvera, et, quand nous serons au lieu où est ma femme, je rendrai tout le mal qu'elle m'a

(1) La disposition des poils qu'on exigeait du taureau Hapi.

fait. Tu me conduiras à l'endroit où elle est, et on te fera toutes sortes de bonnes choses, on te chargera d'argent et d'or pour m'avoir amené à Pharaon V. S. F., car je serai un grand miracle et on se réjouira de moi dans la Terre Entière; puis tu t'en iras dans ta maison.

Et quand la terre s'éclaira et qu'un nouveau jour fut, Bitiou se changea en la forme qu'il avait dite à son frère. Anoupou monta sur son dos. A l'aube ils arrivèrent à l'endroit où la femme était. On le fit remarquer à Sa Majesté V. S. F. Elle le regarda, elle entra en grande joie, disant :

— C'est un grand miracle.

Et on se réjouit de cela dans la Terre Entière. On chargea d'argent et d'or le grand frère qui s'établit dans son pays. On lui donna des gens nombreux, des biens nombreux, et Pharaon l'aima beaucoup, plus que tout homme de la Terre Entière. . . . .

. . . .



L'Aventure de Satni





L'Aventure de Satni

Un jour le prince Satni, passant sur la place de Ptah, vit venir une jeune femme d'une beauté si extraordinaire que nulle ne pourrait lui être comparée. Elle était couverte de bijoux splendides et suivie de jeunes filles et de serviteurs, au nombre de cinquante-deux.

L'étonnement et l'admiration du prince furent tels qu'il oublia tout le reste de l'univers. A la fin, il appela le jeune serviteur qui l'accompagnait et lui dit :

« Suis sans retard cette femme jusqu'à sa demeure et sache quel est son nom. »

Le jeune serviteur se hâta d'accomplir ces ordres. Il aborda une suivante de la jeune femme, et l'interpella en ces termes :

« Quelle est cette personne ?

Elle répondit :

— C'est Tabubu, la fille du prophète de Bubaste, la dame d'Anchta. Elle va au temple pour adorer le grand dieu Ptah. »

Le jeune homme s'en retourna vers Satni et lui répéta ce qu'avait dit la suivante. Alors Satni :

« Retourne, et t'en va rapporter à la jeune fille que Satni, fils du roi, t'envoie dire qu'il donnera dix pièces d'or pour passer une heure avec Tabubu, et que si l'on refuse, il

usera de violence... Il fera enlever Tabubu vers un lieu caché ou aucun homme ne pourra la retrouver ! »

Le serviteur retourna vers Tabubu, et parla de nouveau à la jeune suivante. Celle-ci fut effrayée de la proposition comme d'un blasphème. Mais Tabubu dit elle-même au jeune messager :

« Cesse de parler à cette sotte ! Viens auprès de moi !

Le jeune homme s'approcha de la belle Tabubu :

— Le prince Satni, fils du roi, donnera dix pièces d'or pour passer une heure avec toi. Il use de douceur, mais sache que si tu refuses, il saura te faire violence. Ses hommes t'enlèveront vers un endroit si secret, que nul ne pourra t'y découvrir — tu y seras entièrement à son pouvoir.

Tabubu, sans se laisser effrayer :

— Va ! Dis à Satni que j'ai répondu :

« Je suis sacrée. Si tu désires faire

« de moi ce que tu veux, tu vien-
« dras au temple de Bubaste où est
« ma demeure. Là, il y a des prépa-
« ratifs pour te recevoir et pour que
« tu fasses à ton désir. Mais je ne
« m'attarde pas comme les femmes
« viles dans les carrefours ! »

Le serviteur rapporta fidèlement à son maître les paroles de Tabubu. Puis il ajouta comme il convient :

« Malheur à tout homme qui se trouve sur le chemin de Satni... »

Satni fit amener une barque pour le conduire à Bubaste. A l'Occident, il reconnut une maison luxueusement bâtie, avec une muraille tout autour, un beau jardin au nord, une estrade devant la porte. S'adressant à des serviteurs qu'il rencontra tout près de là :

« A qui donc appartient cette maison ?

Ils lui répondirent :

— C'est la maison de Tabubu. »

Satni franchit la porte dans le mur, en face du pavillon des jardins. On

alla avertir Tabubu de son arrivée. Elle descendit les escaliers, vint elle-même prendre le prince par la main :

« Jure maintenant respect à la maison du prophète de Bubaste, à la dame d'Anchta, devant qui tu te trouves, et il me plaira beaucoup de te faire entrer avec moi ! »

Satni fit ce qu'elle demandait et gravit avec elle l'escalier de la maison. Il pénétra dans l'étage supérieur et le visita avec la belle. L'appartement était orné d'incrustations de lapis-lazuli et de turquoises. Il y avait plusieurs lits couverts de byssus et des coupes d'or suspendues.

Les serviteurs remplirent une coupe de vin et la tendirent au prince Satni. Tabubu lui dit :

« Qu'il te plaise de faire ici ton repos !

Mais il répondit, tout ému :

— Ce n'est point là ce que je demande. »

Elle feignait de ne pas comprendre, et donna l'ordre de mettre un vase

sur le feu. Bientôt on apporta un mets parfumé, préparé comme pour le festin royal, devant Satni, et il se divertit avec Tabubu, mais sans encore voir son corps.



Enfin, il dit à la jeune femme :

« Finissons... et entrons dans la chambre intérieure, à cause de mon amour. »

Mais elle, avec tranquillité :

— Cette demeure sera la tienne..., mais moi, je suis sainte, je ne suis point une personne avilie... Et si vraiment tu désires faire de moi ton amour, tu me feras un écrit d'adjuration et un écrit de donation pour la totalité de l'ar-


A. Collet

gent et des biens qui t'appartiennent !

Il dit, sans résistance à la beauté de la jeune femme :

— Qu'on fasse venir le scribe pour rédiger les écrits ! »

Le scribe ne tarda point à paraître ; appelé par les serviteurs, et Satni fit l'adjuration et la donation promises, cédant la totalité de sa fortune à Tabubu.

Une heure se passa ainsi, lorsqu'on vint annoncer au prince que ses enfants étaient en bas et le demandaient :

« Qu'on les fasse monter ! » dit Satni.

Tabubu, entendant cela, alla mettre un vêtement transparent de byssus et reparut éblouissante, car Satni pouvait l'entrevoir sous la fine toile. Alors, son amour grandit étrange-

ment, et le désir lui fit tout oublier. Il s'écria :

« Tabubu ! Oh ! que cela finisse... laisse-nous aller pour accomplir ce que tu sais.

— Non, — dit-elle, — cette maison sera la tienne, mais moi, je suis sainte... Il faut, si tu veux faire de moi ton désir, que tu fasses écrire sur notre acte, par tes enfants, qu'ils ne disputeront pas tes biens à mes enfants ! »

Satni céda encore. Il fit amener ses enfants et les fit écrire sur l'acte ce que demandait Tabubu. Puis, croyant enfin avoir satisfait la jeune femme :

« Que j'en finisse, maintenant... entrons à l'intérieur, que j'accomplisse ce pour quoi je suis venu.

Mais elle dit :

« Cette maison sera ta maison ! Mais je suis chaste, je ne suis point une personne humble ! Pour faire enfin ce que tu désires, il faut que tu fasses tuer tes enfants, afin qu'ils ne

puissent disputer avec les miens sur ton héritage.

Et Satni, accablé par la puissance de l'amour, consentit encore !

— Que l'on fasse, — dit-il, — l'abomination que ton cœur a conçue... »

Alors, elle fit tuer les enfants de Satni devant lui — elle les fit jeter par la fenêtre devant les chiens et les chats. Et les bêtes mangèrent la chair des victimes, pendant que le prince buvait avec Tabubu.

De nouveau, il dit à la jeune femme :

« Maintenant finissons... allons accomplir mon désir... car tout ce que tu as voulu de moi, je l'ai accompli !

Elle répondit :

— Dirige-toi vers cette chambre. »

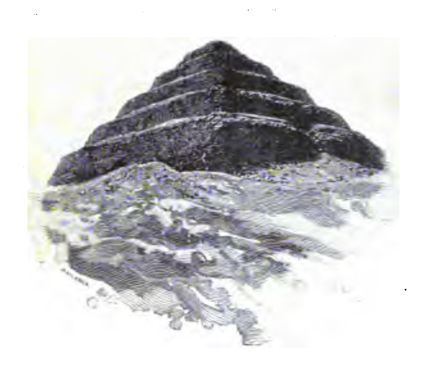
Satni entra dans la chambre, et il se coucha sur un lit d'ivoire et d'ébène, avec un désir accru encore. Tabubu vint le rejoindre et se coucha près de lui, au bord de la couche.

Satni, hors de lui, étendit les mains ; prit le corps admirable de la jeune fille contre lui, et satisfit enfin son profond désir.



Les
Mémoires de Sinouhit





Extrait des Mémoires de Sinouhit (1).
1800 ans av. J.-C. — XIXe Dynastie.

ÉPOQUE DE SÉTI Ier, RAMSÈS II, RAMSÈS III.

An 30, second mois de Shaït,

(1) Le roi Séti Ier mourut tandis que son fils Ramsès II faisait la guerre aux Timihous. Il est probable que Sinouhit entra dans une conspiration contre Ramsès II et qu'il fut saisi de terreur quand ce prince revint inopinément. S'il ne l'avoue pas dans ses mémoires, c'est qu'il écrit pour Ramsès III dont il implore sa grâce. Ce magnifique morceau d'éloquence fut traduit pour la première fois par M. Goodwin, puis par M. Maspero.

le 7. Le Dieu entrait en son double horizon, quand le roi Shotphitri (1) monta au ciel, et qu'il s'y joignit au disque du soleil. Les dieux se réjouirent. Au palais, rien que gens en pleurs gens en deuil. Les grandes portes furent fermées, les courtisans s'accroupirent en signe de deuil. Tous les hommes furent étreints par la douleur et demeurèrent silencieux.

Sa majesté V. S. F. avait envoyé une armée au pays des Timihous. Son fils aîné, Ousourtesen (2) V. S. F. en était le chef ; il avait marché rudement, il avait pris des captifs chez les Timihous, ainsi que leurs bestiaux nombreux.

Les Amis du Sérail V. S. F. envoyèrent des hommes de la partie occidentale pour faire connaître au nouveau roi la régence qu'ils avaient dû prendre dans le palais V. S. F. Les courriers furent près de lui à la nuit.

(1) Séti Ier, Shotphitri est son prénom.

(2) Ramsès II.

Le galop n'étant pas assez rapide, l'épervier vola avec ses serviteurs. Il ne prévint pas l'armée, et tous les fils royaux de cette armée étant occupés ailleurs, aucun ne fut appelé. Moi, j'étais là. J'entendis les paroles qu'il disait (à ce sujet) et je défaillis, mon cœur se brisa, les bras me pesèrent, la crainte du roi frappa mes membres; je me courbai sur moi-même et je rampai pour trouver une place où m'abriter, je me glissai parmi des buissons tant qu'ils (1) furent passés. Ensuite je marchai vers le Sud dans le désir de m'éloigner du Palais, car je ne savais si la révolte n'avait pas éclaté; et sans même prononcer un souhait de vie pour le souverain, je tournai le dos au Sycomore, j'arrivai à Shi-Snofrou et j'y dormis la nuit sur le sol de la campagne.

Je repris la route au jour, et je ren-

(1) On remarquera l'obscurité naïve de ce début où Sinouhit ne dit pas ce qu'il avait entendu et prétend s'être enfui par une peur inexplicable. Il est probable qu'il est poursuivi.

contrai un homme qui était sur le côté du chemin : il me demanda grâce, car il eut peur de moi. Vers le temps du repas du soir, j'arrivai dans les environs de la ville de Khri-Aou, et je passai sur une barque sans gouvernail ; je quittai le pays d'occident et je fus sur le territoire d'Iaoukou, dans le domaine de la déesse Hérit, dame de la montagne Rouge ; puis je continuai à pied, droit vers le Nord, et j'atteignis les murailles que le prince a bâties pour arrêter les Sitious et pour écraser les Nemiou-Shâous ; je me tins replié dans les herbes de peur d'être vu par la garde, relevée chaque jour, qui surveille du haut de la forteresse.

Je repris la route à la nuit, et à l'aube je fus à Pouteni et je me dirigeai vers l'Ouadi de Quimoiri. La soif s'élança sur moi à ce moment ; je râlai , mon gosier se serra, je me disais déjà : « C'est le goût de la mort », mais je réconfortai mon cœur, je ramassai mes forces, j'en-

tendis la voix lointaine des bestiaux. Un Sitiou m'aperçut et connut à mon aspect que j'étais d'Égypte. Voici qu'il m'offrit de l'eau et me fit boire du lait. J'allai avec lui dans sa tribu. Il voulut me donner une partie de son territoire, mais je m'éloignai à l'instant et je courus au pays d'Edimâ.

J'y vécus une année, et Amouanchi, prince du Tonou supérieur, me fit appeler pour me dire : « Demeure avec moi, tu entendras parler la langue d'Égypte. » Il disait cela sachant ma valeur, selon le témoignage des Égyptiens qui étaient dans le pays. Et il me dit encore :

« Que tu sois arrivé ici, c'est une chose extraordinaire. N'y a-t-il pas eu une mort dans le Palais du Roi des deux Égyptes, Shotp-hitri, sans qu'on sache ce qui s'est passé alors ? Je chantai l'éloge du roi en un poème :

« Quand je vins du pays des Timihous, ma volonté fut trahie...

Ce ne fut pas pour une cause. Mon cœur s'échappa. Il fut hors de ma poitrine. La peur me jeta sur la route de la fuite sans que j'eusse été négligent, sans que ma langue eût exprimé des paroles blessantes, sans que j'eusse écouté la paresse, sans que mon nom eût été dans la bouche du juge. Et je ne sais pourquoi j'ai été mené dans votre domaine, mais c'est comme la volonté de Dieu. Que serait ce monde, s'il n'avait pas ce dieu bienfaisant. Sa crainte se répand par les nations comme Sekhet pendant une année de peste. Je lui disais ma pensée et je lui demandais. : « Sauve-nous. » Le fils (1) est entré au palais et a pris la conduite des affaires de son père. C'est un Dieu, vraiment, qui n'a point de pareil ; nul n'existe devant lui. C'est un maître de sagesse, prudent dans ses entreprises, bienfaisant par son intelligence. Allant et venant à son plaisir, il sub-

(1) Ramsès II.

jugue les nations étrangères. Tandis que son père reste dans l'intérieur de son palais, il vient, il dit que ce que le père a résolu est accompli. C'est un brave qui, vraiment, brandit son glaive, un vaillant sans égal ; on le voit s'avancer contre les barbares et s'élancer sur les pillards. C'est un lanceur de javeline qui prive de force les mains des ennemis; il les jette par terre et ils ne peuvent plus soulever le bouclier. Il ne tremble pas et il brise les crânes ; nul n'a tenu devant lui. Il court vite et tue le fuyard ; on ne le joint pas à la course. C'est un cœur ferme en son heure. C'est un lion qui frappe de la griffe ; jamais il n'a rendu son arme. C'est un cœur fermé à la pitié; quand il rencontre les armées il ne laisse rien derrière lui. C'est un brave qui marche quand il aperçoit la résistance. C'est un soldat qui se réjouit quand il fond sur les barbares; il saisit son bouclier, il bondit, il ne redouble jamais son coup, il tue, et il est impossible

de détourner sa lance. Sans qu'il bande son arc, les barbares fuient devant ses deux bras comme des lévriers, car, par la grande déesse, il combat ceux qui méconnaissent son nom, et, s'il rejoint, il ne fait pas grâce, il ne laisse rien debout. C'est un bien-aimé qui a su, par charme, conquérir l'amour ; son pays l'aime plus que soi-même, et se réjouit en lui plus qu'en son propre dieu ; hommes et femmes s'empressent à ses appels. Roi, il a régné dès l'œuf ; lui-même, depuis sa naissance, est un générateur nombreux, et un être unique, d'origine divine, par qui cette terre est heureuse d'être gouvernée. C'est un élargisseur de frontière qui conquerra les pays du Midi, mais ne convoite pas les pays du Nord ; au contraire, il a agi comme les chefs des Sitis pour écraser les Nemiou-Chaous (1). S'il vient ici,

(1) Nemiou-Chaous, bédouins. Sinouhit rassure ainsi le prince de Tonou.

qu'il connaisse ton nom par l'hommage que tu adresseras à Sa Majesté. Car ne fait-il pas le bien au pays étranger qui lui est soumis ? »

Le chef de Tonou me répondit ; « Le gouvernement de l'Égypte soit heureux, et sa prospérité durable. Aussi longtemps que tu resteras avec moi je te ferai du bien ! »

Il me plaça avant les siens, me mariant à sa fille aînée, et il me donna de choisir dans son domaine le meilleur de ce qu'il possédait, sur la frontière d'un pays voisin, une terre excellente qui se nomme Aïa. Il s'y trouve des figues et des raisins, le vin y est en plus grande abondance que l'eau, il y a beaucoup de miel et des olives nombreuses, toutes les productions des arbres, et du blé, de la farine sans limite, et toute sorte de bétail. Ce fut magnifique, vraiment, ce qu'on me donna. Le prince vint m'investir prince de la tribu dans le meilleur de son pays. J'eus des dons quotidiens de

pain, et du vin pour chaque jour, de la viande cuite, de la volaille rôtie, plus le gibier du pays que je prenais ou qu'on apportait devant moi, plus ce que rapportaient mes chiens de chasse. On me faisait beaucoup de beurre, et du lait cuit de toute manière. J'y passai beaucoup d'années; les enfants que j'eus devinrent des forts, chacun maître de sa tribu. Lorsqu'un messager allait et venait à l'intérieur, il sortait de sa route pour venir chez moi, car je rendais service à tous; je donnais de l'eau à l'altéré, je remettais sur la route le voyageur qu'on avait empêché de passer, je châtiais le brigand.



Assyriens





I

Temps préhistoriques.

Sémites, Chamites, ces races sont déjà si admirablement caractérisées à l'aube de l'histoire, qu'on peut admettre une longue existence séparée. La chose serait encore plus évidente si la souche était la même, mais on peut supposer une souche tertiaire différente. En ce dernier cas la ques-

tion reste à résoudre s'il faut regarder les Chamites et les Sémites comme purs de mélange ou s'il les faut admettre comme des produits secondaires. Et alors le sang chamite s'était-il uni au sang sémite, ou bien ces deux races étaient-elles, chacune de leur côté, le résultat d'une fusion de races primitives? ces races primitives s'offraient-elles identiques avec seulement des dosages variés dans les deux grandes fusions rivales, ou étaient-elles différentes par le lieu d'origine, la date de l'apparition; voilà les données du vaste problème ethnologique que la double civilisation chaldéenne et égyptienne soulève.

La persistance du type chamitique en Égypte juqu'à nos jours, et la persistance du type sémitique à travers tant de siècles de confusion, nous permet de reculer la formation de ces races bien au delà de l'histoire. En tenant compte, d'autre part, de la répugnance, si bien mar-

quée par les Juifs, à s'unir avec les étrangers, à la jalouse préservation de la pureté des origines qui se manifeste dès les temps pastoraux, il ne semblera pas téméraire de reporter les probabilités de mélange jusqu'au delà des époques nomades, c'est-à-dire jusqu'à la fin, peut-être jusqu'au début de l'âge de la Pierre Polie. Si les Chamites errants découvrirent la vallée du Nil, c'est que leurs pâturages se trouvaient plus proches de cette contrée que les pâturages des Sémites. Dans l'hypothèse où l'Inde serait vraiment le berceau des races humaines (1), on pourrait voir dans l'éloignement du Chamite une preuve, ou du moins une conjecture, de sa plus grande antiquité. Voyez comme le flot aryen à son tour refoule le monde sémite sur les frontières d'Égypte et les bords de la mer.

A ce compte, les Chaldéens, les

(1) Les races dont nous considérons l'évolution historique.

Assyriens représentaient les jeunes Sémites (1). Avec les progrès plus rapides de ces jeunes, qui gagnaient tout le temps que peut donner l'exemple des précurseurs, la période nomade fut moins longue. Les Chaldéens d'abord, les Assyriens ensuite se fixèrent de bonne heure, immobilisant pour des siècles le travail d'expansion des races blanches asiatiques par toute la terre. Les Chaldéens, plus anciens, quoique très proches, demeurèrent les rivaux des Assyriens. Ils se contentèrent du rôle de la Grèce vis-à-vis de Rome, du rôle de l'Italie vis-à-vis de la Gaule, on les respecta comme créateurs de la langue, de la religion, des arts et des sciences, mais le rôle guerrier, actif, fut réservé aux Assyriens. De même qu'on étudiait le grec à Rome, et qu'on étudie le latin à Paris, de même on étudiait à Ninive la langue des Chaldéens,

(1) Les Juifs ayant été refoulés jusqu'en Égypte.

l'acadien. Presque toutes les tables ou les prismes de la bibliothèque de Ninive sont écrits dans les deux langues. Ceci encore prouve que l'évolution des Assyriens, fut rapide, puisqu'elle se fit par assimilation, en se greffant sur la civilisation chaldéenne. Mais, pressée par les Aryens, cette évolution n'eut pas le temps de s'accomplir dans son entier.

En résumé il semblerait que, parmi les races connues, les Chamites firent les premiers leur apparition dans la Mésopotamie. Ils cédèrent devant les Sémites Chaldéens, ou se portèrent naturellement vers le Nord-Ouest. L'Égypte fut leur Terre-Promise, et pour l'occuper ils refoulèrent probablement les Ethiopiens. Non seulement les Chaldéens purent adopter la civilisation chamitique, mais encore ils purent absorber de nombreuses tribus de cette race et se constituer ainsi un caractère qui les éloignait d'autant des Assyriens. La civilisation chami-

tique, à l'abri des sables, put atteindre à la perfection, à ce degré où les conquérants respectent un peuple pour son passé, et trouvent avantage à s'assimiler à lui; mais la civilisation assyrienne, aux plaines de l'Asie centrale, se montra trop la rivale des civilisations aryennes; elle fut détruite, ou plutôt demeura fragmentaire. On ne saurait nier cependant que l'Assyrie fut la grande institutrice du monde blanc. Les échos de la plus haute antiquité que nous retrouvons en nous, c'est la voix des Sémites à travers les Mèdes, les Perses et les Grecs, et même ce sont les Juifs, retour d'Égypte, qui nous donnèrent, avant les fouilles savantes de ces derniers temps, l'intuition du génie chamitique (1).

(1) Les livres de Moïse sont pénétrés du génie égyptien. Nous ne parlons pas de ce que la Grèce prit directement à l'Égypte.

II

Premier empire Chaldéen.

Les guerres entre petits royaumes, la formation et la dispersion rapides de grandes monarchies, occupent toute l'aube de l'histoire chaldéenne. Le plus ancien roi qui semble avoir réuni de vastes territoires sous son autorité serait Sarrukini, régnant à Agadé. Il aurait fait bâtir un temple célèbre. L'acadien était alors la langue du pays. On a retrouvé dans la bibliothèque de Ninive des livres de cette époque.

Une grande obscurité règne sur les siècles qui suivent. On sait toutefois qu'il existait nombre de petits royaumes séparés et le nom de la ville d'Eridu est parvenu jusqu'à nous. Les Elamites (Mèdes) surgis de l'Est, commencent à se signaler, à faire des incursions sur les territoires chaldéens. Ils établissent leur

capitale à Suse. On les voit demeurer belliqueux et turbulents sous les plus puissants rois assyriens qui se font toujours un honneur de les avoir vaincus. Mais à l'époque dont nous parlons, ce furent d'autres envahisseurs qui réussirent à prendre l'hégémonie en Asie centrale. Après une période obscure, on trouve la Chaldée sous le joug des Ninivites. C'est alors, vers l'an 1200 av. J.-C. que commencerait le premier empire assyrien. On est à peu près certain que durant le premier empire chaldéen, la civilisation atteignait déjà un haut développement. Les rois étaient grands bâtisseurs de temples et de palais. La religion (et probablement la constitution civile), des Chaldéens s'imposa au point que la Chaldée à travers les siècles fournit l'Assyrie de prêtres, de magiciens, de savants.

La légende veut que Ninus jeta les fondements de Ninive et qu'il eut pour femme Sammouramit (la

Sémiramis des grecs). Cette Sammouramit, suivant la légende avant de devenir reine était l'épouse d'un simple officier; mais elle se distingua dans une entreprise militaire (car elle accompagnait son mari à la guerre) et Ninus s'en éprit follement. Le mari s'étant tué de désespoir, Ninus épousa la veuve. Quand Ninus mourut, Sémiramis ne se remaria pas; on raconte qu'elle avait soin de faire périr ceux qu'elle choisissait pour amants, afin d'éviter qu'ils ne prissent quelque autorité sur elle. Elle embellit et fortifia Ninive, creusa des canaux, construisit des routes, livra des batailles glorieuses et ne mourut point mais se transforma en colombe.

La chronologie est tout à fait incertaine sur ces temps, et il faudrait passer sous silence une longue période obscure, si les monuments égyptiens ne mentionnaient les victorieuses campagnes de Thoutmés III et d'Amenotep II en Assyrie. Ce

dernier roi s'empara de Ninive et descendit le Tigre.

La bibliothèque de Ninive signale le règne de Tuklat-pal-asar qui résidait à El-Assur. Tuklat-pal-asar parle de lui-même dans les livres de pierre, recueillis par Assur-bani-pal et retrouvés par nous dans le palais de Ninive. Son règne fut glorieux.

Il marcha contre le pays de Kummuk et il sema partout la mort et la destruction. Il ravagea les pays de Panari, d'Arruma, de Subari, d'Alzi de Purukumzî, de Kharia, de Kharké, etc., etc. Partout il livra les villes aux flammes, faisant mourir les habitants, démantelant les forteresses. Tuklat fit aussi la guerre aux Elamites (Mèdes). La ville de Suse est indiquée parmi les villes qu'il occupa lors de sa campagne contre le pays de Kharia. Il prit les forteresses du pays d'Elamuni (Médie), avec celles du pays de Tala, de Kharusa.

Avec non moins d'orgueil que le dénombrement de ses victoires, Tuklat fait le dénombrement de ses chasses. Il a tué des buffles, des sangliers, cent-vingt lions, et ses armes étaient l'arc et le glaive de fer. Mais il n'a pas fait que détruire, il a bâti des temples, il en a surtout rebâti. Le temple d'Anu et de Bin, construit 641 ans auparavant par Samsi-Bin-Patis-d'Assur, fils d'Ismi-Dagan-Patis-d'Assur, fut restauré par Tuklat-pal-asar. Depuis soixante ans ce temple se trouvait en ruines. Assur-Dagan, qui l'avait démoli, n'avait pas eu le temps de le reconstruire et ses successeurs n'avaient pas même touché aux fondements. Tuklat-pal-asar s'y mit avec énergie, fit mouler des briques, jeter de nouvelles fondations et achever le temple.

Son administration se révèle minutieuse. Il perfectionna le système de défense de son pays, éleva des forteresses, augmenta la cavalerie,

le nombre des chars, mit deux chevaux à chaque char afin de rendre la marche plus commode à travers les défilés des montagnes et les régions impraticables, Non seulement il se vante d'avoir encouragé l'agriculture au pays d'Assur, mais encore il a planté des arbres, il a reboisé les forêts, et l'Assyrie est devenu sous son règne un « lieu de délices pour ses sujets ». On sent chez le despote les préoccupations d'un grand monarque, et un véritable amour pour son royaume. De telles préoccupations devaient se retrouver chez les différents rois de l'Asie centrale, et elles ne nous montrent plus le seul côté féroce qu'on a coutume de voir dans les annales d'Assyrie.

L'enseignement à tirer de cette page d'histoire est que du temps de Tuklat-pal-asar l'hégémonie passait en Asie centrale d'un royaume à l'autre. Les royaumes victorieux imposaient des tributs et

redevances aux vaincus, et le non-paiement de ces tributs et redevances était l'acte de rébellion le plus habituel. La ville d'El-Assur existait déjà depuis plus de 641 ans et les noms d'Ismi-Dagan-Patis-d'Assur et de Samsi-Bin-Patis d'Assur sortent de l'obscurité.

Les Mèdes vaincus par Tuklat-pal-asar, nous les retrouverons, toujours constitués en royaume indépendant, sous Assur-bani-pal, avant-dernier roi de Ninive, nous verrons même que leur prospérité fut durable et qu'ils eurent de longues périodes de victoires puisqu'ils détinrent durant des siècles les dieux de Chaldée qu'Assur-bani-pal récupéra.

Un nouvel hiatus s'ouvre après Tuklat-pal-asar. On sait toutefois que Babylone reprit l'hégémonie; mais sans pouvoir préciser, et il faut traverser une longue période obscure pour arriver au deuxième empire Assyrien.

En ce deuxième empire, El-Assur n'est plus la capitale Assyrienne; les rois séjournent à Kalakh, au confluent du Tigre et du grand Zab, à l'endroit où se trouve actuellement Nimroud. Dans la série de ces rois, le huitième, Assur-nazir-pal nous laisse une des belles pages de la bibliothèque du palais d'Assur-banipal. C'est lui qui transporta le séjour royal à Ninive. Comme son illustre prédécesseur Tuklat-pal-asar, il énumère ses conquêtes, ses longues guerres, les exterminations, les supplices, le pillage et l'incendie des villes. Il subjugua tout le bas Euphrate, s'empara de Babylone, envahit la Syrie, la Phénicie et obtint la soumission de l'Egypte. Il fut un grand constructeur de temples, et probablement un habile protecteur de la Religion, de la Science, de l'Agriculture et de l'Industrie.

Les Assyriens arrivaient peu à peu à la toute-puissance et les différents rois qui suivirent Assur-nazir-

pal furent comme lui des guerriers intrépides. On peut citer Salmanasar III un de ces glorieux successeurs. Il étendit aux contrées lointaines la terreur de Ninive. Mais cette ville éprouva le revers des grandes puissances, elle s'endormit, elle se crut invincible; elle oublia les traditions guerrières et commença de jouir des joies, des sécurités dangereuses où se complaisent les peuples décadents. Babylone, au contraire, retrempée probablement dans la soumission et l'obscurité, reprenait vie, se révoltait sans cesse, sentait son heure venue de ressaisir le sceptre des nations.

Ici la légende s'introduit et il devient dangereux de la suivre. Les grecs nous ont transmis que Ninive fut détruite sous Sar-dana-pal, mais ils parlaient de la destruction définitive, celle qui eut lieu longtemps après sous un successeur d'Assur-bani-pal. Ce qui ajoute à la confusion c'est que les noms des généraux babylo-

niens qui détruisirent Ninive la première fois paraissent plutôt des noms Mèdes que des noms Chaldéens. Or, la deuxième destruction de Ninive se fit par l'alliance des Babyloniens et des Mèdes. Enfin le nom de Sar-dana-pal, ressemble à celui d'Assur-bani-pal et peut-être a-t-on confondu un fils du brillant monarque de la dernière période assyrienne avec le successeur de Salmanazar, le Sardanapale efféminé de la légende. Il est certain que Babylone prit le dessus et que Ninive connut une première fois la ruine sous un successeur de Sal-mana-sar III.

Derrière ses épaisses murailles la grande ville aurait tenu pendant trois ans les armées des deux stratèges babyloniens, Arbacès et Bélésis, en échec. Un oracle avait prédit à Sardanapale que la ville ne serait prise que lorsque le Tigre aiderait les ennemis à la combattre. Le roi vivrait donc tranquille dans les plaisirs. Des pluies torrentielles gros-

sirent le flot, amenèrent une inondation qui jeta bas les remparts. Sardanapale aux abois fit construire un immense bûcher, s'y plaça avec ses femmes et ses trésors, et périt dans les flammes. Ce dernier épisode, avec le long siège, dément un peu la mollesse de Sardanapale.

D'ailleurs, Ninive se releva. Elle apparaît triomphante sous Tuklat-pal-asar II, et sa domination s'étend sur les régions les plus éloignées. Le fils de Tuklat-pal-asar II, Sal-man-asar V eut pour général Sargon, un victorieux conducteur des armées assyriennes. Sal-man-asar V étant mort sans postérité, Sargon monta sur le trône, inaugurant une nouvelle et brillante dynastie. Sargon ajouta aux possessions de l'empire, l'Arménie, la Médie, le pays des Philistins et d'Israël, plus Chypre. Il fut un grand bâtisseur de temples, c'est lui qui éleva le palais de Khorsabad, lequel fut mis à nu dans les importantes fouilles de M. Botta.

et où l'histoire de Sargon se trouve écrite tout au long des murailles.

Son fils Sennachérib (704 à 667), soutint des guerres nombreuses contre les peuples révoltés de l'Asie centrale, contre Ezéchias, roi de Juda. Il envahit l'Egypte où régnait alors Sabacon. Mais, on ne sait pour quelle cause, il dut s'arrêter à Péluse et rentrer en Asie. On suppose que ce roi fut assassiné par ses enfants. Il commença la construction d'un palais que les fouilles de M. Layard ont mis au jour; c'est ce palais, achevé par Assur-bani-pal, qui renfermait la fameuse bibliothèque de Ninive.

Le fils de Sennachérib, Assurhadon, reprit la tentative de son père sur l'Egypte. Il mena ses armées victorieuses par trois fois jusqu'à Thèbes, qui fut livrée au pillage. Le roi Egyptien Tahraka, de la dynastie éthiopienne, trouva en Ethiopie des secours contre l'envahisseur et finalement parvint à se

rétablir à Memphis. Le palais bâti par Assur-hadon nous est connu grâce aux fouilles de MM. Loflus et Rassam. Mais c'est M. Layard qui eut la bonne fortune de découvrir les ruines du palais commencé par Sennachérib, achevé et embelli par Assur-bani-pal, et où se trouvait la précieuse bibliothèque de Ninive.

Le nom d'Assur-bani-pal avait jusqu'à nos jours complètement disparu de l'histoire, et il semble cependant qu'il fut le plus puissant des monarques d'Assyrie. Des quatre Sargonides, la bible enseignait les trois premiers seulement, et les Grecs ne citaient pas non plus le dernier, le brillant Assur-bani-pal. Des siècles sont entre Tuklat-pal-asar, qui ouvre la série des rois dont nous possédons les annales écrites, et Assur-bani-pal qui ferme cette série. La comparaison entre les deux hommes est pleine d'intérêt. Tuklat-pal-asar est une sorte de Charlemagne, Assur-bani-pal est

un Louis XIV. Tuklat-pal-asar a l'orgueil des fondateurs d'empire :

« Je n'ai pas fait comme mes prédécesseurs; j'ai marché vers le pays de Kasiyara, situé sur un plateau inaccessible...

... J'ai traversé avec des roues en airain des lieux inaccessibles...

... J'ai marché contre le pays de Kharia et les armées du vaste pays de Kharké, dans des forêts impénétrables qu'aucun roi n'avait jamais explorées. »

Une emphase magnifique et barbare fait trembler sa voix, et il aime passionnément dire sa valeur personnelle:

« J'ai tué cent-vingt lions, j'ai lutté avec mon courage, corps à corps. »

Sa conviction religieuse est naïve et forte.

Il raconte sans détours, sans vaines finesses, les événements de son règne, et, dans sa brièveté, dans le primitif et grandiose effet de la répétition,

une puissance se décèle, puissance de nature qui devait s'accorder avec une haute taille, une poitrine géante, des muscles sans rivaux. Son discours est plein de mots sonores, éveillant des idées terribles et magnifiques. Il aime parler des fleuves, des plateaux, des défilés, des montagnes, des vastes forêts inconnues, des abîmes et du firmament. Il est à l'aurore de la royauté, ivre des forces qu'elle met dans la main d'un seul homme, plein d'enthousiasme pour les grandes choses qu'elle permet d'accomplir, soucieux de gloire transmise ainsi qu'un grand enfant qui ne croit pas à la mort.

Assur-bani-pal s'offre plus complexe. Une longue lignée d'ancêtres victorieux l'ont habitué à son état. Il cherche des excuses à ses actes qui, probablement, avaient besoin d'excuse. S'il marche contre Salumnu-Kin, son frère, c'est que ce frère a trahi. Il se plaît à énumérer

les bienfaits sans nombre dont il a comblé les siens. Sa pompe est mondaine; elle s'attache à l'or, à l'argent, aux belles statues, aux beaux habits, à toutes les richesses humaines. Politique habile, il sait feindre de croire au repentir du roi d'Elam et le relever de sa trahison, plutôt que de pousser à bout un peuple redoutable ou de laisser quelque roi indépendant monter sur le trône. Les dieux lui apparaissent en rêve et lui disent l'avenir, et ainsi il gagne en prestige auprès de ses soldats. Si Tuklat-pal-asar extermine ses ennemis, il semble que ce soit un simple acte de guerre répondant à la férocité de son époque, tandis qu'Assur-bani-pal s'appesantit avec quelque cruauté sur le supplice de ses captifs. Tuklat-pal-asar coupe les têtes et entasse les cadavres, Assur-bani-pal arrache la langue, expose vif ses prisonniers de guerre devant les grands taureaux ailés, les jette dans des fossés, leur

coupe les membres, les fait manger par les chiens, les bêtes fauves, les oiseaux de proie.

Les huit campagnes d'Assur-bani-pal résument les guerres et les conquêtes de toute la monarchie assyrienne à travers les âges. Il établit fermement sa domination sur l'Egypte, s'avança jusqu'en Ethiopie, dirigea ses forces contre Tyr, contre la Lydie, la Susiane, le pays de Gamboul, enfin il réprima la rébellion de son jeune frère Salumnu-Kin, roi de Chaldée, et réduisit les Elamites, les redoutables ennemis héréditaires de l'Assyrie. Le retour d'Assur-bani-pal, ramenant du pays d'Elam, enfin vaincu, les divinités ninivites prisonnières depuis des siècles à Suze, est comme l'apothéose des rois d'Assyrie. On voit l'interminable procession circuler à travers l'Asie centrale, les milliers de chevaux, les pesants chariots de guerre enrichis d'ornements de bronze et de pein-

tures, les bêtes de charge dont les unes portaient l'or, et les autres l'argent, celles-là les pierres précieuses, les meubles, les objets d'art, et enfin, entourés de cris de vénération, de prières de prêtres, les dieux : Susinak, le dieu inconnu des forêts, Sumuta, Saganam, Parbirki, la déesse Anna, etc., etc., tous les dieux prisonniers, avec leurs riches atours, leurs trésors, leurs pompeux appareils et leurs prêtres, suivis encore de trente-deux statues de rois, en or, argent, bronze ou marbre.

Et nous sommes loin de l'héroïque simplicité de Tuklat-pal-asar, avec son fer, son airain, son cèdre, ses briques moulées, les arbres qu'il rapportait des forêts lointaines, en songeant au reboisement. Aussi la monarchie assyrienne peut préparer son tombeau. Assur-bani-pal achève le palais de Sennachérib, le couvre d'inscriptions, y entasse tout le trésor des sciences, des lettres, de

l'histoire, il écoute la voix mémorable de Tuklat qui lui crie à mille ans d'intervalle, de conserver les livres des précurseurs, puis il meurt, probablement persuadé que son royaume est éternel et qu'il lègue à son fils une puissance invincible.

Or, Ninive disparut sous le fils ou le petit-fils d'Assur-bani-pal. Etait-elle rongée de quelque plaie secrète. Sans doute elle souffrait du mal dont souffrait la France sous Louis XV, et l'on concevrait mieux la légende de Sar-dana-pal prenant place ici qu'à la première destruction de Ninive.

Pour vaincus qu'ils fussent, les Mèdes s'étaient repris et, soit que leur dernière défaite les eût rendus implacables, soit que la fortune le voulût ainsi, ils anéantirent Ninive avec l'aide des Babyloniens. Il ne demeura rien de la grande ville, elle disparut de l'histoire, elle disparut de la terre.

Cependant la puissance des Chaldéo-Assyriens ne pouvait tomber en un jour et les Mèdes se trouvèrent encore impuissants à saisir l'hégémonie. L'empire passa à Babylone; la Chaldée eut la dernière gloire comme elle avait eu la première. Cette splendeur de Babylone ne dura pas cent ans, de 625 à 533, mais elle fut extrême. Nabonassar, l'allié probable de Cyaxares contre Ninive, s'associa de bonne heure son fils Nabuchodonosor. Tout céda devant ce nouveau dépositaire de la puissance assyrienne. Jérusalem fut prise et le peuple juif mené en captivité, Tyr tomba après treize ans de résistance, le roi d'Egypte essaya vainement de résister, il fut vaincu et dut se soumettre. La beauté, la grandeur de Babylone nous est connue par les Grecs, ses larges murailles où trente cavaliers pouvaient circuler de front, ses quais majestueux, ses ponts, ses passages souterrains, ses temples et ses pa-

lais. Nabuchodonosor entreprit d'immenses travaux. Il fit creuser des canaux d'irrigation par tout le pays, et sous son règne on commença de naviguer sur le golfe Persique. L'Ecriture dit qu'il s'affola de sa puissance et mourut d'une manière immonde.

Le dernier roi de Babylone fut Balthazar. Le royaume s'était considérablement affaibli dans la corruption des trop hautes fortunes, et quand Cyrus, en 533, tenta l'invasion, il ne rencontra pas de sérieuses résistances. L'Ecriture nous représente Balthasar voyant au milieu d'une orgie une main colossale qui traçait sur le mur les trois mots : « Mane, Thecel, Phares ». La nuit suivante Cyrus surprit la ville, la détruisit et mit fin à la domination des Sémites dans l'Asie centrale.

III

Les Dieux

Il suffit de parcourir une page de l'histoire de Tuklat-pal-asar, d'Assur-nazir-pal ou d'Assur-bani-pal pour s'apercevoir que l'on se trouve devant des dieux fort nombreux, ayant chacun des attributions spéciales. Afin de ne pas nous égarer dans des suppositions hasardeuses, admettons, suivant les tables de la bibliothèque de Ninive, qu'Assur est le dieu spécial de l'Assyrie, celui que Tuklat-pal-asar et Assur-bani-pal nomment leur seigneur, celui au nom duquel on imposait les tributs et redevances, l'âme du royaume, une sorte d'abstraction de l'Assyrie elle-même. Tuklat invoqua encore les dieux Bel, Anu et Bin, la déesse Istar et Belit, le dieu Marbu, mais

c'est d'une manière épisodique. Quant aux attributions que le grand monarque donne à ses dieux, elles ne sont nulle part déterminées. Assur le protège à la guerre et lui donne un règne heureux; mais Bel étend sa puissance, Anu, Bin, priés d'être reconnaissants pour leur temple, doivent rendre le roi heureux pour toujours, l'accompagner à la victoire, soumettre à sa domination les contrées qui se révolteront contre lui. On voit par là que le monarque leur attribue à tous la même puissance et pour les mêmes choses (1).

Au lieu du petit nombre de dieux de Tuklat-pal-asar, nous en trouvons chez Assur-bani-pal au moins treize qui marchent devant lui dans les batailles et lui assurent le triomphe, ce sont : Assur, Sin, Samos, Bin,

(1) Il demande particulièrement la protection d'Adar quand il chasse; mais Assur-bani-pal appelle Adar, *le Dieu de la guerre.*

Bel, Nabu, Istar de Ninua, la reine du Kit-mu-ri, Istar d'Arba-Ilu, Adar, Nergal et Musku. Le nombre des dieux parait donc avoir augmenté, phénomène naturel chez un peuple superstitieux qui adopte aisément un nouveau dieu, afin de ne point manquer de chance.

Le soleil était adoré, à preuve l'hymne au soleil. Au total, en Assyrie comme en Egypte, la religion possédait un sens naïf et matériel et un sens ésotérique, des interprétations plus ou moins ingénieuses de phénomènes naturels; Bin est le dieu-ciel, il existait un dieu des eaux, Samas est le dieu-soleil, Sin le dieu-lune, Adar, Marduk, Nergal, Istar, Nabu, les dieux-planètes, Allat est la grande déesse de la terre (de l'intérieur de la terre, séjour des morts?) Pour les attributions, Ilu, Assur, Bel, Adar et Anu sont des dieux supérieurs, une olympe guerrière, protectrice des rois, Namtar est le dieu des

destinées, Zarpanit la déesse de la génération, Tasmit la déesse de l'intelligence.

Il nous faut parler ici d'un fait infiniment intéressant et qui tendrait à prouver que les peuples sémitiques avaient des légendes communes, variables avec le temps et les évènements; il s'agit de la création du monde et de l'histoire des premiers hommes. Tous les Sémites, les Juifs y compris, puisèrent-ils le récit de la création dans l'Inde, où nous en retrouvons les traces, ou bien les Juifs l'apprirent-ils à Babylone, et le perfectionnèrent-ils, on ne sait, mais la ressemblance sur certains points est frappante. Voici la version chaldéenne :

« Autrefois ce qui est en haut ne s'appelait pas encore le ciel et ce qui est en bas sur la terre n'avait pas de nom. L'abîme infini fut leur origine. La mer qui a tout engendré était un chaos. Les eaux furent rassemblées. C'était alors une obscurité

profonde sans aucune lumière, un vent d'orage sans repos. Autrefois les dieux n'existaient pas encore : aucun nom n'était nommé, aucun destin déterminé et les grands dieux furent faits. Les dieux Lahma (1) et Lahama existèrent seuls jusqu'à ce que leur nombre fut augmenté. Les dieux Assur et Kisar naquirent alors et un grand nombre de jours s'écoula ensuite ».

Nous ne pouvons nous empêcher de montrer la singulière facilité qu'on trouverait à l'explication de cette légende par la vie d'abord commune des Assyriens et des Kisariens dans l'Inde où leur dieu est Lahma ou Brahma, et par la formation ensuite d'Assur et de Kisar, symboles évidents des royaumes d'Assur et de Kisar.

La suite du récit assyrien de la genèse est trop difficile à lire sur les tables mutilées, mais on peut y découvrir la création successive du

(1) Lahma est peut-être Brahma.

soleil, de la lune et des étoiles, et enfin des créatures vivantes :

« Quand les dieux dans leur assemblée eurent créé ces choses, ils furent satisfaits. Les grands monstres s'agitaient, ils en firent des créatures vivantes, les animaux des terres, les bêtes des terres, les animaux rampants des terres, ils en firent des créatures vivantes ».

L'histoire du déluge est une histoire qu'on doit fatalement trouver chez tous les peuples; la présence des fossiles maritimes et l'accumulation des ossements d'animaux terrestres de grande taille dans certains endroits, inspirent tout naturellement la version d'un cataclysme; et il faut bien qu'un couple de chaque espèce terrestre ait échappé, à moins de recommencer la création du monde. Les tables de la bibliothèque de Ninive nous fournissent une remarquable version du sauvetage de Noé, version très peu modifiée par la Bible des Juifs :

« Hasisadra parla en ces termes à Irdubar : « Je vais te révéler, Irdubar, l'histoire cachée, et je vais te faire connaître le jugement des dieux. La ville de Sarripak, la ville que tu as établie existait très anciennement, les dieux me firent entendre ainsi leur volonté : « Fils d'Ubarratutu de Sarripak, fais un grand vaisseau d'après ce que je te dis; je détruirai les pécheurs et la vie; fais entrer la semence de vie au milieu de ce vaisseau. Le vaisseau que tu construiras aura six cents coudées et soixante coudées dans sa largeur et dans sa hauteur. Lance-le sur l'abime. Je compris et dis à Hea : « Mon Seigneur, le vaisseau que tu m'as commandé quand je l'aurai fait, jeunes et vieux se moqueront de moi. » Hea ouvrit la bouche, il parla, et me dit à moi, son serviteur : « Tu leur diras (ici un passage mutilé) entre en dedans et ferme la porte du navire; rassemble au milieu de lui ton grain, tes meu-

bles et tes biens, tes richesses, les serviteurs de ta femme, tes femmes esclaves et les jeunes gens, je t'enverrai les animaux de la terre, toutes les bêtes terrestres, et ils seront enfermés derrière la porte ».

IV

L'Art et la Littérature Assyrienne

Les spécimens de l'Art assyrien sont loin d'être aussi nombreux que ceux de l'Art égyptien. Les temples retrouvés jusqu'ici ne manquent pas de magnificence, mais ils pàlissent devant les temples d'Egypte. Jamais le grand art assyrien n'atteignit à la beauté égyptienne. Les formes sont plus lourdes, les corps vraiment plus laids. Le réalisme primitif s'est peu affiné. Les grandes statues ne communiquent pas le

frisson des merveilles d'Egypte. Seuls les bas-reliefs ont certaines originalités, une souplesse à reproduire des attitudes nombreuses, des épisodes variés, et surtout de beaux chevaux, des lions curieux, de singulières machines pour les sièges. Mais on peut supposer que l'art industriel, l'art d'orner les armes, les chars, les meubles, réalisait des merveilles; les manches de couteaux en ivoire, en bois, ciselés à Babylone ou à Ninive, se retrouvent jusqu'au bord du Nil.

L'expression de la pensée arriva chez ces peuples à une grande perfection. La langue écrite apparait simple et souple. Les annales d'un Tuklat-pal-asar sont d'une superbe clarté et d'une sobriété remarquable. On reconnait les frères des grands littérateurs de la Bible. Malheureusement les documents découverts jusqu'ici ne sont que de la littérature officielle, des pages trop convenues de l'histoire des rois, ou des

formules d'actes juridiques. Ce qu'il faudrait découvrir, et ce qui restera probablement introuvable, ce sont les récits spéciaux aux différents peuples d'Assyrie, des contes et des romans semblables à ceux que nous ont transmis les papyrus égyptiens. Mais les Assyriens n'avaient aucun équivalent du papyrus; leurs traditions orales ne nous sont pas parvenues et leurs tables d'argile se sont émiettées.

J.-H. Rosny.

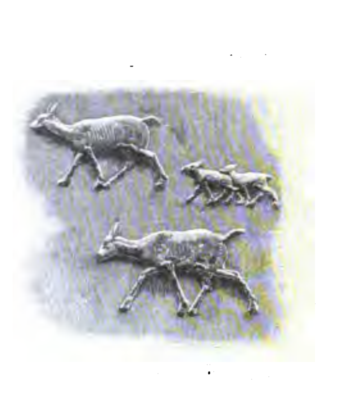
Nous sommes redevables de l'histoire d'Egypte, comme de celle d'Assyrie, aux savants déchiffreurs des hiéroglyphes et des écritures cunéiformes. Le génie de Champollion donna la clef de la langue égyptienne et il eut des successeurs pleins de talent et d'intelligence dans les de Rougé, les Chabas, les

Deveria, les Goodwin, les Birch, les Brugsch, les Révillout, les Maspero, les Pierret. C'est au prix des plus grands efforts que les manuscrits égyptiens, particulièrement les papyrus en écriture hiératique ou démotique, ont pu être éclairés, et le miel des contes et des romans que nous offrons à nos lecteurs, exigea souvent des années d'un rude et décevant labeur, où le microscope de l'intelligence — l'intuition, la déduction — ne contribua pas moins que la loupe de cristal de roche. Il fallut trois ou quatre auteurs se repassant des textes, améliorant progressivement leur interprétation pour arriver à des résultats satisfaisants.

Pour les textes assyriens, le travail a peut-être été plus aride encore, surtout le travail préliminaire sur les inscriptions perses de Persépolis : Grotefend, Rask, Burnouf, Lassen et Rawlinson y dépensèrent leur vie. On sait que les inscriptions de Persépolis étaient faites en trois lan-

gues. Quand le perse fut déchiffré, les savants s'avisèrent de déchiffrer les caractères en forme de clous des deux autres inscriptions et ils y parvinrent. Il faut citer ici les noms glorieux de M. de Saulcy, de H. Rawlinson, Hincks, Norris, Oppert, J. Menant, Lenormand, formant le groupe mémorable des assyriologues qui débrouillèrent l'écheveau compliqué de l'assyrien et l'acadien.





Tuklat-pal-Asar





Page extraite de l'histoire de Tuklat-pal-asar, roi d'Assyrie à une époque indéterminée qu'on peut placer de 900 à 800 av. J.-C.

Grands dieux, vous qui gouvernez le Ciel et la Terre, vous dont la volonté s'étend en haut et en bas, vous qui avez agrandi la royauté de Tuklat-pal-asar, grand parmi les grands, votre adorateur, le Pasteur

des peuples, celui que vous avez choisi par votre volonté, auquel vous avez confié la royauté, la couronne suprême, et auquel vous avez transmis, avec la puissance, le pays de Bel. Vous lui avez assuré l'*assaridut*, la supériorité, la valeur, vous avez consacré pour toujours le sort de son empire pour qu'il impose des tributs et des redevances et pour qu'il règne sur la terre.

Je suis Tuklat-pal-asar, le roi puissant, roi des légions invincibles, roi des quatre régions, roi de tous les souverains, seigneur des seigneurs, roi des rois, père auguste, celui qui par la puissance de Bel a surpassé tous les peuples, le Pasteur véritable qui a annoncé sa puissance parmi les rois. Arbitre suprême dont le dieu Assur, son protecteur, propagera le nom dans les quatre régions pendant l'éternité.

Il a répandu la terreur dans les pays révoltés, géant dans les batailles, il a envahi comme les flots de

la mer les contrées rebelles, il a imposé le culte du dieu Bel, et il a écrasé les adversaires du dieu Assur.

Le dieu Assur et les grands dieux ont étendu mon empire; Ils m'ont donné la puissance sur mes sujets, ils ont proclamé ma souveraineté sur les rois. Pendant la guerre, ils ont chargé ma main des armes qui renversent mes ennemis dans les plaines et sur les montagnes. J'ai détruit les temples des rois ennemis d'Assur et je me suis emparé de leurs provinces. J'ai vaincu sept rois et j'ai pris des otages, j'ai triomphé dans les batailles, imposé des tributs de guerre sans nombre, ajouté des provinces aux provinces des pays d'Assur, à ses habitants d'autres habitants, reculé les frontières de mon pays et imposé des tributs à tous les états.

Au commencement de mon règne, j'ai vaincu vingt mille Muscaïens et leurs cinq rois. Pendant cinquante ans, le pays d'Alzi et le pays

de Burakhumsi avaient payé des tributs et des redevances qui revenaient au dieu Assur, mon seigneur. Aucun roi ne les avait vaincus en bataille rangée; ils se fièrent à leur puissance et subjuguèrent le pays de de Khummuth. Pour obéir au dieu Assur, mon seigneur, j'ai disposé mes chars et mes armées. Je n'ai pas fait comme mes prédécesseurs; j'ai marché vers le pays de Kasiyara, situé sur un plateau inaccessible. J'en vins aux mains avec les vingt mille guerriers et les cinq rois du pays de Khummuth; je les mis en déroute.

Je me suis précipité comme la tempête dans les rangs des combattants, au milieu de la mêlée. J'ai rempli de leurs cadavres les ravins de la montagne. J'ai coupé leurs têtes. J'ai renversé les murs de leurs villes. J'ai pris des esclaves, du butin, des trésors sans nombre, six mille des leurs, soustraits à ma puissance, prirent mes genoux, je les ai fait prisonniers.

En ce temps-là, j'ai marché contre le pays Khummuth, rebelle. Il refusait au dieu Assur, mon seigneur, les tributs et les redevances qui lui sont dûs. J'envahis tout le pays de Khummuth, j'emportai des esclaves, du butin, des trésors, j'incendiai les villes, je les démolis, je les détruisis. Les habitants du pays de Khummuth qui s'étaient soustraits à ma puissance s'étaient retirés dans la ville de Sérissé, de l'autre côté du Diglat. Ils avaient fortifié cette ville pour s'y maintenir. J'ai réuni mes chars et mes guerriers, j'ai traversé avec des roues en airain des lieux inaccessibles et des ravins tortueux. J'ai jeté un pont sur le fleuve pour faire passer mes chars et mes soldats. J'ai franchi le Diglat et attaqué Sérissé, une de leurs places fortes. J'ai traqué leurs combattants comme des bêtes fauves dans les forêts. J'ai jonché de leurs cadavres les ravins des montagnes. Après cela, j'ai refoulé les armées du pays de Kurkhié

qui étaient venues au secours des hommes du pays de Khummuk, je les ai défaites en même temps que ceux-ci. J'ai entassé par monceaux les cadavres de leurs soldats dans les ravins des montagnes. J'ai jeté leurs bataillons dans le Diglat et dans le fleuve.

Nami-Kiliantaru, fils de Kiliantaru, qu'ils avaient fait roi pour soutenir leur révolte, tomba dans mes mains dans la mêlée. Je l'ai fait prisonnier avec ses femmes, ses fils, les rejetons de son cœur et de ses filles, je me suis emparé de cent sunuk d'airain, de dix nirmak de fer, de leurs dieux, de l'or, de l'argent, du *dunuk*, de leurs trésors; j'ai emporté des esclaves, j'ai livré aux flammes leurs meubles, leurs trésors, j'ai démoli, j'ai détruit la ville et son palais.

La ville d'Urakhinas, la capitale, située dans le pays de Punari, fut terrifiée par ma puissance et dans la crainte immense du dieu Assur,

mon seigneur, ses habitants pour sauver leur vie, enlevèrent leurs dieux. Ils volèrent comme des oiseaux vers les défilés des montagnes. Je me suis avancé avec mes chars et mes armées sur le Diglat. Suditéru, fils de Khattikni, roi de la ville d'Urakhinas, prit mes genoux pour m'empêcher d'attaquer son pays. J'acceptai ses otages, son fils, les rejetons de son cœur, et sa famille.

Il m'apporta en tribut soixante *sunuk* d'airain, quatre-vingt-dix *mirmak* et *hambar* de fer, des *pur* avec cent vingt captifs, des bœufs, des moutons. J'ai exigé cette rançon et j'ai pardonné; j'ai fait grâce de la vie, j'ai imposé ma domination puissante pour l'avenir, et j'ai occupé les vertes contrées du pays Khummuk, je les ai annexées à mon empire. Dans ce temps-là, j'ai consacré au dieu Assur, mon seigneur, un hambar d'airain, un mirmak de fer provenant du butin du pays Khum-

muk, et j'ai destiné soixante sunuk d'airain avec leurs dieux, au dieu Bin, mon appui.

Pour assurer la puissance de mes armées auxquelles le dieu Assur, mon seigneur, a promis la victoire et l'empire du monde, je me suis avancé avec trente chars qui marchent comme les *ididims*, pour enlever mes soldats (puissent-ils accomplir la punition de leurs ennemis) vers le pays de Muldis dont les habitants sont perfides et rebelles. J'ai traversé les contrées puissantes et les plaines immenses qui me sont soumises. Dans le pays d'Arruma, le terrain est tortueux, il n'est pas praticable pour faire passer des chars, je les ai abandonnés. Je me suis mis à la tête de mes soldats, ils se sont avancés comme des *mebi*, et j'ai pénétré comme un javelot dans les gorges des montagnes tortueuses. J'ai changé le pays en un monceau de ruines. J'ai poursuivi les combattants au milieu de la mêlée, jusque

dans leurs retraites, j'ai fait des prisonniers, je me suis emparé de leurs biens et de leurs terres, j'ai livré les villes aux flammes, j'ai exigé des otages et j'ai imposé des tributs et des redevances.

Je suis Tuklat-pal-Asar, le juste, le vaillant, celui qui ouvre le chemin des conquêtes, qui réduit les ennemis, qui soumet la vaste terre. . .

. . . .

Poème magique chaldéen, tiré de la bibliothèque du Palais de Ninive.

La maladie de la tête court dans le désert, comme un vent, elle souffle fortement.

Comme l'éclair elle a éclaté; en haut et en bas elle s'est jetée.

Non honorant son Dieu, comme un roseau il est brisé.

Son ulcère comme une entrave opprime.

Celui qui n'a pas la déesse gardienne, ses chairs sont déchirées.

Il disparait comme une étoile des cieux, il s'en va comme les eaux dans la nuit.

Elle agit envers l'homme passager en adversaire, et elle le dessèche comme le jour.

Cet homme est oppressé comme par l'angoisse du cœur.

Il est mis hors de lui comme par ce qui lui arrache le cœur.

Il s'agite comme ce qui est présenté au feu.

Ses deux yeux sont remplis de nuages tel un onagre en rut.

Lié avec la mort, il dévore sa vie.

Personne ne connait la venue de la folie qui est comme un orage violent.

Personne ne connaît l'augure complet qui le lie.

Maroudouk a eu pitié de lui et il est entré dans la demeure vers son père Eu, il a dit :

« Mon père, la maladie de la tête court dans le désert comme un vent et souffle avec violence. »

Une deuxième fois, il lui a dit :

« Cet homme ne sait pas ce qu'il a fait ni à quoi il est soumis. »

Eu a répondu à son fils Maroudouk :

« Mon fils comment ne sais-tu pas ce que je t'enseigne !

« Maroudouk comment ne sais-tu pas ce que je t'enseigne. Ce que je sais tu le sais. Va mon fils Maroudouk. »

« Le poil d'une chamelle non accouplée prends-le, et lie la tête et le cou du malade et que la maladie de la tête qui existe dans le corps soit éloignée.

« L'infirmité, que les vents emportent vers son lieu, ne reviendra jamais. »

Hymne au Soleil, série de la bibliothèque du Palais de Ninive (Origine chaldéenne).

Grand Seigneur du milieu des cieux, héros vaillant à tes levers, aux clôtures des cieux brillants, à leur ouverture... à tes... à la barre de la porte des cieux quand tu l'ouvres, aux plus hauts sommets des cieux brillants, lors de ta marche rapide, les archanges célestes pleins de joie et de respect s'empressent autour de toi; les serviteurs de la Dame des Dieux te conduisent en fête. Les dieux pour la paix de ton cœur te fixent les jours, les chefs des foules des pays te contemplent avidement, les esprits des cieux et

de la terre te conduisent en troupe... Tu prends la décision qui les concerne, tu te montres propice, tu fais prendre..., tu diriges. Le Seigneur m'a envoyé. Le grand Seigneur Eu m'a envoyé. Fixe ce qui le regarde, enseigne l'ordre qui le concerne, prends la décision sur ce qui le touche. Toi qui dans ta marche diriges la race des hommes, fais briller sur lui un rayon de paix et qu'il guérisse sa souffrance.

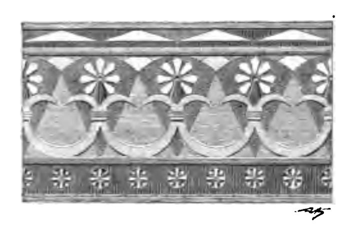
L'homme, fils de son Dieu, a déposé devant toi ses fautes et ses transgressions. Ses membres sont dans la souffrance ; il est douloureusement souillé par la maladie. Soleil prête attention à l'élévation de ses mains, mange son aliment, reçois sa victime, rends son dieu à sa main. Que par ton ordre sa faute soit pardonnée, sa transgression effacée. Que son malheur tourne à bien, que sa maladie revienne à la vie. Rends la vie au roi. Que ta sublimité l'enveloppe au jour qu'il revivra. Dirige

le roi qui t'est soumis. Et moi, le magicien, ton serviteur soumis, dirige-moi.



Istar





Istar chez la Grande-Déesse de la Terre (1).

« Que la fille de Sin porte son attention vers le pays où rien ne change, le pays de mon exil. »

Et Istar la fille de Sin a porté son attention vers le Séjour éternel, le Séjour du Dieu Irkalla, vers le Séjour où l'on entre mais ne sort pas, vers le chemin où l'on passe, mais où l'on ne repasse plus, vers le séjour où celui qui arrive trouve l'ombre

(1) Cette légende a été si souvent déchiffrée qu'elle a acquis une grande certitude : Talbot, Smith, Shrader, Lenormand, Menant et Oppert y ont appliqué leur science et leur intuition.

en place de la lumière ; le lieu où l'on mord la poussière, où l'on mange la boue, où l'on ne voit pas le jour, où la nuit demeure, où les ombres, comme des oiseaux, ont un vêtement de plus, où au-dessus des montants de la porte, la terre s'accumule.

Istar s'approcha de la porte du Pays immuable, et elle exprima sa volonté au gardien de la porte :

— « Gardien de ces lieux, ouvre ta porte !

« Ouvre ta porte pour que j'entre, moi ! Si tu n'ouvres pas la porte, si je n'entre pas, moi, j'attaquerai la porte, j'en briserai les ferrures ; je démolirai l'enceinte ; je franchirai la clôture ; je ferai sortir les morts comme des loups affamés ; j'augmenterai les vivants de ces morts ressuscités. »

Le Gardien ouvrit la bouche, il parla à la Grande-Déesse Istar :

— « Sois la bienvenue, Déesse, n'agis pas ainsi, je vais porter cette

nouvelle à la Reine des Grands-Dieux. »

Le Gardien entra pour dire à la Grande-Déesse de la Terre :

— « Reine de ce séjour, ta sœur Istar... Elle méprise la défense des grandes lois.

Allat, la Déesse de la Terre, ouvrit la bouche :

— « Nous sommes comme l'herbe coupée, ils sont le bronze ;

« Nous sommes comme la plante fanée, ils sont l'arbre fleuri.

« Elle arrive avec le courroux de son cœur, le courroux de son foie.

— « Reine de ces lieux, moi je ne dois pas discuter avec toi ;

« Je me mangerai comme du pain... je boirai mon sang comme l'eau des ruisseaux ;

« Je veux pleurer sur les héros dont j'ai livré les épouses ;

« Je veux pleurer sur les esclaves abandonnées ;

« Je veux pleurer sur l'enfant nouveau-né enlevé avant le temps.

— « Va, Gardien, ouvre-lui la porte;

« Enlève-lui ses vêtements, suivant l'antique usage. »

Le Gardien alla et ouvrit sa porte :

— « Entre, Déesse, et que ta volonté se contente.

« Le Palais du Pays Immuable s'ouvrira devant toi. »

Elle passa la première porte, il la toucha et lui retira la grande couronne qui ornait sa tête.

— « Pourquoi, Gardien, me prends-tu la grande couronne qui orne ma tête ?

— « Entre, Déesse, les lois de la Grande-Déesse de la Terre, le veulent ainsi. »

Elle passa la seconde porte, il la toucha et lui retira ses boucles d'oreilles.

— « Pourquoi, Gardien, m'enlèves-tu mes boucles d'oreilles ?

— « Entre, Déesse, les lois de la Grande-Déesse de la Terre, le veulent ainsi. »

Elle passa la troisième porte, il la

toucha et lui retira les pierres du collier de son cou ?

— « Pourquoi, Gardien, m'enlèves-tu les pierres du collier de mon cou ?

— « Entre, Déesse, les lois de la Grande-Déesse de la Terre le veulent ainsi. »

Elle passa la quatrième porte, il la toucha et lui retira la tunique qui couvrait son corps.

— « Pourquoi, Gardien, m'enlèves-tu la tunique qui couvre mon corps ?

— « Entre, Déesse, les lois de la Grande-Déesse de la Terre le veulent ainsi. »

Elle passa la cinquième porte, il la toucha et lui retira la ceinture de pierres précieuses qui ornait sa taille.

— « Pourquoi, Gardien, m'enlèves-tu la ceinture de pierres précieuses qui orne ma taille ?

— « Entre, Déesse, les lois de la Grande-Déesse de la Terre le veulent ainsi. »

Elle passa la sixième porte, il la toucha et lui retira les anneaux qui ornaient ses mains et ses pieds.

— « Pourquoi, Gardien, m'enlèves-tu les bracelets qui ornent mes mains et mes pieds ?

— « Entre, Déesse, les lois de la Grande-Déesse de la Terre le veulent ainsi. »

Elle passa la septième porte, il la toucha et lui retira le voile qui couvrait sa pudeur.

— « Pourquoi, Gardien, m'enlèves-tu le voile qui couvre ma pudeur ?

— « Entre, Déesse, les lois de la Grande-Déesse de la Terre le veulent ainsi. »

Et alors Istar entra dans le séjour du Pays où rien ne change.





Table des Gravures

—o—

Pages.

HÉBREUX

ÉGYPTIENS

ASSYRIENS





Table des Matières



Imprimerie du *Carillon illustré*
L. BOREL, 131, boulevard Raspail, Paris



"PAPYRUS"

L. Borel, Imp. du *Carillon illustré*, 131, boulevard Raspail, Paris




YC157161

